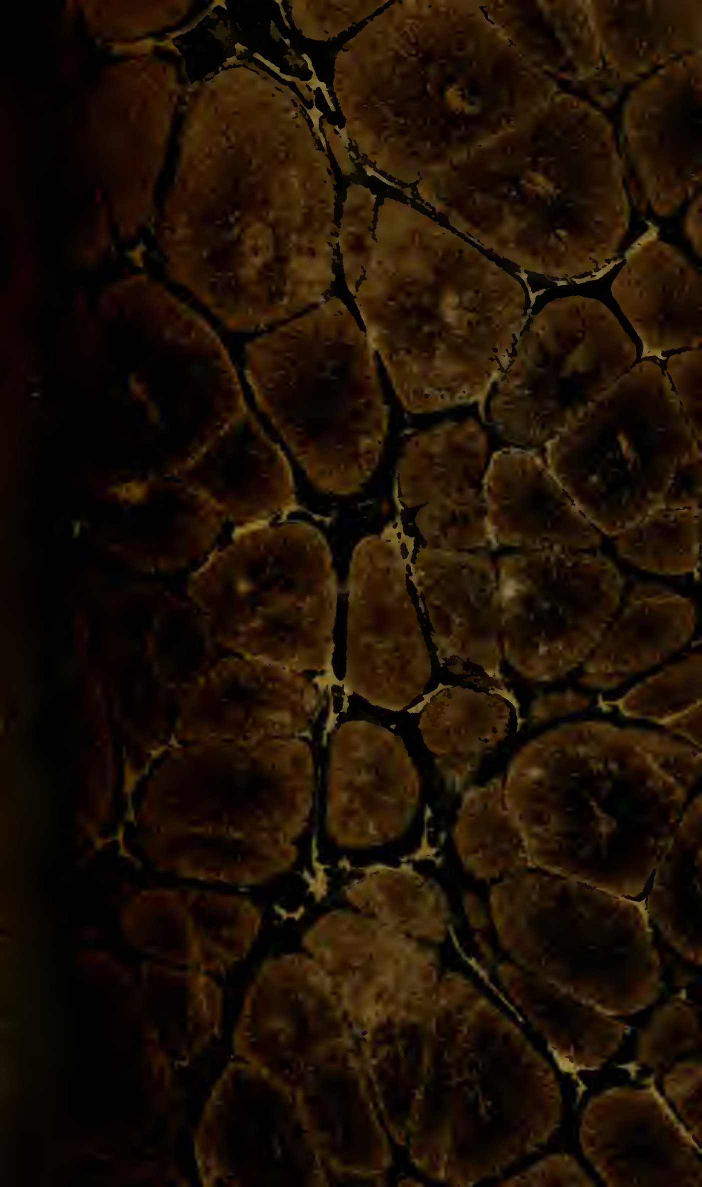


ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
JEAN RACINE,

AVEC

LE COMMENTAIRE DE LA HARPE.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,

Quai des Augustins, N°. 17.

MDCCCXXII.

PRÉFACE DE LA HARPE.

On convient universellement avec Voltaire, que le rôle de Phèdre est le plus tragique qu'on ait jamais mis en scène. J'ai tâché d'en expliquer les différens mérites dans ce nouveau commentaire.

Mais comme il n'est point d'ouvrage qui puisse tout réunir, la supériorité même de ce personnage de Phèdre, unique au théâtre, jette quelque ombre sur tous les autres, qui sont, il est vrai, à peu près ce qu'ils pouvaient être, mais qui, par eux-mêmes et par la nature du sujet, sont d'un effet médiocre, et le paraissent encore davantage à côté de Phèdre, qui heureusement suffit pour soutenir la pièce et la remplir.

La conception originale de ce rôle est due à Euripide, et c'est un des plus beaux titres de sa gloire ; mais Racine en a porté si loin les développemens et les effets, qu'on peut dire avec vérité, qu'il a créé en perfectionnant.

S'il a pu ajouter à la conception de ce rôle au

point de se l'approprier, c'est d'abord parce qu'elle est ici adaptée à une nouvelle conception du sujet, toute différente de celle d'Euripide, et qui n'a jamais encore été bien aperçue, pas même par Louis Racine, qui n'avait guères que des notions assez superficielles sur l'art dramatique, et qui d'ailleurs porte le respect pour les anciens jusqu'à craindre d'avouer la prodigieuse prééminence de la Phèdre française. La superstition pour l'antiquité l'a emporté chez lui sur le sentiment filial, dont il paraît cependant très-pénétré, et qui même lui a quelquefois fermé les yeux sur des fautes qu'on pouvait avouer.

On n'a pas assez vu que l'objet des deux poëtes n'était pas le même, et la différence du titre l'indiquait déjà. C'est *Hippolyte* qu'Euripide a fait et voulu faire, ainsi que Sénèque: Racine est le seul qui ait voulu faire une *Phèdre,* et qui l'ait faite.

Le sujet d'Euripide, exposé dans le prologue, est la vengeance que Vénus prétend tirer d'Hippolyte, qui méprise hautement son culte pour se dévouer à celui de Diane. C'est pour le perdre qu'elle allume dans le cœur de sa belle-mère une passion indomptable, dont les suites seront éga-

lement funestes à l'un et à l'autre. En conséquence de ce plan, qui ne pouvait passer que dans les fables absurdes du paganisme, qui ne s'embarrassait pas de faire des monstres de ses divinités, le poëte grec ne s'est pas embarrassé non plus de faire un monstre de sa Phèdre, et ne s'est occupé qu'à porter tout l'intérêt sur Hippolyte, et nullement sur elle : la conduite de sa pièce en est la preuve évidente.

Il est bien vrai que, dans la première scène, celle du délire de Phèdre, il la représente honteuse et accablée de son crime ; mais il faut ici prendre garde que ce n'est point du tout dans l'intention de faire un tableau moral, et de soutenir dans son unité, suivant le précepte d'Aristote, un caractère fondé d'un bout à l'autre sur le combat du crime et du remords. Nullement : ce plan a été celui de Racine, et non pas celui d'Euripide. Chez celui-ci, l'état violent de Phèdre vient surtout de ce que la passion qu'elle ressent, n'est point un penchant naturel et spontané, mais une espèce de maladie envoyée par les dieux, et qui ne peut que la tourmenter. Elle cède par degrés aux lâches insinuations de sa nourrice, et ne se

donne la mort qu'après des démarches aussi viles qu'infructueuses de cette Œnone auprès d'Hippolyte. Sa mort volontaire n'est point un repentir, mais une vengeance désespérée ; elle dit en propres termes que *son ennemi ne triomphera pas de sa honte ;* et en effet, avant de s'étrangler, elle écrit de sa main la lettre qui accuse l'innocent Hippolyte, et c'est cette lettre, trouvée sur elle, qui détermine Thésée à traiter son fils en coupable, et à le dévouer au courroux de Neptune.

Il n'est pas besoin de faire remarquer combien cette atrocité est révoltante : je ne sais même si l'on en trouverait un autre exemple. La mort est ordinairement pour les hommes l'heure du repentir, et non pas celle du crime ; et quel crime que celui de Phèdre ! S'il est quelques monstres qui meurent tels absolument qu'ils ont vécu ; si l'on peut quelquefois les montrer sur la scène, comme la *Cléopâtre* de Corneille, il est clair au moins que c'est dans les sujets où ces monstres sont un objet d'horreur et non pas d'intérêt. Ce principe, qui n'a pas plus d'exception dans les théâtres anciens que dans les nôtres, suffirait pour démontrer que ce n'est pas sur Phèdre qu'Euripide a songé

à porter l'intérêt de son drame, quand tout le reste de la pièce ne ferait pas voir qu'il a voulu le réunir tout entier sur Hippolyte.

Il y en a un, sans doute, toujours attaché à l'innocence malheureuse, et celui-là pouvait suffire dans le système du théâtre grec, où la fatalité et l'intervention des dieux, reçues dans les idées générales, justifiaient tout aux yeux du spectateur, qui dès-lors ne se rendait pas difficile sur la nature des malheurs et des crimes qu'on lui offrait, et sur l'impression qu'il en devait ressentir. C'était assez qu'elle fût douloureuse ; et un prologue, débité par une déesse qui annonçait tout ce qu'on allait voir, rendait suffisamment vraisemblables, et l'horrible perversité de Phèdre, et la cruelle insensibilité de Thésée, quoique toutes deux également hors de nature, et insupportables sur notre scène tragique.

Racine la connaissait trop bien pour y apporter le plan d'Euripide : le sien est tout entier dans une idée de génie, soit en morale, soit en théorie dramatique. Nous ne pouvons pas douter que cette idée-mère n'ait été celle qui a donné naissance à sa *Phèdre*, puisque nous savons par les mémoires

de son fils, qu'il soutint un jour chez madame de La Fayette, qu'il était possible, dans une tragédie, de faire plaindre un personnage très-coupable plus que le personnage le plus innocent. On conçoit que, dans un plan semblable, il faut supposer d'abord la force de l'auteur, et Racine était sûr de la sienne. Il travaillait dès-lors à sa *Phèdre*, et il ne fallait rien moins que l'ouvrage pour vérifier son assertion qui étonna tout le monde jusqu'à ce que la pièce, mise à sa place, eût causé une autre espèce d'étonnement, celui de voir ce qui semblait un paradoxe, constaté par un prodige de talent.

Il s'est donc appliqué à dessiner et colorier sa Phèdre de manière qu'elle fût toujours digne de compassion, et susceptible d'excuse. Toute sa fable est composée dans ce dessein. Si elle renonce à la résolution de mourir, qui est son premier sentiment, c'est que la mort de son époux qu'on lui annonce, et l'intérêt de son fils orphelin qu'on lui remet sous les yeux, diminuent d'un côté l'horreur qu'elle a pour elle-même, et de l'autre lui fournissent un motif, au moins plausible, de voir Hippolyte. Si elle consent à laisser agir Œnone, dont elle a d'abord rejeté les projets avec indi-

gnation, c'est que le poëte l'a mise dans une situation si critique et si terrible, au retour imprévu de Thésée, qu'il est très-concevable que sa tête n'y résiste pas. Cependant, quelques momens après, le remords l'emporte encore : elle arrive pour sauver Hippolyte, elle est même toute prête à s'accuser; mais c'est là qu'elle reçoit le dernier coup. Elle apprend que l'*insensible Hippolyte* aime Aricie : ce *coup de foudre* (et c'en est bien un) la renverse de nouveau : elle tombe dans les convulsions de la rage et du désespoir ; mais ce n'est pas le désespoir de la Phèdre d'Euripide, qui fait de sa propre mort un affreux moyen d'assurer celle de l'innocent ; qui trace la calomnie de la même main dont elle attente à ses jours. La Phèdre de Racine ne sort de son accablement que pour venir déclarer son crime forcé, et sa punition volontaire, au moment où il n'y a plus personne au monde qui puisse servir de témoin contre elle, hors elle-même. Ajoutez à cette conduite le langage qu'elle tient toujours, celui d'une femme bourrelée par une passion qu'elle déteste, et qui se fait plus de reproches qu'on ne pourrait lui en faire ; qui se condamne toujours et ne s'excuse jamais, et vous avouerez

que cette conception si vraie et si intéressante, soutenue d'une exécution égale au dessin, est non-seulement hors de toute comparaison avec Euripide, mais même n'avait rien de commun avec tout ce qu'on avait vu en aucun tems sur la scène.

Cependant ni Brumoy, ni Racine le fils, ni le dernier commentateur, ne paraissent avoir mesuré cette distance qui sépare le poëte français du poëte grec. Louis Racine, et le commentateur après lui, ont fait remarquer quelques-uns des moindres avantages de Racine dans le choix des moyens : aucun n'a mis le doigt dans la plaie honteuse de la pièce grecque ; aucun n'a relevé cette monstruosité de la calomnie écrite en mourant. Le commentateur observe seulement que l'accusation contre Hippolyte et l'erreur de Thésée *sont beaucoup plus fondées* dans Euripide. J'en conviens : mais à quel prix ? C'est ce dont aucun critique n'a eu l'air de se douter. Mais tous se sont récriés sur la crédulité de Thésée : elle est pourtant motivée autant qu'elle doit l'être.

D'abord le fait est consacré par la fable, et dès-lors il est reçu que le spectateur s'y prête jusqu'à un certain point : c'est une donnée dramatique,

et ce n'est pas, à beaucoup près, la plus hasardée que l'on ait soufferte au théâtre. De plus, les apparences sont ici très-fortes par la réunion des circonstances, et particulièrement celle de l'épée d'Hippolyte, moyen fort adroit que Racine a pris de Sénèque. Mais la raison la plus décisive en faveur de Thésée est celle dont personne, que je sache, n'a fait mention ; c'est que, pour ne pas croire au crime de son fils, dont il a tant d'indices, il faut qu'il croie à un crime de sa femme encore plus grand, dont il n'y a pas la moindre apparence, et qui doit lui répugner le plus à imaginer. Je ne vois pas de réplique à cette raison.

L'auteur l'a si bien sentie, que même à la dernière scène, lorsque les circonstances de la mort d'Hippolyte, et surtout la fuite d'Aricie avec lui, ont jeté déjà un assez grand jour sur son innocence, Thésée pourtant n'a encore sur Phèdre que des soupçons qu'il craint d'écouter. Lisez tout le premier couplet de cette scène :

Hé bien ! vous triomphez, et mon fils est sans vie, etc.

et, avec un peu de réflexion, vous concevrez combien les vues du poëte ont été justes et prises dans

la nature, quand il a donné à Thésée tant de répugnance à arrêter sa pensée sur la possibilité que sa femme fût si coupable et si perverse, même quand les apparences commencent a être contre elle; et l'on voudrait qu'il l'imaginât gratuitement quand elles sont contre Hippolyte! Oh! comme on est prompt à condamner, lors même que le nom de l'auteur devrait commander tant de retenue, et le sujet tant de réflexions!

Le commentateur, qui inculpe plus ou moins tous les personnages, ne respecte pas même celui de Phèdre; il va jusqu'à la rendre responsable des discours d'Œnone, quoiqu'elle soit si loin de les approuver. Quand Œnone lui dit:

Et le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?

il dit en propres termes, dans la note relative à ces deux vers: *Si Phèdre parlait toujours ainsi, elle cesserait bientôt d'être intéressante.* Ne dirait-on pas que c'est Phèdre qui *a parlé ainsi?*

« Le caractère d'Œnone (dit-il dans l'*examen*) » est si odieux, qu'on ne le voit qu'avec peine ».

Mais qui peut ignorer qu'il a toujours été per-

mis de rendre *odieux* ces personnages subalternes ; et que non-seulement ce n'est pas une faute contre l'art, mais que c'est même un effet de l'art de sauver l'odieux d'un personnage susceptible d'intérêt, pour le faire tomber sur celui qui n'en comporte pas ? C'est une justice qu'il fallait d'autant plus rendre à Racine, que cet art a été ignoré d'Euripide et de Sénèque. Chez eux Œnone est bien autrement vile, et sans aucune des nuances dont Racine a su encore tempérer cette bassesse ; et pourtant c'est ce qu'on pardonne le plus aisément, parce qu'on n'est point étonné que, dans une esclave, la bassesse des sentimens réponde à celle de sa condition.

Le commentateur prétend que le rôle de Théramène est inutile, comme si l'on eût jamais exigé que les ressorts de l'action fussent dans la main d'un confident. Théramène fait dans la pièce ce qu'il doit y faire ; il sert à annoncer des incidens, et à raconter la mort d'Hippolyte, qui n'a pu avoir d'autre témoin que lui ; et un confident est-il obligé de faire davantage ?

Il préfère l'Hippolyte d'Euripide et de Sénèque à celui de Racine : *Au moins* (dit-il) *est-il con-*

forme chez eux à la vérité de l'histoire. Il serait plus juste de dire : aux traditions de la fable ; mais, dans tous les cas, faut-il qu'un personnage de théâtre soit *conforme à l'histoire ?* Il est non-seulement permis, mais même du devoir de l'accommoder, jusqu'à un certain point, (et sans le dénaturer) aux convenances de la scène, et aux mœurs des spectateurs. C'est ce que Racine a fait dans tous les sujets qu'il a empruntés aux Grecs, et il savait bien ce qu'il faisait. Dans Euripide et dans Sénèque, Hippolyte étale un orgueil révoltant et une dureté brutale. Dans Racine, avec la même pureté de mœurs, il a une vertu douce et modeste. Louis Racine en félicite son père, et il a raison.

Je ne m'arrête point aux déclamations insensées de l'Hippolyte grec contre toutes les femmes. Tout le monde en a été choqué : c'est un travers particulier à Euripide, et que ses contemporains mêmes lui ont reproché : plusieurs de ses pièces en ont été gâtées. Dans *Phèdre*, il va jusqu'à demander à Jupiter *pourquoi il n'a pas donné aux hommes un autre moyen d'avoir des enfans.* Ce trait a échappé à Molière ; il aurait figuré très-conséquemment dans les malédictions du vieillard

trompé, quand il donne toutes les femmes *au diable qui les fit.*

Je viens enfin à la seule partie de la pièce qui ait pu prêter raisonnablement à la censure ; à l'épisode des amours d'Hippolyte et d'Aricie, non pas assurément que je le croie repréhensible en tout: il me paraît susceptible de reproches et d'éloges également fondés. Il est sûr qu'il ne se lie point au sujet et à l'action jusqu'au quatrième acte, et qu'il amène au second deux scènes dont le fond est l'amour d'Aricie et d'Hippolyte ; amour qui, après l'effet que vient de produire celui de Phèdre au premier acte, en doit produire un très-faible. Voilà des défauts réels. Mais aussi dans le quatrième, il influe puissamment et sur l'action et sur l'intérêt : c'est cet amour découvert pour la première fois à Phèdre qui fait rentrer dans son cœur la vérité prête à en sortir ; la frappe d'une *douleur non encore éprouvée*, et la livre au dernier désespoir ; et de là une des situations les plus violentes et une des plus éloquentes scènes qui aient signalé le génie tragique. Permis à ceux pour qui tout cela est peu de chose, de ne voir

dans l'épisode à qui nous le devons, qu'*une faute que les anciens n'ont point commise*. Je suis d'un avis un peu différent : je pense que dans l'art dramatique, dont la théorie est si étendue et si compliquée, la pratique ne peut jamais en remplir également toutes les conditions ; c'est une des opérations du talent d'examiner, quand il a besoin de violer la règle, si le résultat de l'irrégularité aura plus d'avantages que d'inconvéniens. Si ce sont les inconvéniens qui l'emportent, il a tort; il est sans excuse : si ce sont les avantages, il a raison; il mérite des louanges. Mais s'il n'y a aucune proportion entre les uns et les autres, si les inconvéniens sont tels qu'ils ne nuisent que médiocrement à l'effet total, comme dans *Phèdre ;* si les avantages sont tels qu'ils élèvent l'ouvrage jusqu'à des beautés du premier ordre comme dans *Phèdre*, je dis alors à tous les critiques qui se copient les uns les autres : Je connais la règle aussi bien que vous, et je sais que l'auteur y a manqué; mais je sens vivement les beautés que vous ne paraissez pas sentir ; et bien loin de faire le procès à l'auteur, je fais son apothéose, pour

avoir rempli la première de toutes les règles, celle de faire dans un sujet donné le plus grand effet possible ; et j'écris sur sa couronne :

Si non errasset, fecerat ille minus.

MARTIAL.

Il eût fait beaucoup moins s'il n'avait pas failli.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

VOICI encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du tems d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente; elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la première. Elle fait tous ses efforts pour la sur-

monter; elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux, qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque chose de trop bas et de trop noir, pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentimens si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice qui pouvait avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même, et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère: *Vim corpus tulit.* Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une

confusion qui l'aurait pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avais remarqué dans les anciens, qu'on reprochait à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection; ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils après qu'Esculape l'eut ressuscité. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs, qu'Hippolyte avait épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appelait Aricie, et qui avait donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis

très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avait donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les Enfers pour enlever Proserpine, était un voyage que ce prince avait fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs voulait enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire sans rien perdre des ornemens de la fable, qui fournit extrêmement à la poësie. Et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'aurait jamais osé faire tant qu'elle aurait cru que son mari était vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse, et aux lecteurs, et au tems, à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise

en jour que dans celle-ci: les moindres fautes y sont sévèrement punies; la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause, et le vice y est peint par-tout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité [1]. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer, et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du

---

[1] *Et le vice y est peint par-tout avec des couleurs*, etc.

On remarque dans cette pièce, et sur-tout dans ce rôle, que la morale est tellement liée au poëme, qu'elle en fait la partie sublime : de là vient ce charme secret qui nous y attache autant que la grandeur des images et la beauté de la diction. Euripide n'a pas toujours envisagé ce rôle dans le point de vue le plus utile aux mœurs ; en cela Racine aura toujours l'avantage sur lui. L. B.

poëme dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignait pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers tems, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs, qu'à les divertir, et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie.

ACTEURS.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.

THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre.

ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse.

PHÈDRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris ; je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère ;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe ;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats

Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sait même, qui sait si le roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère ?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis long-tems ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athène et de la cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux tems n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMÈNE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.

Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit. [1]
Mais sa haine, sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir?
Phèdre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie.
Je fuis, je l'avoûrai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi! vous-même, seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides [2]

---

[1] *Que votre exil d'abord signala son crédit.*

Cet *exil* est une heureuse imagination de Racine; il feint que Phèdre, encore vertueuse, a fait éloigner Hippolyte qu'elle aime, pour se soustraire au danger de le voir souvent. L. B.

[2] *Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides*, etc.

Pallantides. C'étaient les fils de Pallante, frère d'Égée, père de Thésée, qui, se voyant frustrés de l'espérance de succéder à leur oncle dans le royaume d'Athènes par l'arrivée de son fils, conjurèrent contre lui. Thésée les fit tous mourir. Plutarque, *Vie de Thésée.* L. B.

Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides? *
Et devez-vous haïr ses innocens appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si long-tems méprisée,
Voudrait-elle à la fin justifier Thésée?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone [1]

---

* *Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?* *Trempa-t-elle* est d'une dureté qui blesse trop l'oreille.

[1] *C'est peu qu'avec son lait une mère amazone.*

Cette *mère amazone* était Antiope, reine des Amazones, selon Plutarque, *Vie de Thésée*, page 12, ou Hippolyte, selon Athénée, l. XIII, page 557, que Thésée épousa après sa première expédition contre ces célebres héroïnes. Pausanias, *Attiq.* pag. 25. L. B.

M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne ;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffait au récit de ses nobles exploits ;
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Scyron, et Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure : *
Mais quand tu récitais des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte et reçue en cent lieux ;
Hélène à ses parens dans Sparte dérobée ;
Salamine témoin des pleurs de Péribée ;
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés ;
Ariane aux rochers contant ses injustices ; **

---

* *Et la Crete fumant du sang du Minotaure.*

Observez que *fumant* est ici participe indéclinable du verbe *fumer*, et n'est point l'adjectif verbal *fumant*, *fumante*. Ces deux manières de parler sont également françaises, et le poëte a choisi celle qui convenait à son vers.

** *Ariane aux rochers contant ses injustices.*

Ce vers est le plus beau de ceux qui composent ce résumé

Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,
Je te pressais souvent d'en arrêter le cours. [1]
Heureux si j'avais pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
Et moi-même, à mon tour, je me verrais lié!
Et les dieux jusque-là m'auraient humilié!
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable;
Qu'aucuns monstres par moi domtés jusqu'aujourd'hui *
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

---

rapide et brillant, et qui tous sont beaux. Quel intérêt dans ce trait narratif jeté comme en passant, *aux rochers contant ses injustices!* C'est l'imagination qui produit cet intérêt de style dans les plus petits détails.

[1] *Je te pressais souvent d'en arrêter le cours.*

On trouve dans la première édition de cette pièce, imprimée en 1677 :

« Je te pressais souvent d'en abréger le cours, etc. » L. B.

* *Qu'aucuns monstres par moi domtés jusqu'aujourd'hui.*

Voilà un exemple d'*aucun, d'aucune*, employé au pluriel. Cet exemple est rare, même dans les poëtes, dans les classiques s'entend. Selon les principes de la grammaire, fondés en raison, *aucun* n'a point de pluriel, parce qu'il signifie *pas un.* Autrefois on disait *aucuns* pour *quelques-uns*, abusivement, et on ne le dit plus. *D'aucuns* dans le même sens est du jargon populaire et barbare.

Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,
Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
Mon père la réprouve, et, par des lois sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères.
D'une tige coupable il craint un rejeton;
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom;
Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée... *

THÉRAMÈNE.

Ah! seigneur, si votre heure est une fois marquée, **

---

* *Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée....*

Une jeunesse embarquée dans un amour est à la fois une impropriété de terme et une phrase inélégante.

** *Ah! seigneur, si votre heure est une fois marquée.....*

Il y a soixante ans que Voltaire a condamné, avec tous les bons juges, les leçons de Théramène contenues dans ce couplet, doublement répréhensibles comme au-dessous de la gravité tragique, et peu séantes dans la bouche d'un gouverneur. C'est le seul exemple de disconvenance qui s'offre dans cette pièce, et il étonne dans Racine, qui probablement n'y a été entraîné que par trop d'envie de justifier l'amour d'Hippolyte, comme Louis Racine, qui justifie cette disconvenance, a été entraîné par trop de complaisance pour son père.

Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domtés?
Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?
Mais que sert d'affecter un superbe discours?
Avouez-le, tout change; et, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indomté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.
Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter: vous aimez, vous brûlez;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père. *

---

* *Théramène, je pars, et vais chercher mon père.*

La manière dont cette conversation est coupée, mérite d'être

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur ?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein ; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère OEnone ?

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, ŒNONE.

ŒNONE.

Hélas! seigneur, quel trouble au mien peut être égal ?

---

remarquée. L'amour d'Hippolyte est suffisamment entrevu par le spectateur, pour le préparer à la déclaration qu'il entendra au second acte, et qui ne ressemblera pas à ces déclarations subites et imprévues si fréquentes sur notre théâtre, et malheureusement d'après l'exemple de Corneille : c'est une faute grave que Racine n'a jamais commise. Il savait trop bien que, dans le drame tout exige des préparations, et que rien sur-tout n'est si ridicule qu'un amour qui tombe, pour ainsi dire, des nues, comme celui de Maxime, au quatrième acte de *Cinna*.

De plus, Hippolyte laisse deviner son amour, et ne l'avoue pas : il ne l'avouera que devant Aricie, et au moment de se séparer d'elle. Il convenait que le sauvage Hippolyte regardât comme une faiblesse l'amour même le plus soumis aux lois de l'innocence, et qui d'ailleurs est une désobéissance à son père, dont il lui demandera pardon. Toutes les bienséances sont observées.

La reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit ;
Elle veut voir le jour, et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux. [1]

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant : demeurons, chère Œnone. *

---

1 *Il suffit : je la laisse en ces lieux,*
Et ne lui montre point un visage odieux.

Cette courte scène, qui ne paraît faite que pour écarter Hippolyte du lieu de la scène, sert encore à préparer le spectateur à l'arrivée de Phèdre, et au désordre de sa situation.

L. B.

* *N'allons point plus avant : demeurons, chère Œnone.*

On sait que tout le commencement de cette scène, tout ce tableau si vrai et si original du délire d'une passion violente et contrainte, est à Euripide. C'est sans contredit une des plus

Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas !

(*Elle s'assied.*)

ŒNONE.

Dieux tout-puissans, que nos pleurs vous apaisent !

PHÈDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent ! *
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.

---

belles conceptions de ce poëte, et une des plus théâtrales que l'on connaisse. Mais qu'il s'en faut qu'il l'ait soutenue, comme Racine, dans tout le cours de la pièce !

* *Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !*

Des *voiles* qui *pèsent !* Quelle vérité d'idée dans cette espèce de contre-vérité d'expression ! Cette singulière espece de beauté n'est qu'indiquée dans le grec, qui dit seulement : *Je souffre avec peine le voile qui couvre ma tête ;* mais Denis d'Halicarnasse remarque une intention imitative dans le commencement du vers grec, comme il y en a une dans les dernieres syllabes du vers français. Le vers grec commence par une sorte de pied composée de deux brèves et d'une longue (l'anapeste), en sorte que le vers semble tomber à la troisième syllabe, comme la tête de Phèdre. Voilà de ces finesses de diction et d'harmonie qui doivent souvent échapper aux modernes dans les écrits des anciens.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame ; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher !

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

ŒNONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! [1]

---

[1] *Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !*

Ceci est une traduction vive et rapide d'Euripide.

« Hélas! dit Phèdre, que ne puis-je à présent m'égarer dans » les bois, et m'y reposer sur le gazon ! Que ne puis-je m'y » désaltérer au bord d'une source claire et limpide ! etc...... » Conduis-moi sur les hauteurs ...... Je suis déjà dans une » forêt de pins ; je vois les chasseurs suivre la trace des chiens

Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

ŒNONE.

Quoi, madame!

PHÈDRE.

Insensée! où suis-je? et qu'ai-je dit? [1]
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
OEnone, la rougeur me couvre le visage.

» qui poursuivent les cerfs. Grands Dieux! je voudrais pouvoir » aussi les animer par mes cris. Que ne puis-je, armée d'un » carquois thessalien, remplir mes mains de traits..... et me » disposer à les lancer! etc. Diane, qui présides aux lieux sacrés » où la jeunesse vient s'exercer au manège, que ne suis-je oc- » cupée comme elle à domter les chevaux! » *Hippolyte*, acte I, scène 6. L. B. *

* On voit qu'Euripide est toujours trop long, et Racine toujours précis.

1 *Insensée! où suis-je? et qu'ai-je dit?* etc.

Imitation d'Euripide. « Malheureuse! qu'ai-je fait? A quel » délire ai-je abandonné mes sens? J'ai perdu ma raison.... » Ce changement est l'ouvrage du cruel destin...... » Et plus bas : « Étendez à présent mon voile, couvrez-m'en le front; » j'ai honte de tout ce que je viens de dire : couvrez-moi; mes » yeux ne peuvent plus retenir mes larmes; un rouge affreux » s'étend sur mon visage. » *Hippolyte*, acte I, scène 6. Phèdre se laisse ensuite tomber sur son fauteuil sans ouvrir les yeux à la lumière, et sans proférer un seul mot. L. B.

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux, *
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;

---

* *Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux*, etc.

Ces quatre vers peuvent paraître *pompeux*. Observez cependant que s'il est plus court de dire il y a trois jours que vous n'avez mangé ni dormi, d'un autre côté le dire en quatre vers qui ne sont que poëtiques sans être *pompeux*, a pour objet de rendre, par la longueur de la phrase, la longueur de l'abstinence et de l'insomnie. Il n'y a donc que de la vérité, et point d'affectation. C'est ce qu'il était bon de noter contre ceux qui s'autoriseraient de ces quatre vers pour faire de la poësie mal-à-propos.

Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,[1]
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,

---

[1] *Vous trahissez enfin vos enfans malheureux*, etc.

Imitation d'Euripide. *Hippolyte*, acte II, scène 2.

LA CONFIDENTE.

« Sachez au moins...... que vous trahirez en mourant les » intérêts de vos enfans, et qu'ils seront dépouillés de l'héri- » tage de leur père par cette orgueilleuse Amazone qui mit au » monde un fils qui sera leur maître, tout étranger qu'il est..... » Vous le connaissez, cet Hippolyte ?

PHÈDRE.

» Ah ! malheureuse !

LA CONFIDENTE.

» Ce reproche vous touche ?

PHÈDRE.

» Je suis perdue ! Ne me parle jamais de lui, je t'en conjure » au nom des dieux.

LA CONFIDENTE.

» Mais quelle est votre idée ?..... Quoi ! vous ne voulez ni » conserver vos jours, ni prendre soin des intérêts de vos en- » fans ?

PHÈDRE.

» Je chéris mes enfans..... (*A part.*) Je suis en proie à des » soins bien plus déchirans. » Sénèque s'est privé de ce morceau, en supposant la confidente de Phèdre instruite de l'amour de sa maîtresse dès le commencement de la pièce. L. B.

A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah! dieux!

ŒNONE.

Ce reproche vous touche?

PHÈDRE.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

ŒNONE.

Hé bien! votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc; que l'amour, le devoir vous excite :
Vivez; ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point; chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi! de quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?

Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent? [1]

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.

---

[1] *Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.*

Ces vers et les deux suivans sont une traduction littérale d'Euripide. *Hippolyte*, acte II, scène 2.

ΤΡΟΦΟΣ.

Ἁγνὰς μὲν, ὦ παῖ, χεῖρας αἵματος φέρεις.

ΦΑΙΔΡΑ.

Χεῖρες μὲν ἁγναὶ, φρὴν δ᾽ ἔχει μίασμά τι. L. B. *

* Cette traduction n'est pas si *littérale* que le commentateur veut le faire croire. J'ai laissé subsister les deux vers grecs qu'il n'a pas traduits. En voici la version *littérale*, comme pourront l'attester tous ceux qui entendent le grec : *Vos mains, ma fille, sont pures de sang? — Oui, ces mains sont pures, mais mon cœur a quelque souillure.* Où est là ce mouvement bien supérieur pour l'intérêt :

Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

N'est-ce donc rien que de mettre à propos une idée en sentiment ? C'est une partie essentielle du style, et sur-tout du style tragique.

Remarquons en passant, que le pronom *elles* ne doit point d'ordinaire se trouver à la fin d'une phrase quand il se rapporte aux choses, mais seulement quand il se rapporte aux personnes : le contraire n'est pas un solécisme, mais une faute d'élégance. Ici ces mots *comme elles* sont si bien placés et vont si bien au sens, qu'il n'y a rien à dire. Mais je ne sais si l'on rencontrerait dans Racine, depuis *Andromaque*, un autre endroit où il ait

Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain.
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première ;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours ;
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?*

---

manqué à cette règle de diction, dont Voltaire paraît avoir tenu bien peu de compte dans sa versification. Vous lisez dans *Tancrède :*

Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?
Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'*elles*.

Qui est-ce qui ne sent pas combien cet *elles* placé là rend la phrase lâche et languissante ? Cette construction ne serait pas supportable même en prose.

* *Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?*

Le gérondif *en naissant* se rapporte par le sens à Phèdre, et

Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence? [1]

---

par la construction à Œnone. C'est une faute de grammaire, excusable en faveur de la clarté et de la précision du vers, mais qu'il ne faudrait se permettre qu'avec la plus grande réserve, et avec les mêmes excuses bien avérées. Racine se l'est très-rarement permise.

[1] *Quel fruit espères-tu de tant de violence?* etc.

Dans Euripide, la confidente se jette aux pieds de Phèdre, et lui prend les mains en s'écriant : « Non, certes, je ne souf-» frirai point que vous continuiez à vous taire, ou bien j'expi-» rerai à vos pieds.

PHÈDRE.

» Que fais-tu? Prétends-tu me faire violence en te suspen-» dant à mon bras?

LA CONFIDENTE.

» Non, je ne quitterai point vos genoux.

PHÈDRE.

» Si je te révèle l'horreur de ma situation, cet aveu fera ton » malheur.

LA CONFIDENTE.

» Eh! peut-il m'arriver un plus grand mal que de vous » perdre?

PHÈDRE.

» Tu mourras..... (*A part.*) Ce silence au moins me fera » toujours honneur.

Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins; j'en mourrai plus coupable.

LA CONFIDENTE.

» Et pourquoi me cacher ce qui doit servir à vous faire ho-
» norer, puisque ma curiosité n'a d'autre objet que votre
» intérêt ?

PHÈDRE.

» Les choses les plus honnêtes tournent souvent à notre
» confusion.

LA CONFIDENTE.

» Si vous ne me dites rien, vous vous croirez donc plus es-
» timable ?

PHÈDRE.

» Retire-toi, je t'en supplie ; laisse mes mains.

LA CONFIDENTE.

» Non, je ne vous obéirai point, puisque vous me refusez
» la confiance que vous me devez.

PHÈDRE.

» Eh bien ! tu seras satisfaite ; car je respecte encore les mains
» qui m'ont nourrie.

LA CONFIDENTE.

» Je vous écoute, vous pouvez me parler. » *Hippolyte*. acte II, scène 2. L. B.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux : lève-toi.

ŒNONE.

Parlez ; je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire? et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère! [1]
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère! [2]

---

[1] *O haine de Vénus! ô fatale colère!*

Plusieurs poëtes anciens, et Sénèque sur-tout, ont feint que la haine de Vénus, contre la postérité du Soleil, venait de l'affront que le dieu du jour lui avait fait en révélant ses amours avec Mars. *Hippolyte*, acte I, scène 2, vers 40 et suiv. Louis Racine observe en effet, d'après Servius, que *Vénus tourmenta, par des amours déshonnêtes, Circé, Médée et Pasiphaé, filles du Soleil; Ariane et Phèdre, ses petites-filles.* Remarques, *tome II, page* 160. L. B.

[2] *Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère!*

Racine ne parle qu'à mots couverts, et comme à regret, de

ŒNONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane ma sœur, de quel amour blessée [1]

---

l'étrange *dérèglement* de Pasiphaé; il fait parler la confidente de Phèdre avec bien plus de retenue qu'Euripide.

PHÈDRE.

« O mère infortunée! à quel amour vous êtes-vous livrée?

LA CONFIDENTE.

» Elle aimait un taureau..... Ma fille, pourquoi le rap-» peler? » *Hippolyte*, acte II, scène 2.

Sénèque a été bien moins délicat qu'Euripide; il s'est même arrêté avec une sorte de complaisance ridicule sur cette idée; et, par un effet des écarts où porte l'abus de l'esprit, il fait envier à Phèdre le bonheur qu'eut Pasiphaé de se faire aimer du Minotaure. *Hippolyte*, acte I, scène 2.

« Je reconnais, dit-elle, dans mes transports le crime de » ma malheureuse mère..... Je ne puis m'empêcher, ajoute-» t-elle, de la plaindre. Entraînée par un affreux destin, elle » voulut goûter le plaisir d'avoir su rendre un taureau sensible » à sa beauté. » L. B.

[1] *Ariane ma sœur, de quel amour blessée*, etc.

Tout le monde sait l'histoire de la malheureuse Ariane, que Thésée abandonna dans l'île de Naxe, où Bacchus la vit et l'épousa. Racine s'éloigne ici de cette fiction. Euripide ne pouvait pas prendre la même liberté; il fait dire à Phèdre: « Et toi, » sœur infortunée....... » Et la confidente répond, comme

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, madame? Et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable. [1]

ŒNONE.

Aimez-vous? [2]

---

dans le poëte français : « O ma fille! qu'avez-vous? Pourquoi » faites-vous des imprécations contre votre sang? » *Hippolyte*, acte II, scène 2. L. B.

[1] *Je péris la dernière et la plus misérable.*

Dans Euripide, Phèdre dit aussi : *Je suis la troisième d'entre* mes sœurs *qui péris misérablement.* Hippolyte, *acte II, scène* 2. Cette idée se trouve exprimée d'une manière bien plus forte dans l'*Antigone* de Sophocle. Antigone, condamnée à mourir, passe en revue tous les malheurs de sa maison ; elle s'écrie ensuite : *Je péris donc la dernière et la plus misérable de ce sang malheureux.* Acte IV, scène 2. Racine a rendu mot pour mot cette pensée, sans peut-être s'en être aperçu, tant il avait l'esprit nourri des tours de Sophocle et d'Euripide. L. B.

[2] *Aimez-vous?* etc.

Racine s'est ici écarté de son modèle ; mais il est dans cet endroit bien supérieur au poëte grec. Phèdre a dit « qu'elle » était la troisième de ses sœurs qui périssait malheureusement.»

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

La confidente dit à part : « Je suis tout interdite ; que va-t-elle » me dire ?

PHÈDRE.

» Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes » malheureuses.

LA CONFIDENTE.

» Je n'en connais pas mieux ce que je veux apprendre de » vous.

PHÈDRE.

» Que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il faut que je te » déclare

LA CONFIDENTE.

» Je n'ai point le don de deviner de pareilles obscurités.

PHÈDRE.

» Qu'est-ce qu'on appelle amour parmi les hommes ?

LA CONFIDENTE.

» Ma fille, c'est le plus agréable et le plus douloureux de nos » sentimens.

PHÈDRE.

» J'en ai déjà éprouvé la douceur et les tourmens.

LA CONFIDENTE.

» Que dites-vous ? Vous aimez ?

PHÈDRE.

» Quel est-il, ce fils de l'Amazone ?

LA CONFIDENTE.

» Hippolyte.

PHÈDRE.

» C'est toi au moins, et non pas moi, qui l'as nommé. » *Hippolyte*, acte II, scène 2.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime...

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte ? Grands dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux !

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée

Gilbert, dans sa tragédie d'*Hippolyte*, a profité de cette dernière idée. Acrise, qui fait le même rôle qu'Œnone, nomme Hippolyte, et Phèdre s'écrie aussitôt, comme dans Racine :

Ne m'en accuse point ; c'est toi qui l'as nommé.
Hippolyte, acte I, scène 2. L. B.

Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi.
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissans!
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais par-tout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, OEnone; et, depuis son absence,

Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats;
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler. *

---

* *Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.*

Dans tout ce morceau sublime de passion et de style, depuis ces mots, *Mon mal vient de plus loin* etc., rien n'est emprunté d'Euripide; mais le poëte, toujours plein de l'esprit des anciens, a fondu dans ce couplet quelques-uns des vers les plus passionnés que l'antiquité nous ait laissés. Celui de Virgile :

Ut vidi! ut perii! ut me malus abstulit error!

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

SCÈNE IV.

PHÈDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révèle.
La mort vous a ravi votre invincible époux;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

ŒNONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la reine abusée

Celui d'Horace :

In me tota ruens Venus.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Et trois vers de la fameuse ode de Sapho, traduite par Boileau, mais qui sont rendus ici avec plus de noblesse et d'élégance:

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Et dans tous ces endroits imités, Racine me paraît supérieur aux originaux; et quels originaux! Et dans ce qui est à lui, il n'est pas au-dessous. On convient généralement que la scène entière est un modele étonant de toutes les beautés tragiques et poëtiques dans leur perfection : intérêt, dialogue et style, tout y est au plus haut point. Une pareille scène pèse plus d'une tragédie, et Racine en a plus d'une de ce poids.

En vain demande au ciel le retour de Thésée,
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage ;
Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'état l'autre oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paraît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'est assez : la reine, qui t'entend, [1]
Ne négligera point cet avis important.

---

[1] *Panope, c'est assez : la reine, qui t'entend*, etc.

Le poëte a l'attention de faire répondre Œnone à la place de Phèdre. Le silence que garde la reine en apprenant cette nouvelle, est infiniment plus adroit et plus éloquent que tout ce qu'il aurait pu lui faire dire. Une nouvelle destinée commence pour la veuve de Thésée : une foule d'idées se présente à son esprit : les paroles seraient superflues ; la situation parle pour elle. Le silence est quelquefois chez les grands poëtes le comble

SCÈNE V.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Madame, je cessais de vous presser de vivre : [1]

---

de l'éloquence ; témoin celui d'Ajax dans l'*Odyssée*, et de Didon dans l'*Énéide*. L. B. *

* Au lieu d'insister sur ce *silence* qui est tout naturel dans la situation de Phèdre, et qui n'a rien de commun avec le *silence éloquent* d'Ajax ni de Didon, il importait de remarquer que tout l'artifice du plan, jusqu'à la moitié du troisième acte, c'est-à-dire, jusqu'au retour de Thésée, tient à ce ressort si habilement imaginé du faux avis de la mort de ce prince ; avis qui change d'abord la face des choses en un sens à la fin du premier acte, et la change encore en un sens tout opposé au milieu du troisième. C'est la supposition de la mort de Thésée qui ouvre quelqu'espérance à Phèdre, et l'enhardit à risquer une déclaration lorsqu'auparavant elle ne voulait que mourir. C'est ensuite l'apparition imprévue de Thésée, et l'effroi qu'elle conçoit des suites terribles de ce qu'elle vient de hasarder, qui la met hors d'elle-même, et qui sert à excuser le consentement qu'elle accorde, comme malgré elle, à l'accusation d'Œnone. Que d'effets dans un moyen qui parait si simple ! Ce sont là les ressorts qui appartiennent aux maîtres de l'art, comme la multiplicité des incidens aux artistes médiocres. Ceux-ci, avec beaucoup de mouvement, produisent peu d'effet; les autres savent être riches avec peu de fonds par l'usage qu'eux seuls peuvent en faire.

[1] *Madame, je cessais de vous presser de vivre*, etc.

La confidente, dans Euripide, change tout d'un coup de

Déjà même au tombeau je songeais à vous suivre;
Pour vous en détourner je n'avais plus de voix :
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change et prend une autre face.
Le roi n'est plus, madame; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie;
Et ses cris innocens, portés jusques aux dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire. *

---

pensée, sans qu'on en sache la raison. Voyez ci-après le *précis de l'Hippolyte d'Euripide*. Elle commence par frémir de l'aveu de Phèdre, et bientôt après elle s'écrie : « Votre malheur » m'avait inspiré d'abord les frayeurs les plus vives : je recon- » nais à présent la frivolité de mes terreurs; les secondes ré- » flexions sont souvent meilleures que les premières. » *Hippolyte*, acte II, scène 2. Le tour que prend Œnone pour rassurer Phèdre contre ses remords, est bien plus adroit. L. B.

* *Votre flamme devient une flamme ordinaire.*

On sent qu'il n'y a que l'esclave Œnone qui puisse risquer une proposition si révoltante. Il n'y a ici dans l'amour de Phèdre, que l'adultère de moins; mais il n'est ni *ordinaire*, ni honnête, ni permis nulle part à une veuve d'épouser le fils de son mari : cela répugne à la nature. Aussi Phèdre ne donne pas la moindre marque d'assentiment à cette idée de sa nourrice, et ne consent à vivre que par *amour pour son fils*.

Thésée, en expirant, vient de rompre les nœuds
Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage. [1]
Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie:
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien! à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes faibles esprits peut ranimer le reste.

---

[1] *Détrompez son erreur, fléchissez son courage.*

On *détrompe* quelqu'un, on le fait revenir de *son erreur*; mais on ne dit pas également *détromper l'erreur de quelqu'un*, comme l'a remarqué M. l'abbé d'Olivet. *Remarques sur Racine*, nouvelle édition, pag. 35. L. B.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu! *
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu!
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

---

* *Hippolyte demande à me voir en ce lieu!*

On ne peut nier que cette scène et la suivante, quoique soutenues, autant qu'il est possible, par le mérite du style, ne soient nécessairement froides après la scène de Phedre : la disproportion est sensible. Elles sont de plus étrangères au sujet établi jusqu'ici : c'est là l'inconvénient réel de cet épisode, et c'est pour cela qu'il n'est pas irrépréhensible comme celui d'Ériphile. J'ai dit ailleurs (*préface. pag.* 139) pourquoi, dans la suite de la pièce, ce défaut me paraît non-seulement effacé, mais bien pleinement racheté par les beautés qu'il produit.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi? *
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires,
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu, [1]

---

* *Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi?*

Terme impropre. *Mal assuré* était ici l'expression nécessaire, parce qu'*un bruit mal assuré* ne signifie qu'*un bruit mal constaté*, ce qui est le sens de la phrase, et l'on voit que, dans ce sens, *affermi* n'est plus synonyme d'*assuré*.

[1] *Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu.*

Apollonius de Rhodes, dans son poëme des *Argonautes*, liv. I, vers 100; Horace, liv. II, ode 7; Virgile, *Énéide*, liv. VI, vers 618; et Sénèque; *Hippolyte*, acte I, scène 1, vers 2, parlent de ce voyage de Thésée aux enfers, sur lequel on prétend qu'Hésiode avait fait un poëme. Pausanias, *Béotiques*, pag. 306. L. B.

Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour. *

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attirait sur ces bords redoutés?

ISMÈNE.

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez.
Athènes en gémit; Trézène en est instruite,
Et déjà pour son roi reconnaît Hippolyte.
Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère?
Qu'il plaindra mes malheurs?

---

* *Et repasser les bords qu'on passe sans retour.*

Il est impossible de mieux rendre ce que les Latins exprimaient par un seul mot : *Ripam irremeabilis undæ*, Virgile. C'est un avantage de leur langue : la nôtre n'admettrait point *irrepassable*. Mais remarquez la beauté poëtique de ces quatre vers du rôle d'une confidente, qui pourtant n'ont rien de ressemblant à l'enflure : c'est que ce sont des idées de la fable, avec lesquelles notre imagination est familiarisée d'avance dans un sujet fabuleux.

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel tems il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite.
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité. *
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre. [1]
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre.

---

* *Le bruit de sa fierté*
A redoublé pour lui ma curiosité.

Curieux peut entrer en vers dans le style noble : *curiosité* ne le peut guère, à moins que la curiosité ne soit personnifiée, comme dans le style épique. De plus, *a redoublé ma curiosité pour lui* n'est pas une assez bonne phrase : ce vers est inélégant. On remarque ces sortes de vers dans ce qui est supérieurement écrit, comme on en remarque quelques-uns de passables dans ce qui l'est mal.

[1] *Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre.*

Présence est ici pour *air*, *contenance*. L. B.

Ses yeux, qui vainement voulaient vous éviter,
Déjà pleins de langueur, ne pouvaient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connais, te semblait-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connaître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un roi noble fils de la Terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison
Six frères; quel espoir d'une illustre maison!
Le fer moissonna tout, et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érechtée. [1]
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi

---

[1] *Et la terre humectée*
But à regret le sang des neveux d'Érechtée.

L'expression *la terre but le sang* est prise d'Eschyle, dans *les Sept chefs devant Thebes*, acte IV, scène 1.

Πέπωκεν αἷμα γαῖ ὑπ' ἀλλήλων φόνῳ.

Racine ajoute que la terre

« But à regret le sang..... d'Érechtée. »

C'est que ce roi était fils de la Terre. L. B.

Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardais ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
Tu sais que, de tout tems à l'amour opposée,
Je rendais souvent grâce à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondait mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avaient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée,
Présens dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même et qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père et non point les faiblesses.
J'aime, je l'avoûrai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée *

* *Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée....*

On a remarqué dans le commentaire des œuvres de Voltaire (édition de Kehl), qu'il y avait dans ce morceau un fonds d'idées qui ressemble un peu à la coquetterie ; ce qui est vrai : mais on n'a pas manqué d'opposer ce rôle d'Aricie aux rôles passionnés des pièces de Voltaire ; ce qui est d'une mauvaise foi ridicule. Je ne crois pas que les rôles passionnés de Racine puissent craindre aucune comparaison, et c'était dans ceux-là qu'il eût fallu chercher de *petites idées* ; mais on ne les y aurait

'arracher un hommage à mille autres offert,
t d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Iais de faire fléchir un courage inflexible,
e porter la douleur dans une ame insensible,
'enchaîner un captif de ses fers étonné,
ontre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Iercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte,
t vaincu plus souvent, et plutôt surmonté,
'réparait moins de gloire aux yeux qui l'ont domté.
Iais, chère Ismène, hélas! quelle est mon imprudence!
)n ne m'opposera que trop de résistance.
'u m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
démir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Iippolyte aimerait! Par quel bonheur extrême
urais-je pu fléchir...

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même.
Il vient à vous.

ıas trouvées, et l'intention générale de ce commentaire était
le sacrifier tous les poëtes passés, présens et futurs à Voltaire.

Pour ce qui est des vers d'Aricie, il faut observer d'abord
que des détails de ce genre ne se trouvent chez Racine que là
où il n'y a point de passion violente, et qu'il sait les élever jusqu'à la tragédie avec un art inimitable.

Un vers tel que celui-ci,

Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte,

répare et ennoblit tout.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
Présageait les raisons de sa trop longue absence :
La mort seule, bornant ses travaux éclatans,
Pouvait à l'univers le cacher si long-tems.
Les dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle ;
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur ;
Et dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi, [1]
Je vous laisse aussi libre et plus libre que moi.

---

[1] *Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi.*

VARIANTE.

« Qui m'a, sans hésiter, reconnu pour son roi. » L. B.

ARICIE.

[M]odérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
[D]'un soin si généreux honorer ma disgrace,
[S]eigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
[S]ous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

[D]u choix d'un successeur Athènes incertaine
[P]arle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE.

[D]e moi, seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
[Q]u'une superbe loi semble me rejeter :
[L]a Grèce me reproche une mère étrangère.
[M]ais si pour concurrent je n'avais que mon frère;
[M]adame, j'ai sur lui de véritables droits
[Q]ue je saurais sauver du caprice des lois.
[U]n frein plus légitime arrête mon audace.
[J]e vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
[U]n sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
[D]e ce fameux mortel que la Terre a conçu.
[L]'adoption le mit entre les mains d'Égée.
[A]thènes, par mon père accrue et protégée,
[R]econnut avec joie un roi si généreux,
[E]t laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
[A]thènes dans ses murs maintenant vous rappelle.
[A]ssez elle a gémi d'une longue querelle;

Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il était sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je? Puis-je croire un semblable dessein?
Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
Et que la vérité passe la renommée!
Vous-même en ma faveur vous voulez vous trahir!
N'était-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si long-tems pu défendre votre ame
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, madame!
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourrait, en vous voyant, n'être point adoucie?
Ai-je pu résister au charme décevant...

ARICIE.

Quoi, seigneur!

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.

Je vois que la raison cède à la violence.
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre ; il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté ;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me suit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;
Mes seuls gémissemens font retentir les bois ;

Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix. *
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'aurait jamais formés.

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée.
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.

---

* *Mes seuls gémissemens font retentir les bois;*
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Combien Voltaire admirait la beauté de ce morceau, et les teintes locales et caractéristiques qui en forment le coloris!

Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre! Que lui dirai-je? et que peut-elle attendre?...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars; et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore.
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin, si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt? Mais la reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne, et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÈDRE, *à Œnone, dans le fond du théâtre.*

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.[1]

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.

---

[1] *Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.*
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

Phèdre dit de même dans Sénèque : *Ma bouche refuse de prononcer ce que je veux lui dire. Un force puissante m'oblige de parler; un autre sentiment m'en empêche.* Hippolyte, *acte II, scène 2, vers 14.*

Cette scène est de l'invention de Sénèque, mais elle n'est pas conduite avec autant d'art que dans Racine. Les belles transitions dont se sert ce poëte pour amener l'aveu de la passion de Phèdre ne sont qu'ingénieuses dans la tragédie latine, au lieu qu'elles sont pleines de chaleur dans la pièce française, parce que Racine les a fait naître, non de l'adresse et de la prudence de Phèdre, mais du trouble et de l'égarement où elle se trouve. L. B.

Mon fils n'a plus de père, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris ;
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentimens si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu par une expresse loi
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfans une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;

Madame, je le sais : les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages, *
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah! seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore. [1]
Peut-être votre époux voit encore le jour;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protège; et ce dieu tutélaire

---

* *Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages.*

Il était si facile de mettre *de moi* au lieu de *pour moi*, qu'il faut croire qu'alors il était d'usage de mettre indistinctement *pour* comme synonyme de ces mots *à l'égard de*; ce n'est pourtant pas toujours la même chose, et dans cette occasion particulièrement on doit dire *prendre des ombrages de quelqu'un*, et non pas *pour quelqu'un.*

[1] *Madame, il n'est pas tems de vous troubler encore*, etc.

Sénèque a fourni à Racine ce moyen de consolation. La reine conjure Hippolyte d'avoir pitié de son veuvage, et ce jeune prince lui répond : « Puisse le ciel écarter un si funeste présage! Mon père va revoir incessamment cette contrée ; les » justes dieux nous accorderont son retour. » *Hippolyte,* act. II, scène 2. L. B.

Ne sera pas en vain imploré par mon père. [1]

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. [2] Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. [3]

---

[1] *Ne sera pas en vain imploré par mon père.*

Racine paraît avoir ici rappelé toute la protection que Neptune accorde à Thésée, pour établir la vraisemblance de la catastrophe. L. B.

[2] *On ne voit point deux fois le rivage des morts,*
Seigneur.

Ce vers est une traduction admirable des vers suivans de Sénèque :

Non unquam ampliùs
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetua domum.
Hippolyte, *acte I, scène* 2. L. B.

[3] *Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.*

Sénèque a forni ce beau vers à Racine.

Regni tenacis dominus et tacitæ Stygis
Nullam relictos fecit ad superos viam.

« Le maître du ténébreux empire qu'arrose le Styx ne lâche » jamais sa proie ; il n'a pas encore permis aux morts de voir » le jour qu'ils ont quitté. » *Hippolyte*, acte II, scène 2.

On peut remarquer ici que le *regni tenacis* du tragique latin, qu'on ne peut traduire en français avec la même précision, a

Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre ame est embrasée. [1]

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée. [2]

été on ne peut pas mieux rendu par la belle épithète d'*avare*, que Racine paraît avoir empruntée du

Strepitum Acherontis avari

de Virgile. *Georgiques*, liv. II, vers 491. L. B.

[1] *Toujours de son amour votre ame est embrâsée.*

Traduction de ce vers de Sénèque :

Amore nempe Thesei casto furis ?
Hippolyte, *acte II, scène* 2. L. B.

[2] *Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée*, etc.

Toute cette déclaration est empruntée de Sénèque. *Hippolyte*, acte II, scène 2, vers 57 et suiv.

« Oui, dit Phèdre, j'aime, Hippolyte, cet air que Thésée » apporta en naissant, et qu'il conservait encore lorsqu'un du- » vet léger couvrit pour la première fois la fraîcheur de ses » joues ; tel il était lorsqu'il s'engagea dans l'affreuse retraite » du Minotaure, et qu'à l'aide d'un fil il sut en reconnaître

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche :
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avait votre port, vos yeux, votre langage;
Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors

» tous les détours. Dans quel éclat nous parut-il alors! Ses » cheveux étaient noués avec des bandelettes : une couleur » vermeille animait la délicatesse de son teint; à travers la fai- » blesse de son âge, on démêlait déjà sa vigueur naissante; il » avait les traits de Diane que vous aimez, de Phœbus mon » père, ou plutôt il avait vos traits. Oui, tel était son air lorsque » le perfide nous plut; il portait, comme vous, sa tête avec » fierté. Ce qu'on remarque de plus en vous, c'est cet éclat » qui n'a pas besoin de parure. Vous êtes l'image vivante de » votre père : il me semble aussi qu'un mélange heureux des » qualités de votre mère ajoute quelques traits de plus à cette » ressemblance, et qu'on démêle la fermeté rigide des Scythes » à travers l'air moins sauvage des Grecs. Si vous fussiez des- » cendu avec votre père dans les ports de Crète, ma sœur n'eût » destiné qu'à vous le fil qu'elle lui donna. » L. B.

Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite:
Pour en développer l'embarras incertain
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non: dans ce dessein je l'aurais devancée; [1]
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher, *
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher;

---

[1] *Mais non: dans ce dessein je l'aurais devancée.*

Cette fin du couplet n'est imitée de personne: c'est la passion portée à son comble, c'est l'ivresse de l'amour peinte avec les couleurs les plus brillantes, les plus vives et les plus vraies. *Quelle fécondité d'idées, de sentimens et d'images!* s'écrie ici M. Lefranc de Pompignan dans sa lettre à Louis Racine. *Rien n'échappe à Phèdre amoureuse; ce que l'amour lui représente, elle croit le voir; et tout ce qu'elle voit, elle le rend visible au spectateur.* Remarques de Louis Racine, *tome II, page* 404.

L. B.

* *Compagne du péril qu'il vous fallait chercher.*

Compagne du péril pour votre *compagne dans le péril* est une de ces finesses de diction qui la rendent poëtique. Nous ne les faisons remarquer si rarement dans Racine que parce qu'elles s'offrent à tout moment.

Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se serait avec vous retrouvée ou perdue. [1]

HIPPOLYTE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends! [2] Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant, [3]

---

[1] *Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,*
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Voilà sans doute le dernier degré où la passion puisse être portée au théâtre. L. B.

[2] *Dieux! qu'est-ce que j'entends?....*

Dans Sénèque, Hippolyte entre ici en fureur, il est étonné que les dieux écoutent de pareilles horreurs sans en témoigner leur indignation; il voudrait que le ciel s'obscurcît, que le soleil effrayé retournât sur lui-même; il prie le maître du tonnerre de l'écraser de sa foudre, puisqu'il a pu devenir l'objet des transports incestueux de sa belle-mère. La surprise d'Hippolyte, réduite à ce peu de mots, *dieux! qu'est-ce que j'entends?* est bien plus éloquente dans Racine. L. B.

[3] *Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant*, etc.

Sénèque n'admet point dans Hippolyte cette louable confusion, ce doute estimable. Racine, en cet endroit, est bien supérieur à son modèle. Ce n'est pas en cela seulement que

Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue;
Et je vais...

PHÈDRE.

Ah! cruel! tu m'as trop entendue.[1]
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,

---

pêche le héros du tragique latin : il est représenté prêt à donner la mort à Phèdre, et la saisissant par les cheveux pour l'immoler à son ressentiment. *Hippolyte*, acte II, scène 2. Il s'en faut peu qu'Euripide ne prête à Hippolyte le même emportement envers la nourrice de Phèdre.

Phèdre de même, dans Sénèque, s'oublie au point de se jeter aux genoux d'Hippolyte, pour le conjurer de répondre à sa passion. Racine n'est pas moins admirable dans la manière dont il a imité les anciens, que par l'art avec lequel il a su s'en écarter. L. B.

1 *Ah! cruel! tu m'as trop entendue.*

Ce n'est plus un amour qui s'échappe avec les plus grands ménagemens; c'est la passion qui éclate dans toute sa force; c'est un torrent qui se déborde avec fureur. Quel pinceau il fallait avoir pour peindre avec tant de feu les emportemens d'une passion effrénée! L. B.

Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus; je ne t'aimais pas moins.
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder. *
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire? **

---

* *Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,*
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.

Quelle amertume d'idée et d'expression dans ce dernier vers! La passion a-t-elle quelque chose de plus douloureux? Et tout ce couplet si admirable appartient au poëte français. Il semble que, quand Racine marche tout seul, il n'a d'abord suivi des modeles que pour faire voir combien il savait les devancer.

** *Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?*

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus profond et de plus beau

Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper :
Voilà mon cœur ; c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée. *
Donne.

---

dans tout ce morceau. Il était impossible de mieux peindre l'irrésistible ascendant de la passion qui maîtrise Phèdre, et par conséquent de la rendre plus excusable ; et comme on ne pouvait la rendre intéressante qu'autant qu'elle serait à excuser et à plaindre, l'auteur a saisi le point capital. C'était là l'effort et le triomphe de son art ; mais il dépendait d'une force de conception et de style interdite à la médiocrité.

* *Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.*

L'épée d'Hippolyte demeurée entre les mains de Phèdre est une très-ingénieuse invention de Sénèque, que Racine n'a pas

ŒNONE.

Que faites-vous, madame! Justes dieux!
Mais on vient : évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur!

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.

---

manqué de s'approprier. Mais ce qu'il emprunte devient toujours meilleur entre ses mains. Dans Sénèque, c'est Hippolyte qui tire son épée pour tuer Phèdre prosternée à ses genoux : l'abjection de l'une et la brutalité de l'autre sont également répréhensibles. On voit combien Racine s'y est mieux pris; mais pour en venir jusqu'à troubler et effrayer Hippolyte au point de laisser, avec quelque vraisemblance, son épée dans les mains de Phèdre, il fallait pousser le délire et les emportemens de celle-ci jusqu'à pouvoir s'emparer de cette épée et l'emporter, tandis qu'Hippolyte reste confondu et comme hors de lui. Si tout n'était pas passionné jusqu'au sublime, tout serait froid jusqu'au ridicule. Ce sujet, comme celui d'*Athalie*, dépendait particulièrement de l'exécution.

Phèdre... Mais non, grands dieux! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli. *

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir la voile est préparée.
Mais Athènes, seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus :
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus. [1]

HIPPOLYTE.

Phèdre!

THÉRAMÈNE.

Un héraut, chargé des volontés d'Athènes,
De l'état en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

---

* *Qu'en un profond oubli*
Cet horrible secret demeure enseveli !

Cette réserve dans un pareil moment, ce silence absolu est une beauté morale entièrement à Racine. Il n'est pas besoin de dire combien cette discrétion est supérieure aux déclamations forcenées et froides de Sénèque et d'Euripide dans la même situation, et combien elle répand d'intérêt sur Hippolyte. Mais on ne peut refuser au poëte français cet éloge, que seul il a connu et saisi, en cet endroit, le vrai caractère de la vertu, dont le poëte grec et le poëte latin ne se sont pas doutés.

[1] *Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.*

Avoir le dessus ou *le dessous :* expressions trop peu élégantes pour la poësie. L. B.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connaissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez !

THÉRAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire :
Mais moi qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe ; écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons ; et quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter. *

---

* *Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.*

Le commentateur trouve ce second acte *un peu vide d'action*, tout en convenant qu'une scène comme celle de la déclaration de Phèdre *suffit pour faire valoir un acte.* J'ajouterai qu'elle suffit pour le remplir. Voltaire disait qu'il fallait regarder les cinq actes d'une tragédie *comme cinq provinces, dont chacune devait avoir sa capitale.* Il me semble que la *capitale* de ce second acte en vaut bien une autre, et vaut même toute une province.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie ?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ?
Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé.[1]
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devait entendre.
Ciel ! comme il m'écoutait ! Par combien de détours
L'insensible a long-tems éludé mes discours !
Comme il ne respirait qu'une retraite prompte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !

---

[1] *Cache-moi bien plutôt ; je n'ai que trop parlé.*

Ce qui intéresse le plus pour Phèdre, c'est l'horreur qu'elle a pour sa passion, à laquelle néanmoins elle revient toujours malgré elle : ce sont ces flux et reflux d'amour et de remords qui se succèdent et se repoussent continuellement. Ce qu'on admire le plus aussi, c'est que la passion de Phèdre, toujours combattue par ses remords, n'en croît pas moins à chaque instant. L. B.

Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein ? [1]
Hélas ! quand son épée allait chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée, [2]
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

---

[1] *Pourquoi détournais-tu mon funeste dessein ?*

On dit *détourner quelqu'un d'un dessein*, mais on ne peut pas dire également, soit en vers, soit en prose, *détourner un dessein. Remarques de M. l'abbé d'Olivet*, nouvelle édition, pag. 35.
L. B. *

* N'en déplaise à l'abbé d'Olivet, *détourner un dessein* ne me paraît nullement blâmable, d'abord parce qu'il est très-français de *tourner* ou *détourner les desseins* d'un côté ou d'un autre, ensuite parce que rien n'empêche de supposer l'ellipse toute naturelle, *détourner l'effet d'un dessein.*

D'Olivet était un grammairien très-éclairé, et d'un esprit très-juste. Il a parfaitement connu la théorie de la grammaire générale et du langage français ; mais il est quelquefois trop vétilleux, ce qui tient d'assez près à ce genre d'esprit. Il y a d'ordinaire un peu de superstition mêlée à la religion des grammairiens.

[2] *Il suffit que ma main l'ait une fois touchée.*

Sénèque a fourni cette pensée à Racine : ce n'est pas Phèdre qui suppose à Hippolyte de la répugnance pour son épée ; c'est ce prince lui-même qui ne veut plus que cette épée soit suspendue à son côté, parce que Phedre l'a touchée. On sent combien sont désagréables des pensées aussi forcées ; c'était sans

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.
Ne vaudrait-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos,
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'état embrasser la conduite?

PHÈDRE.

Moi, régner! moi, ranger un état sous ma loi,
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi!
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire!
Quand sous un joug honteux à peine je respire!
Quand je me meurs! **

ŒNONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

---

doute un grand art dans Racine, de les rendre supportables.
L. B. *

* Ce n'est pas de *les rendre supportables* qu'il faut le féliciter, puisqu'il ne les a pas employées, c'est d'avoir su les détourner à un usage tout différent, qui les convertit en beautés.

** *Quand je me meurs!*

Comme ce vers, coupé au second pied, semble tomber avec la phrase et avec Phèdre, et peint l'abattement et la défaillance! On pourrait remarquer en mille endroits cet art de

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

PHÈDRE.

Il n'est plus tems : il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur;
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur. *
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déjà sur mes lèvres errante,

---

couper le vers et de le varier, suivant l'intention de la phrase, comme dans cet autre vers:

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, etc.

Mais dans chaque genre de beautés, on a cru ne devoir s'arrêter qu'à quelques exemples, et autant qu'il le fallait pour indiquer les autres.

* *Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.*

Trait de vérité frappant dans la peinture des passions. C'est ici la première fois que Phèdre parle d'*espoir :* jusque-là elle ne voulait que mourir. Elle a fait le premier pas ; elle ne peut plus s'arrêter. Voilà pour la partie morale. Pour la partie dramatique, observez que ce beau développement d'espérance qui va suivre, sert à varier les effets dans une même situation ; ce qui est essentiel pour sauver l'uniformité d'une plainte continue, et amener les alternatives indispensables au théâtre. Cette théorie n'est connue que des excellens artistes, et pas un n'y a manqué ; c'est une des principales sources d'intérêt.

Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer;
Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer.

ŒNONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étais-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissait à ses pieds, peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendait odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avait-elle mes yeux!

PHÈDRE.

OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence,
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé. [1]

---

[1] *Songez qu'une barbare en son sein l'a formé*, etc.

Imitation de Sénèque: *Sachez qu'il est du sang des Amazones* Hippolyte, *acte I, scène* 2..... « Jetez un coup-d'œil sur les » états des Amazones: toutes féroces que sont ces femmes guer- » rières, elles sont sensibles au pouvoir de Vénus. » *Ibid.* acte II, scène 1.

Dans l'acte premier, scène 2 de la même pièce, la confidente

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison.
Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible :
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un empire ont paru le toucher.
Athènes l'attirait, il n'a pu s'en cacher;
Déjà de ses vaisseaux la pointe était tournée,
Et la voile flottait aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone; fais briller la couronne à ses yeux. [1]
Qu'il mette sur son front le sacré diadème :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.

---

dit aussi : *Hippolyte fuit toutes les femmes ;* et Phèdre répond, comme dans Racine : *Je ne craindrai point de rivale.* L. B.

[1] *Fais briller la couronne à ses yeux.*

Ce moyen ingénieux est encore dû à Sénèque.

Prenez, dit Phèdre dans le poëte latin, *prenez le sceptre qui m'est confié ; c'est à vous de régner..... Une femme ne doit point remplir le trône de votre père.* Hippolyte, *acte II*, *scène 2*, *v.* 28. Cette proposition nous paraît d'autant plus adroite, qu'elle prête à Phèdre une sorte d'espérance qui sert à prolonger son illusion. L. B.

Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gémis; peins-lui Phèdre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante.
Je t'avoûrai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE, *seule.*

O toi qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue!
Tu ne saurais plus loin pousser ta cruauté :
Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
Cruelle! si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles.
Qu'il aime... [1] Mais déjà tu reviens sur tes pas,
OEnone! On me déteste; on ne t'écoute pas.

---

[1] *Qu'il aime.....*

M. de Voltaire prétend que Racine a imité ce vers,

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame; rappelez votre vertu passée.
Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux; *
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple pour le voir court et se précipite.

« Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles.
» Qu'il aime..... »

du vers suivant de la scène 4 de l'acte premier de la *Médée* de Corneille,

Et m'aidez à venger cette commune injure, etc.

qui *n'est*, selon lui, *qu'une beauté de poësie dans Corneille*, et qui *est* au contraire *une beauté de sentiment dans Racine*. Remarques sur Médée, *tome III*, *page* 101. L. B.

* *Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux;*
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.

Observez encore qu'il n'y a dans toute la pièce d'autres ressorts d'intrigue pour soutenir, graduer et varier l'action, que le double incident de la mort de Thésée faussement annoncée, et de son retour inopiné, et qu'il n'en a pas fallu davantage au poëte pour une machine de cinq actes. Cependant l'action ne languit nulle part. C'est cette riche simplicité qui est un des caractères du grand talent.

Je sortais par votre ordre, et cherchais Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, OEnone; c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage.
Il vit; je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi!...

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu: [1]
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourais ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils; je meurs déshonorée.

---

[1] *Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu:* etc.

Phèdre s'exprime à peu près de même dans Euripide. « J'a- » vais prévu les effets de ton imprudence; je t'avais dit d'ense- » velir dans un silence éternel le secret qui va devenir le sujet » de mon tourment; tu n'as pu te taire, et je mourrai désho- » norée. » *Hippolyte*, acte III, scène 3. L. B. *

* Il y a dans cette phrase, qui n'est point achevée, *je te l'ai prédit*, *mais tu n'as pas voulu*, une espèce d'ellipse familière qui est d'une siugulière vérité. Tout le monde supplée aisément, *mais tu n'as pas voulu me croire*; *tu n'as pas voulu me laisser mourir.* Mais s'en tenir à cette phrase de la conversation ordinaire, *tu n'as pas voulu*. est une manière de peindre le désordre et la vivacité du sentiment qui préoccupe l'ame, et cette manière est propre à l'auteur.

ŒNONE.

Vous mourez !

PHÈDRE.

Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui !
Mon époux va paraître, et son fils avec lui !
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés, *
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
Il se tairait en vain. Je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix, **

---

* *Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,*
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés.

Comme ces deux vers sont pleins de tristesse ! *Le cœur gros* est une phrase familière ; mais que ne relèveraient pas *les soupirs qu'il n'a point écoutés*. C'est ainsi que l'on tire parti, en poësie, de toutes les sortes de langage.

** *Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,*
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Il y a ici dans Euripide une longue invective et une longue moralité contre l'adultère, fort bonne pour l'école de Socrate et de Platon ; mais, dans une tragédie, les deux vers de Racine valent mille fois mieux.

Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre? [1]
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage :
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable :
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

---

[1] *Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?*

Virgile a dit, au douzième livre de l'*Énéide*, vers 646 :

Usque adeòne mori miserum est?

Pensée très-forte, exprimée très-faiblement par Quinault.

La mort n'est pas un mal si cruel qu'elle semble. L. B. *

* Cette pensée n'est point *très-forte*. Tout son mérite, dans Virgile comme dans Racine, est celui de ce mouvement si vif, *est-ce un malheur si grand*, etc. mouvement qui n'est pas dans Quinault.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait: on dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours. *
A votre accusateur que pourrai-je répondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre.
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah! que plutôt du ciel la flamme me dévore!

---

* *Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours,*
Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours.

Si l'on consultait ici la valeur exacte des syllabes, il y en aurait quatre dans le subjonctif *appuyiez*, puisque l'*y* seul équivaut à deux *i*. Mais cette prononciation serait si horriblement dure, qu'ici l'oreille l'a emporté sur la grammaire, même dans l'usage ordinaire. C'est la même raison qui a autorisé ces deux vers d'*Iphigénie* :

Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous *voyiez* devant vous ce vainqueur homicide.

Il faut avouer qu'il se rencontre dans notre langue de rudes élémens, puisque s'il fallait la prononcer régulièrement, on en dirait encore ce qu'on en disait autrefois, qu'*elle ressemblait au croassement des corbeaux.*

Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière?
Vous le craignez; osez l'accuser la première [1]
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès long-tems prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence! *

---

[1] *Vous le craignez; osez l'accuser la première.*

Dans Sénèque, la confidente dit à Phèdre: « Hippolyte sait » votre crime..... Faisons-en retomber sur lui l'imputation: » accusons-le d'avoir eu pour vous un amour incestueux; » l'aveu que vous lui avez fait de votre passion n'est connu de » personne: qui pourra vous démentir? *Hippolyte*, acte II, scène 2. L. B.

* *Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence!*

Cette réponse, qui respire l'horreur du crime, sort du cœur de Phèdre, et n'est point démentie par la fin de la scène. C'est alors la vue d'Hippolyte à côté de Thésée, qui bouleverse

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords :
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède.
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un père, en punissant, madame, est toujours père ;
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais, le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame ; et, pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah! je vois Hippolyte ;
Dans ses yeux insolens je vois ma perte écrite.

---

l'ame de cette malheureuse femme, au point qu'elle laisse dire et faire à Œnone tout ce qu'elle a proposé. C'est cette adresse, dont Euripide et Sénèque sont également loin, qui fait que rien ne nous *révolte* dans ce plan, quand tout *révolte* dans le leur.

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi :
Dans le trouble où je suis je ne puis rien pour moi.[1]

SCÈNE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHÈDRE, ŒNONE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met....

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne mérite plus ces doux empressemens ;
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.

---

[1] *Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi :*
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

Phèdre, pour avoir écouté avec trop de faiblesse son penchant, se voit obligée de se perdre elle-même, ou de perdre l'objet de sa passion. Quelle morale sublime et effrayante ! C'est sous ce point de vue que M. Arnault envisageait le personnage de Phèdre lorsqu'il regardait cette pièce comme une école de mœurs. L. B. *

* Arnault avait raison.

Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher. *

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais, si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparaisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchais pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène

---

* *Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.*

Elle n'a pas dit un mot qui ne soit plein d'une profonde confusion, d'une profonde douleur, pas un qui au fond ne l'accuse elle-même, et pas un qui puisse démentir Œnone quand elle accusera Hippolyte. Quel art! et qu'il est peu connu!

Confier en partant Aricie et la reine :
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche,
Avait de votre bras senti la pesanteur;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur, *
Vous aviez des deux mers assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère!
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper :

---

* *Déjà de l'insolence heureux persécuteur.....*

Vainement le poëte a voulu, par une épithète, modifier une expression qu'il sentait bien être ici en sens contraire. *Persécuteur* ne peut jamais être pris qu'en mauvaise part. On peut poursuivre les méchans; mais on ne *persécute* que la vertu : ce sont deux nuances que notre langue ne permet pas de confondre, et le vers de Racine, quoique nombreux, forme une dissonance réelle entre la pensée et les mots. C'est au reste la seule incorrection de ce morceau, d'ailleurs plein d'une noblesse qui caractérise le fils de Thésée.

Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'avenir que j'étais votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu désiré,
O ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avais qu'un ami : son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire allait ravir la femme;
Je servais à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveuglait tous deux.
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissait du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres. [1]
Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé.

---

[1] *Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,*
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.

Racine raconte le fait historique en se servant de tous les ornemens de la fable. Sénèque fait dire tout simplement à Thésée qu'il revient des enfers. *Remarques de Louis Racine*, tome II, page 178. L. B.

J'ai su tromper les yeux par qui j'étais gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature :
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
Que dis-je ? quand mon ame, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissemens ;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens ;
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
Vous ne répondez point ! Mon fils, mon propre fils,
Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
Connaissons à la fois le crime et le coupable :
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, *seul.* [1]

Où tendait ce discours qui m'a glacé d'effroi ?

---

[1] HIPPOLYTE, *seul.*

Dans presque toutes les éditions de Racine, Théramène

Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
Dieux! que dira le roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons; cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne saurait ébranler.

---

reste en scène avec Hippolyte; c'est une faute : autrement Hippolyte manquerait au secret qu'il s'est imposé, en disant, en présence de son gouverneur :

« Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
» Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même? » L. B.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ! Un traître, un téméraire *
Préparait cet outrage à l'honneur de son père !
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis !
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !
Projet audacieux ! détestable pensée !
Pour parvenir au but de ses noires amours
L'insolent de la force empruntait le secours !

---

* *Ah ! qu'est-ce que j'entends ?....*

Cette scène est conçue et conduite avec beaucoup d'art. L'accusation calomnieuse a eu lieu dans l'entre-acte, et l'odieux en est sauvé en partie. Le poëte n'a occupé le spectateur que des transports douloureux de Thésée, et le dialogue est fait de manière à n'y faire entrer que toutes les sortes de vraisemblances qui peuvent faire croire à l'accusation et justifier Thésée. Toute cette science des préparations, des ménagemens, des convenances, n'est que du poëte français. Elle paraît étrangère à l'auteur grec et à l'auteur latin : on n'en voit aucune trace ni chez l'un ni chez l'autre.

J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tout les liens du sang n'ont pu le retenir!
Et Phèdre différait à le faire punir!
Le silence de Phèdre épargnait le coupable!

ŒNONE.

Phèdre épargnait toujours un père déplorable. [1]
Honteuse du dessein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phèdre mourait, seigneur, et sa main meurtrière
Éteignait de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver;
Et, plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi malgré moi d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir:
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse;
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré,
Dans Athènes déjà s'était-il déclaré?

---

[1] *Phèdre épargnait toujours un père déplorable.*

Dans l'édition de 1677, ce vers se lit ainsi:

« Phèdre épargnait plutôt un père déplorable. » L. B.

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

ŒNONE.

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.
(*en voyant Hippolyte.*)
C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle; [1]
Souffrez que je vous quitte, et me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Ah! le voici. Grands dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère!
Et ne devrait-on pas à des signes certains [2]

---

[1] *C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle.*

Il y a beaucoup d'adresse dans cette retraite. Œnone, en continuant d'accuser Hippolyte, aurait excité trop d'indignation. L. B.

[2] *Et ne devrait-on pas, à des signes certains,*
Reconnaître le cœur des perfides humains!

C'est la pensée d'Euripide dans *Médée*, acte III, scène 1.

Reconnaître le cœur des perfides humains!

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage, [1]
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie!
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître: ne viens point braver ici ma haine,

« Jupiter, s'écrie-t-elle, pourquoi fournissez-vous aux faibles » mortels des moyens certains de discerner l'or faux de celui » qui ne l'est pas, et leur laissez-vous ignorer les signes aux- » quels on peut reconnaître un méchant homme? » Thésée dit la même chose dans *Hippolyte*, acte IV, scène 5. L. B.

[1] *Puis-je vous demander quel funeste nuage*, etc.

Dans Euripide, Hippolyte aborde Thésée en lui disant: « Mon père, j'ai couru précipitamment à vos cris au moment » que je les ai entendus. J'ignore cependant le sujet qui vous » afflige; je désire ardemment de l'apprendre de vous. » *Hippolyte*, acte IV, scène 5. L. B.

Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis : et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux. [1]
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père :

---

[1] *Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.*

Racine a cru devoir fonder ici l'engagement que Neptune avait pris d'exaucer les vœux de Thésée. Euripide n'a pas eu la même attention. Sénèque s'est contenté, à l'exemple du poëte grec, de faire entendre que Neptune n'avait fait ce serment que pour lui donner une marque de sa tendresse paternelle. L. B.

J'abandonne ce traître à toute ta colère.
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés. *

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendais qu'en un lâche silence
Phèdre ensevelirait ta brutale insolence :
Il fallait, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,

---

* *Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.*

Il y a dans ce morceau, plein de chaleur et de véhémence, quelques endroits où l'auteur a profité des idées de Sénèque et d'Euripide, mais toujours en y ajoutant beaucoup de son fonds, et rectifiant ce qu'il imite. Il était essentiel que les imprécations de Thésée terminassent ce premier couplet : elles en deviennent plus excusables comme échappées à la première explosion d'une colère et d'une imagination qui doivent lui paraître trop légitimes.

Seigneur : mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes. *
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu le crime à ses degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater

---

* *Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.*

On a toujours admiré cette justification d'Hippolyte, également remarquable par la mesure et par la force. Les maximes générales, extrêmement rares dans Racine, qui les tourne toujours en sentimens, sont ici d'un grand effet, parce que l'application en est si sensible, que les conséquences immédiates de ces grandes vérités sont l'apologie nécessaire et évidente du vertueux Hippolyte.

La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phèdre seule charmait tes impudiques yeux ; *
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignait de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer, **

---

* *Phèdre seule charmait tes impudiques yeux.*

S'il eût dit *tes yeux impudiques*, on aurait pu en être blessé, parce que le mot *impudiques* est désagréable à nos oreilles, et n'entre guère que dans le style moral et religieux. Il ne choque point ici par deux raisons : parce qu'il exprime l'indignation et le mépris, et parce qu'il est placé de manière que l'oreille ne s'y arrête pas, la fin du vers tombant sur le mot *yeux.*

Il n'est pas hors de propos de faire sentir quelquefois ces petites délicatesses de diction, dont la connaissance n'est pas une petite chose, et qui font voir combien l'art de vers est difficile.

** *Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer.....*

On ne pouvait placer d'une manière plus favorable l'aveu de

N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense.
J'aime.... j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis;
La fille de Pallante a vaincu votre fils :
Je l'adore; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? Ciel! Mais non, l'artifice est grossier :
Tu te feins criminel pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime.
Je venais, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer? [1]

---

l'amour d'Hippolyte : non-seulement il répand un nouveau jour sur son innocence, mais encore plus d'intérêt sur son caractère et sur son infortune. Quant à ce qu'on a dit de la prévention qui aveugle son père, je crois ce reproche suffisamment examiné dans la préface.

[1] *Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?*
Que la terre, le ciel, que toute la nature......

Idée empruntée de l'endroit suivant d'Euripide.

HIPPOLYTE.

« J'atteste Jupiter de mes sermens. Je jure par la terre, que » je n'ai point attenté à l'honneur de votre épouse..... que je

Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice :
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,

» n'en ai jamais eu l'idée. Si je suis coupable d'un tel crime, » je consens à périr dans la honte et dans l'infamie, à errer sur » toute la terre sans y trouver aucune retraite, et qu'après ma » mort, la terre et l'eau refusent également de recevoir mes » os dans leur sein, etc., etc.

THÉSÉE.

» J'admire cet impie : coupable en vers moi d'un inceste, il » ne pense pas que je puis aussi le soupçonner d'un parjure. » *Hippolyte*, acte IV, scène 5. L. B.

Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?[1]

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère, *

---

[1] *Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,*
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

Hélas! dit Hippolyte dans Euripide, *à qui pourrai-je demander l'hospitalité si vous m'exilez pour un tel crime?*
Ce sera, lui répond Thésée, *à celui qui se plaît dans la société des méchans, et qui reçoit avec plaisir le perfide étranger qui corrompt les femmes.* Hippolyte, *acte IV, scène* 5. L. B.

* *Cependant Phèdre sort d'une mère.....*

Qui croirait que Brumoy ne trouve pas ici notre Hippolyte *assez respectueux?* C'est un parti pris chez ces gens-là de chercher des torts aux modernes, pour trouver de nouveaux mérites aux anciens. Le commentateur n'est pas de l'avis de Brumoy; mais il croit voir un *artifice ingénieux* dans Euripide, qui a imaginé de lier Hippolyte par un serment qu'Œnone a exigé de lui, et qui lui ôte tout le mérite de son silence; et en même tems il loue dans Racine des *considérations plus adroites.* Il est clair cependant qu'il n'y a ici rien d'*ingénieux* dans les moyens d'Euripide, et qu'il y a dans ceux de Racine autre chose que de l'adresse : on l'a prouvé ci-dessus.

Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue.
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III.

THÉSÉE, *seul.*

Misérable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimais; et je sens que, malgré ton offense, [1]
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais père en effet fut-il plus outragé!
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable!

---

[1] *Je t'aimais; et je sens que, malgré ton offense*, etc.

Thésée, chez Sénèque et chez Euripide, n'a point ce retour de tendresse si naturel dans un père. L. B.

SCÈNE IV.

PHDÈRE, THÉSÉE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi;
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est tems encore, épargnez votre race;
Respectez votre sang; j'ose vous en prier.
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé.
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée;
Neptune me la doit; et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit! Quoi! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes;
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.
Sa fureur contre vous se répand en injures;

Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures.
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi;
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, seigneur!

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice.
Je vais moi-même encore, au pied de ses autels,
Le presser d'accomplir ses sermens immortels.

SCÈNE V.

PHÈDRE, *seule.*

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille! [1]
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille!
Quel coup de foudre, ô ciel! et quel funeste avis!

---

[1] *Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille!*

Louis Racine a très-bien observé que *le tableau qu'offrent* les scènes 4 et 5 de cet acte, *est un tableau dont l'original n'est ni dans Euripide ni dans Sénèque.* Remarques, *tome II, page* 185.
L. B. *

* Ici le commentateur aurait pu observer un *sublime* de situation, de passion et de style, dont il n'y avait aucun exemple ni chez les anciens ni chez les modernes.

Je volais tout entière au secours de son fils ; *
Et m'arrachant des bras d'OEnone épouvantée,
Je cédais aux remords dont j'étais tourmentée.
Qui sait même où m'allait porter ce repentir ?
Peut-être à m'accuser j'aurais pu consentir ;
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me serait échappée.
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi !
Aricie a son cœur ! Aricie a sa foi !
Ah ! dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armait d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensais qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace ;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir :

---

* *Je volais tout entière au secours de son fils.*

Ici tout est parfaitement conçu. Le sentiment qui amène Phèdre au secours de l'innocence, est noble et intéressant ; il prouve que le crime n'est pas dans son cœur, et que ce n'est pas ce cœur qui a consenti à la calomnie ; et dans le moment où elle a le plus de droits à la compassion, le *coup de foudre* tombe sur elle ; car c'en est un pour une femme qui aime comme Phèdre, et qui aime malgré elle. Que de beautés déjà sans ce qu'on va voir ! Et toutes dépendent de cet épisode tant blâmé des amours d'Hippolyte et d'Aricie. Ah ! que ne commet-on souvent de pareilles fautes, dût-on faire toujours de semblables critiques ! Nous aurions des chefs-d'œuvre de plus.

Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir. *
Et je me chargerais du soin de le défendre!

SCÈNE VI.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chère OEnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

ŒNONE.

Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir. [1]
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir ;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

OEnone, qui l'eût cru? j'avais une rivale!

ŒNONE.

Comment?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.

---

* *Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir :*
Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir.

Voilà ce que Phèdre doit dire et sentir ; et que peut-on dire et sentir de plus déchirant quand on aime ? O grand peintre de la nature et des passions !

[1] *Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.*

A ne vous point mentir : expression prosaïque et familière.

L. B.

Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait domter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie?

PHÈDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée![1]
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais : pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux;

---

1 *Ah! douleur non encore éprouvée!* etc.

C'est ici que Racine, par sa grande connaissance du cœur humain, s'élève au-dessus de Sénèque, d'Euripide et de tous les poëtes. L. B.

Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumère;
La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer,
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée.
Encor, dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir;
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah! mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille sermens de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
OEnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères:
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer....
Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?

Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains:
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible; *

---

* *Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible.*

On ne veut pas s'arrêter ici, avec le commentateur, à quelques ressemblances éloignées ou forcées, où il va chercher chez les anciens le germe de trois ou quatre vers. Tout ce qu'il y a d'hommes instruits sait que cet inappréciable morceau de plus

Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne : un dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

---

de quatre-vingts vers, ces transports du repentir et du désespoir après ceux de la jalousie et de la rage, ne *ressemblent* absolument à rien, si ce n'est à l'inspiration d'un génie supérieur. C'est la seule fois qu'on a pu mêler à ce qu'il y a de plus fort dans la peinture des passions, ce qu'il y a de plus éclatant dans les couleurs de la poësie ; et cet usage de la fable, ce mélange d'un trouble sublime, dont l'un est ordinairement étranger à l'autre, ne s'était trouvé qu'une fois dans l'épopée (quatrième livre de l'*Énéide*), et quelque beau qu'il soit dans Virgile, Racine l'a porté beaucoup plus loin : il est monté beaucoup plus haut, parce que dans Didon il n'y a ni crime ni remords. Les vers sublimes de pensée, de sentiment ou d'images sont ici pressés les uns sur les autres, comme le sont ailleurs dans Racine les vers qui ne sont que beaux. En total, c'est un morceau unique, et qu'on ne peut comparer à rien.

C'est à propos de ce morceau, c'est après l'avoir déclamé à la suite d'une conversation sur Racine, que Voltaire me disait, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine : *Mon ami, je ne suis qu'un polisson en comparaison de cet homme-là* ; et ce n'est pas la seule fois qu'il me l'a dit. J'ai observé ailleurs comment il fallait entendre ce mot, qui m'a paru si remarquable, que j'ai cru devoir le conserver en vers et en prose.

Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

ŒNONE.

Hé! repoussez, madame, une injuste terreur;
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?[1]
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.[2]
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.

---

[1] *L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?*

Tout ce qu'Œnone dit à Phèdre, Phèdre se le dit à elle-même dans Sénèque. « L'amour, s'écrie-t-elle, qui s'est emparé de mon âme, y domine avec empire; ce dieu volage » étend son pouvoir sur toute la terre : Jupiter lui-même n'est » point à l'abri de ses feux; Mars a ressenti la chaleur de son » flambeau, et sa flamme légère échauffe le cœur du dieu qui » forge la foudre au milieu des torrens de feu que vomit le » mont Etna, etc. » *Hippolyte*, acte I, scène 2. L. B.

[2] *Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.*

Racine a resserré, dans ce vers et les quatre suivans, une idée qui se trouve plus étendue dans Euripide; la confidente y dit à Phèdre : « Ceux qui lisent les ouvrages des anciens.... » n'ignorent pas que Jupiter rechercha les faveurs de Sémélé;

Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je? Quels conseils ose-t-on me donner!
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,[1]
Malheureuse! Voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeais-tu? Pourquoi ta bouche impie

» que l'Aurore, mère de la Lumière, enleva Céphale aux » cieux. L'Aurore et Sémélé sont encore parmi les dieux. Ces » êtres immortels ne pensent point à les éviter; ils les voient » sans peine, parce qu'ils ont été forcés de céder à leur desti- » née. Et vous, faible mortelle, vous seriez rebelle à la vôtre!» *Hippolyte*, acte II, scène 2. L. B. *

* Tous ces endroits de Sénèque et d'Euripide, plus ou moins remplis de mauvais goût, sont heureusement un nouvel éloge de notre Racine.

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

[1] *Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner*, etc.

« Tais-toi, dit Phèdre à sa confidente dans Euripide, tu » m'as déjà donné d'assez mauvais conseils; ce sont tes funestes » avis qui m'ont portée au crime. » *Hippolyte*, acte III, scène 3.

L. B.

A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable; [1]
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin;
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

ŒNONE.

Ah dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;

---

[1] *Va-t'en, monstre exécrable*, etc.

L'imprécation renfermée dans ce vers et les sept suivans, est imitée d'Euripide.

« Funeste poison de l'amitié!.... dit Phèdre à sa nourrice, » puissent périr comme toi tous ceux qui, prêts à servir ainsi » leurs amis, les entraînent au crime malgré eux, etc. Songe, » lui dit-elle plus bas, à ta destinée; je prendrai soin moi- » même de la mienne. » *Hippolyte*, acte III, scène 3 L. B. *

* L'*amitié*, que Racine a remplacée par la *flatterie*, est ici placée aussi bien que *les ouvrages des anciens* dont Œnone parlait tout à l'heure à Phèdre.

Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité. *

---

* *Je l'ai bien mérité.*

Louis Racine nous apprend qu'il a découvert que ce dernier mot *est emprunté de Corbulon.* Corbulon soit : j'aurais cru que bien d'autres pouvaient l'avoir dit sans l'*emprunter* à personne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême !
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime !
Cruel ! si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez ; séparez-vous de la triste Aricie :
Mais du moins en partant assurez votre vie ;
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux.
Il en est tems encor. Pourquoi, par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
Eclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ai-je point dit !
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère, [1]

---

[1] *Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère*, etc.

Ceci fait la critique de la scène de Sénèque, où Phèdre déclare elle-même à Thésée que son fils a voulu attenter à l'honneur de son lit. L. B.

D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux. *
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulais me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des dieux osons nous confier :
Ils ont trop d'intérêt à me justifier;
Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en saurait éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite;
Osez me suivre; osez accompagner ma fuite;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné.
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,

---

* *Mon cœur, pour s'épancher, n'a que vous et les dieux.*

Quelle pureté dans cet amour réciproque d'Hippolyte et d'Aricie ! Ne forme-t-il pas ici un contraste doux et intéressant avec la passion honteuse et forcenée de Phèdre ? N'en forme-t-il pas un autre qui est de situation, celui des espérances flatteuses d'Hippolyte et des apprêts de son mariage, avec le danger qui le menace et que le spectateur voit approcher ?

De la confusion que ma disgrâce y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens :
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens.
De puissans défenseurs prendront notre querelle; *
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle.

---

* *De puissans défenseurs prendront notre querelle.*

Le commentateur voit ici *une révolte* du fils contre le père : il n'est pourtant question que d'assurer les droits héréditaires d'Hippolyte, dans le cas où Phèdre voudrait les transporter à son fils. Ces projets sur un avenir éventuel ne sont nullement une rebellion.

Louis Racine, il est vrai, voulant à toute force qu'Hippolyte soit *coupable* dans cette pièce, comme il a voulu qu'Agamemnon le fût dans *Iphigénie*, donne beaucoup trop d'importance et à ces mêmes projets et à la désobéissance d'Hippolyte, qui aime Aricie contre les ordres de son père. L'auteur, sur ce dernier point, dit seulement, comme on l'a vu dans sa préface, qu'il a voulu que le jeune prince *fût un peu coupable envers son père, afin qu'il ne fût pas exempt de toute imperfection, et que sa mort n'excitât pas plus d'indignation que de pitié*. Ces vues sont justes, parce qu'elles sont mesurées ; elles reviennent à ce principe, qu'un personnage au-dessus de tous les intérêts et de toutes les faiblesses serait trop peu théâtral, à moins qu'il ne fût, comme Joad, l'interprète et le ministre de Dieu même. Mais ce serait une grande erreur d'imaginer que l'auteur de *Phèdre* et d'*Iphigénie* eût pensé à mettre quelque proportion, soit entre l'infortune qui menace Agamemnon et le faible qu'il laisse entrevoir pour le haut rang qu'il occupe, soit entre l'amour d'Hippolyte, dont il demande si naïvement le pardon à son père, et l'affreuse catastrophe qui le fait périr. Cette balance n'a point été dans

A nos amis communs portons nos justes cris.
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser...
Quelle peur vous retient? vous semblez balancer!
Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace? *
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Hélas! qu'un tel exil, seigneur, me serait cher!
Dans quels ravissemens, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrais oubliée!
Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père:
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parens;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.

---

la pensée de Racine, et n'a rien de commun avec celle des motifs et des résultats, si essentielle dans le drame et dont il a été souvent question dans ce commentaire.

* *Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?*

Comme il n'y a point d'auteur plus sobre d'antithèses que Racine, on peut dire que celle-là est assez commune pour qu'il ait dû n'en pas faire usage.

Mais vous m'aimez, seigneur; et ma gloire alarmée....

HIPPOLYTE.

Non, non; j'ai trop de soin de votre renommée :
Un plus noble dessein m'amène devant vous.
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré, formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel.
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère :
Nous le prierons tous deux de nous servir de père.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom;
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon;
Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses. [1]

---

[1] *Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,*
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

M. de la Motte a dit qu'Hippolyte devait *proposer à son père*

ARICIE.

Le roi vient. Fuyez, prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez; et laissez-moi quelque fidèle guide
Qui conduise vers vous ma démarche timide. **

---

de venir entendre sa justification dans ce temple où l'on *n'osait jurer en vain*. Il est vrai que Thésée n'aurait pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince; mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de Phèdre, et c'est ce qu'Hippolyte ne voulait pas faire. M. de la Motte aurait dû se défier un peu de son goût en soupçonnant celui de Racine, qui semble avoir prévenu son objection. En effet, Racine suppose que Thésée est si prévenu contre Hippolyte, qu'il ne veut pas même l'admettre à se justifier par serment. L. B. *

* Cette remarque est de Racine le fils, mais le commentateur observe fort à propos que *la Motte aurait dû se défier de son goût en soupçonnant celui de Racine*.

** *Qui conduise vers vous ma démarche timide.*

Il est visible que *ma démarche* est ici pour *mes pas*; mais peut-il en prendre la place, et dit-on bien, en ce sens, *conduire une démarche?* J'en doute d'autant plus, qu'au figuré cette même phrase *conduire une démarche*, signifie *diriger des mesures*. Cependant ce vers a de la douceur, de la grâce et du nombre, et l'on ne peut être trop circonspect à condamner un vers de Racine.

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité que je cherche en ces lieux!

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur et semblez interdite,
Madame. Que faisait Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disait un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su domter ce rebelle courage,
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.
De votre injuste haine il n'a pas hérité:
Il ne me traitait point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends: il vous jurait une amour éternelle.

Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en jurait autant.

ARICIE.

Lui, seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connaissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu, qui brille à tous les yeux?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides.
Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes :
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables.
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains

Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... * Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerais trop si j'osais achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, *seul.*

Quelle est donc sa pensée? et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons OEnone:

---

* *Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre*
Un.....

Cette réticence est très-belle : ce n'est pas ici une figure de diction, c'est une beauté de situation. Elle est assez frappante pour produire sur-le-champ son effet. Aussi Thésée commence-t-il à s'interroger lui-même sur sa sévérité, et avec la plus vive inquiétude. Il est difficile d'en dire davantage, à moins de dire tout, et Aricie est arrêtée tout court par le serment qu'elle a fait à son amant.

Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'OEnone sorte et vienne seule ici.

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la reine médite,
Seigneur : mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint.
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà, de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer OEnone s'est lancée. *
On ne sait point d'où part ce dessein furieux ;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je !

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la reine;

---

* *Dans la profonde mer Œnone s'est lancée.*

On a remarqué que Racine était le seul des trois tragiques qui ont traité le sujet de *Phèdre*, chez qui la nourrice soit punie. C'est une faute de mœurs dans Euripide et dans Sénèque, et que Racine ne pouvait pas commettre. On assure qu'il en a l'obligation à un Gilbert, qui avait fait une *Phèdre* où Œnone est aussi noyée. Soit ; mais n'eût-il pas trouvé cela tout seul sans Gilbert ?

Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfans et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnaît plus.
Elle a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée. *
Daignez la voir, seigneur; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel! OEnone est morte, et Phèdre veut mourir!
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
(*seul.*)
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seraient suivis!

---

* *Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.*

Quelle vérité dans cette peinture, et quelle adresse dans toutes les scènes de suspension et de gradation, qui vont accroissant, d'un instant à l'autre, le trouble et l'effroi de Thésée jusqu'à ce qu'il reçoive le dernier coup!

SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre....
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?
Que fait mon fils ?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux !

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatiens ont hâté son trépas !
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine ? [1]

---

[1] *Les dieux impatiens ont hâté son trepas !*
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine ?

Ceci vaut beaucoup mieux que tout ce que dit Thésée dans Sénèque. *Fais-moi*, dit-il, *le détail de la mort de mon fils*. Et plus bas : *Décris-moi le monstre qui l'a occasionnée*. Hippolyte, *acte IV*, *scène* I.

Le défaut de cette scène, s'il y en a, ne saurait être dans la

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène, *

---

situation de Thésée : il est naturel qu'il veuille apprendre comment il a perdu son fils; la manière dont il le demande, a plutôt l'air d'une exclamation douloureuse, que d'une simple interrogation. L. B.

* *A peine nous sortions des portes de Trézène.*

Boileau et Racine, en leur qualité de classiques, ont été traités comme des anciens par les scholiastes et les commentateurs de profession, au point qu'on ferait un volume de ce qui a été écrit sur ce seul récit de Théramène, et qu'on trouve dans Saint-Marc une énorme dissertation sur ce seul vers,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Comme il y a, dans toutes ces diatribes, beaucoup plus de verbiage et de pédanterie que de vraie critique, c'est un avertissement de plus pour nous de nous restreindre purement à l'essentiel. Il est indubitable qu'il y a du luxe de style dans ce récit d'ailleurs si beau; mais ce qui est de trop, se réduit à sept ou huit vers à retrancher, et à la description du monstre, qui est trop détaillée. Il est d'ailleurs très-naturel que Thésée, accablé d'abord par la terrible nouvelle de la mort de son fils, veuille ensuite en apprendre les circonstances, et d'autant plus qu'elles sont autant de prodiges, effets de la colère des dieux, provoquée par ses imprécations. Il n'est pas moins naturel que Théramène, revenu de cette première épouvante qu'il a dû éprouver, raconte toutes ces circonstances avec toute la vivacité d'une imagination encore frappée des objets comme s'ils étaient présens; et de plus, le poëte a eu soin d'animer le récit des faits par les mouvemens et les exclamations, et les inter-

Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.

---

ruptions de la douleur. Dans tout cela, rien de répréhensible, rien que de louable, rien qui d'ailleurs ne soit attendu et même exigé par la curiosité des spectateurs. C'est à quoi n'a pas assez réfléchi Fénélon, qui avait tant de goût, mais qui avait fort peu étudié, comme de raison, l'art du théâtre, que de simples lectures n'enseignent pas assez. Fénélon croit que Théramène ne doit pas avoir la force de faire ce récit, ni Thésée celle de l'entendre. C'est une double erreur : la douleur, en pareil cas, dès qu'elle peut écouter, est avide de savoir, et dès qu'elle peut parler, elle est éloquente ; et le poëte, avant son récit, a donné tout ce qu'il fallait aux premiers mouvemens de la nature.

Ce vers fameux,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

est une imitation de celui de Virgile :

Dissultant ripæ refluitque exterritus amnis.

Mais j'avoue qu'en cette occasion faire *reculer le flot qui apporta* le monstre, et le faire *reculer d'épouvante*, offre un rapport trop ingénieux pour la situation de Théramène. Son imagination ne doit se porter naturellement que sur ce qui tient à l'horreur réelle des objets, et non pas sur des idées qui ne sont que de l'esprit poëtique. C'est, je crois, la seule fois où le poëte ait trahi Racine, et l'ait montré derrière le personnage. Le vers est beau ; il serait admirable dans un récit épique ; mais c'est le seul de ceux de l'auteur dont on puisse dire qu'il est trop beau. Quant à la critique de l'abbé d'Olivet sur ce prétérit défini *apporta*, qui ne doit pas, du moins en prose, se dire

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois *
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

---

d'un événement du jour, c'est ici un véritable purisme. S'il n'était pas permis en vers de dire *qui l'apporta* pour *qui l'avait apporté*; si dans cent occasions pareilles on ne pouvait pas mettre le prétérit pour le plus-que-parfait, il ne faudrait pas faire de vers dans notre langue, ou il faudrait la débarrasser de ses détestables auxiliaires qui la font marcher si lentement.

On verra dans les notes suivantes le peu de vers qui pouvaient, ce me semble, être retranchés pour qu'il n'y eût rien de trop dans le récit.

* *Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois.....*

Ces quatre vers me paraissent une longueur, et ont même une sorte de recherche. Les précédens sont à leur place, parce que Théramène a dû être frappé de cette espèce de calme mélancolique et profond qui accompagne le départ de son maître dans les premiers momens, et qui est troublé tout à coup par un accident si épouvantable. Ce contraste a dû être saisi; mais aller jusqu'à s'occuper d'un rapport de *conformité* entre la tristesse des chevaux et *la pensée* d'Hppolyte, c'est passer les bornes, et ce n'était pas là le moment d'imiter Homère et Virgile quand ils font pleurer les chevaux. L'idée de ces quatre beaux vers n'est pas fausse; elle est déplacée, et d'autant plus que Thésée est pressé d'entendre le fait, et que Théramène doit l'être d'y venir.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé:
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes; *
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomtable taureau, dragon impétueux,

---

* *Son front large est armé de cornes menaçantes;*
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes; etc.

Ces huit vers ne pouvaient-ils pas se réduire à quatre? *Les écailles jaunissantes* ne font rien à la chose, non plus que *les cornes menaçantes*, puisque le monstre est *taureau*, ni *la terre qui s'en émeut*. On ne peut trop vite aller au fait.

Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
Indomtable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Tout fuit, etc.

Il me semble que de cette manière le monstre était suffisamment dépeint (car il fallait le dépeindre, quoi qu'en aient dit les critiques); et alors la description ne ralentissait plus la narration.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile, *
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,

---

* *Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile.....*

Brumoy reproche aigrement à Racine d'avoir *fait des lâches* des compagnons d'Hippolyte. C'est bien *des compagnons* d'Hippolyte qu'il s'agit ici ! Il s'agit de montrer, dans ce dernier moment, *le fils d'un héros*, le fils de Thésée, celui qui se plaignait de n'avoir point encore *domté de monstres. Tout fuit*, et lui seul est intrépide ; il fait au monstre *une large blessure ;* ce n'est pas le monstre qui l'a vaincu ; c'est l'épouvante de ses chevaux qui le fait périr, et son malheur excite d'autant plus de pitié, qu'on admire plus son courage. Ce combat d'Hippolyte contre le monstre est de l'invention de Racine, et il faut lui en savoir gré. Elle lui a fourni un tableau de plus, celui de la chute du monstre, tableau si richement colorié dans ces beaux vers.

De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

Quels coups de pinceau ! C'est là ce qui valait la peine d'être remarqué, et non pas *la fuite* des gardes, si ce n'est qu'elle sert encore de relief à la valeur d'Hippolyte, et rentre ainsi dans le dessein du poëte.

Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt: * l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

---

* *L'essieu crie et se rompt....*

On a souvent rappelé l'harmonie imitative de cet hémistiche. On ne s'attend pas sans doute que nous relevions toutes les beautés de ce style descriptif. On sait assez que ce morceau en est, dans notre langue, un des modèles les plus accomplis que nous puissions opposer aux anciens.

Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie. [1]
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques. [2]
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
» Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.

---

[1] *Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.*

Racine a resserré dans un seul vers le détail ridicule que fait Sénèque de toutes les blessures d'Hippolyte. Il a imité la précision d'Ovide, qui dit, en parlant de ce jeune prince :

Unumque erat omnia vulnus.
Métamorph. liv. XV, v. 529. L. B.

[2] *Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.*

Reliques : ce mot, dérivé du mot latin *reliquiæ*, qui veut dire *restes*, a vieilli : on ne le dit plus que des choses saintes.
L. B. *

* Ordinairement; mais quand on sait le placer aussi bien que dans ce vers, il n'est nullement au-dessous de la poésie, dans quelque sujet que ce soit.

» Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
» Qu'il lui rende... » A ces mots, ce héros expiré *
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

THÉSÉE.

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.

---

* *Ce héros expiré.*

Ne voilà-t-il pas encore qu'on défend au poëte de dire *un héros expiré*, quand tout le monde peut dire *jour expiré?* Passons que l'un soit, en prose, plus régulier que l'autre (ce que je ne crois pas, car, en rigueur, il y a irrégularité dans l'un et l'autre). Pourquoi donc ne donnerait-on pas à la précision en poësie, ce qu'on donne à l'usage dans le discours ordinaire?

Elle veut quelque tems douter de son malheur;
Et ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle; Ismène toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

PHÈDRE, THÉSÉE, THÉRAMÈNE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie.
Ah que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!
Mais, madame, il est mort; prenez votre victime;
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.

Son trépas à mes pleurs offre assez de matières, *
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feraient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrais me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice :
Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux ;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me saurait payer de ce qu'ils m'ont ôté.

---

* *Son trépas à mes pleurs offre assez de matières.*

Matières est une expression très-fréquente, on peut même dire parasite dans Corneille et dans les poëtes du même tems. Racine a été entraîné cette fois par l'exemple, tant l'exemple est contagieux! On dit *le sujet de mes pleurs*, et non pas *la matière de mes pleurs*. *Matière* pour *sujet* ne s'applique qu'a ce qui suppose l'opération de l'esprit ou de quelqu'une de nos facultés actives : *Matière à discourir*, *matière pour l'éloquence ou la poësie*, *matière à procès*, *matière de triomphe*, *matiere à délibérer*, *etc.* On voit par tous ces exemples, qu'on ne dit pas bien *matiere aux pleurs* : c'est un terme impropre.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence :
Il faut à votre fils rendre son innocence :
Il n'était point coupable.

THÉSÉE.

Ah! père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée?

PHÈDRE.

Les momens me sont chers : écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisait horreur.
La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;

Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils;
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste;
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités;
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN DE PHÈDRE.

PRÉCIS

DE

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

HIPPOLYTE vint à Athènes pour voir les fêtes de Vénus. Par un effet de la colère de cette déesse, Phèdre l'aima dès qu'elle le vit. Par une autre fatalité, Thésée, ayant tué Pallante, se vit forcé de s'exiler d'Athènes, et de se retirer à Trézène, où était alors Hippolyte. Thésée partit quelque tems après de cette dernière ville. Phèdre, rapprochée de l'objet de son amour, sentit renaître tous ses transports. La pièce d'Euripide, commence au moment où cette princesse gémit de n'avoir pu étouffer cette horrible passion.

ACTE PREMIER.

Vénus ouvre la scène. Elle se plaint qu'Hippolyte a toujours dédaigné ses autels pour offrir

tous ses hommages à Diane : elle annonce qu'elle va profiter, pour le perdre, de l'amour qu'elle a su inspirer à Phèdre pour lui ; elle raconte alors la manière dont cet amour se forma, les efforts de Phèdre pour s'opposer à ses progrès, les moyens qui ont le plus servi à l'entretenir, les circonstances qui contribuent encore à le fomenter. Comme elle est persuadée que Thésée punira son fils, elle s'applaudit déjà de la perte de ce jeune prince.

Dans ce moment Hippolyte arrive de la chasse en chantant, avec sa suite, des hymnes en l'honneur de la chaste Diane : il présente à cette déesse une couronne ; il la prie de lui faire passer le reste de ses jours dans l'innocence et la chasteté.

Un officier du palais, témoin de cette prière, s'approche alors d'Hippolyte : il paraît étonné qu'il n'ait pas encore invoqué la déesse de l'amour, que ses ancêtres ont choisie pour leur divinité tutélaire. Hippolyte lui dit que tous les hommes ont la liberté de choisir les objets de leur culte, qu'il a cru d'ailleurs ne devoir point honorer une divinité dont les mystères ne s'opèrent que dans les ténèbres Il interrompt cet entretien, pour

dire aux personnes de sa suite de se tenir prêtes à le suivre après son repas; il proteste en même tems à l'officier du palais, que Vénus peut chercher un autre adorateur que lui. Celui-ci frémit à cette impiété, et supplie Vénus de la pardonner à la jeunesse d'Hippolyte.

Le chœur, composé de femmes de Trézène, s'avance alors sur la scène : il raconte qu'une d'entre elles vient d'apprendre que Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à cacher, veut finir sa destinée. La part qu'il prend au malheur de la reine, lui en fait rechercher la cause. Phèdre, pendant ce tems, croit trouver quelque diversion à ses chagrins, en changeant souvent de place; elle sort de son palais soutenue sur les bras de sa nourrice. Sa beauté flétrie, sa faiblesse, sa maigreur, annoncent toute la force du mal qui la dévore. Sa nourrice, désespérée de la voir en cet état, lui représente le tort qu'elle a de s'abandonner ainsi à sa douleur. Cette princesse, qui ne perd pas de vue un instant toute l'horreur de son penchant, répond à cette représentation par des cris de douleur qui ne servent qu'à attendrir la confidente, et qu'à lui faire redoubler sa curiosité.

Phèdre n'oppose à son empressement que des discours dont le désordre peint tout le trouble de son ame; elle voudrait courir les bois et les montagnes, poursuivre un cerf, domter un cheval rebelle, puiser de l'eau dans une fontaine pour y étancher sa soif, etc. Plus son délire la fait parler, plus la nourrice lui recommande de ne point rendre le chœur confident de ses transports. Phèdre reconnaît alors qu'une divinité ennemie lui a fait perdre l'usage de sa raison: elle rougit de son indiscrétion; elle demande son voile; elle s'en couvre le visage, et termine ainsi le premier acte.

ACTE II.

Le chœur, témoin de la confusion de la reine, s'adresse à la confidente pour savoir la cause de ses chagrins. La nourrice lui répond qu'elle n'a rien négligé pour en connaître le sujet, et qu'elle va cependant faire de nouveaux efforts. Elle s'approche alors de Phèdre; elle la prie d'oublier le passé; elle la conjure de recourir aux remèdes qui peuvent opérer sa guérison..... elle la presse de parler. Phèdre ne répond rien à ces représentations; enfin, désespérée de l'inutilité de ses tenta-

tives, la confidente se tourne vers le chœur, comme pour se plaindre de l'impuissance de ses raisons... Elle représente ensuite à Phèdre qu'Hippolyte dépouillera ses enfans de l'héritage de leur père...... A ce nom, Phèdre rompt le silence, et défend à sa nourrice de le prononcer devant elle. La nourrice réitère ses questions; elle s'informe si Thésée n'a rien fait qui lui déplaise. Phèdre confuse dit alors qu'elle voudrait bien elle-même ne l'avoir pas outragé: elle prie sa confidente de ne plus la forcer de s'expliquer; elle l'assure qu'elle n'est point l'objet de tous les reproches qu'elle se fait. La nourrice se jette alors aux genoux de Phèdre: elle serre ses mains entre les siennes; elle les applique contre sa bouche; elle les arrose de ses pleurs. Phèdre attendrie oppose aux instances qu'on lui fait, la honte dont elle se couvrirait en dévoilant son secret. La nourrice combat ses raisons par des considérations aussi puissantes, et finit enfin par lui reprocher le mépris qu'elle paraît faire des soins qu'elle a eus de son enfance. La reine, qui cherchait à se dérober à une situation aussi terrible, cède aussitôt à ce reproche: elle fait relever sa nourrice; elle veut parler;

mais, retenue par une honte intérieure, elle rappelle tous les crimes de sa race. La confidente, qui ne voit point où tend ce discours, veut empêcher sa maîtresse de se déchaîner contre son sang. Phèdre, qui croit en avoir assez dit, voudrait qu'elle devinât le reste..... Enfin cet aveu, si important pour elle, lui échappe.

Ce mot terrible saisit d'horreur le chœur et la confidente. Phèdre, pour arrêter l'effet de cette impression, croit alors devoir justifier la conduite qu'elle a tenue: elle leur apprend la résistance qu'elle fit à cette passion naissante, les précautions qu'elle prit pour la cacher, ses efforts pour la détruire; elle témoigne ensuite tant d'horreur pour son crime, elle paraît avoir toujours été si éloignée de ressembler aux femmes perfides qui en ont donné le premier exemple, elle redoute si fort que sa honte ne rejaillisse sur son époux et sur son fils, qu'elle inspire au chœur la plus vive compassion. La confidente, qui ne songe qu'aux moyens de conserver sa maîtresse, essaie de diminuer à ses yeux l'atrocité de sa passion; elle la justifie sur la nécessité où sont les hommes d'aimer, et le peu de moyens qu'ils ont de résister au

pouvoir de Vénus; elle appuie ensuite ses raisons par des exemples; elle fait remarquer que tous les dieux ont aimé, que les époux qui ont vu souiller leur lit, ou qui ont eu à rougir des amours de leurs enfans, ne se sont point affligés comme elle d'un pareil malheur, etc. Le chœur encourage Phèdre à ne point s'arrêter aux conseils de sa nourrice; celle-ci fait de nouveaux efforts pour les faire adopter. Phèdre alors lui ordonne de se taire. La confidente, qui voudrait être autorisée à déclarer l'amour de la princesse à Hippolyte, propose de recourir à des philtres. Phèdre, sans y consentir, paraît entrer en composition avec sa nourrice, en s'informant de la manière dont ces philtres opèrent: elle lui défend cependant encore de faire connaître son amour à Hippolyte; elle ouvre les yeux sur le précipice qu'elle s'est creusé, et, prévoyant que Thésée n'ignorera pas long-tems le mystère de son amour, elle retombe dans ses premières frayeurs.

ACTE III.

Pendant que le chœur termine le second acte par une espèce de retour sur le pouvoir de Vénus,

la confidente déclare à Hippolyte l'amour de Phèdre pour lui. Hippolyte, saisi d'horreur, fait éclater son indignation. Phèdre, qui est restée sur la scène avec le chœur, entend ses cris, et soupçonne, à la fureur qui passionne ce jeune prince, l'indiscrétion de sa nourrice ; elle s'en plaint aussitôt d'une manière si vive et si forte, que le chœur en est attendri.

Hippolyte veut se soustraire à cet horrible entretien. La nourrice, qui craint que son secret ne lui échappe, le poursuit jusque sur la scène ; elle lui rappelle, en présence de Phèdre et du chœur, le serment qu'elle a eu l'adresse de lui arracher. Hippolyte, qui se trouve forcé de se taire par cet engagement, se permet alors une satire contre les femmes, qui pouvait être du goût des Athéniens, mais qui ne serait pas supportable aujourd'hui : il se plaint de ce que les dieux les ont rendues nécessaires au renouvellement du genre humain ; il voudrait qu'on eût pu se procurer des enfans sans avoir commerce avec elles, en portant seulement des offrandes dans les temples ; il détaille les inconvéniens qui résultent du mariage, les peines surtout que traîne après soi l'éducation

des filles, les difficultés qu'on trouve à les marier, les désagrémens auxquels leur établissement donne lieu ; il convient cependant qu'il est des femmes qui joignent à une simplicité vertueuse toutes les qualités qui peuvent les faire chérir ; il regrette ensuite de s'être engagé par un serment à ne point révéler le mystère qu'on lui a confié ; il sort du palais, et promet de n'y rentrer que pour être témoin de la réception que Phèdre et sa nourrice feront à Thésée.

Phèdre, confuse, ne sait où se cacher : elle se plaint à la nourrice de l'embarras où son indiscrétion l'a jetée ; elle lui reproche la nécessité où elle se trouve de recourir à un artifice qui sera peut-être sans effet pour son honneur. La confidente, qui ne peut se justifier par l'heureux succès de sa témérité, convient de sa faute. Phèdre, désespérée, lui impose silence, et lui défend pour jamais de reparaître à ses yeux : elle recommande ensuite au chœur le secret sur tout ce qui s'est passé ; elle lui confie les moyens qu'elle a imaginés de sauver son honneur et celui de ses enfans ; elle se retire après, en disant que la fierté de son ennemi ne triomphera pas long-tems de sa faiblesse.

ACTE IV.

Le chœur occupe le théâtre pendant que Phèdre va se donner la mort : il voudrait être changé en oiseau, pour se transporter dans les lieux que de pareils malheurs ont rendus fameux ; il plaint le triste sort de Phèdre, qui, par un effet du courroux de Vénus, vient de recourir à un nœud cruel pour finir ses jours.

Une femme de Phèdre sort tout éperdue : elle appelle du secours ; elle s'écrie que Phèdre vient d'attenter à ses jours. Le chœur, qui craint d'être la dupe de son trop d'empressement à la servir, balance sur le parti qu'il doit prendre.

Pendant ce tems, un officier du palais court à Phèdre ; il l'étend par terre, après avoir coupé le nœud fatal. Thésée arrive au milieu de ce trouble, qu'il croit occasionné par la mort de Pitthée son aïeul, ou de ses enfans : il apprend que Phèdre est morte ; il s'informe des raisons qu'elle a eues de mourir ; personne ne lui répond ; il fait ouvrir les portes de son palais ; il voit son épouse couverte d'un voile funèbre...... il se jette sur son corps ; il la couvre de baisers...... il s'écrie qu'il

veut la suivre au tombeau; il aperçoit une ettre entre les mains de cette princesse; il croit y trouver un dernier gage de sa tendresse : qu'y voit-il? Hippolyte accusé d'avoir voulu souiller son lit. Il invoque aussitôt Neptune pour le venger de son fils; il rappelle à ce dieu la promesse qu'il lui a faite d'exaucer trois de ses vœux. En vain le chœur veut faire révoquer à Thésée cette indiscrète imprécation : ce prince, qui craint de n'être pas assez tôt vengé, condamne son fils au bannissement.

Hippolyte est bien éloigné de soupçonner le sort qu'on lui prépare. Dès qu'il est instruit de l'arrivée de Thésée, il vient au-devant de lui; il voit à ses pieds Phèdre morte. Saisi de terreur et d'effroi, il le prie de lui apprendre la cause d'un si grand malheur. Thésée, sans faire attention à ses instances, paraît absorbé par sa douleur. Hippolyte épuise tous les moyens de le rendre sensible à la part qu'il prend à sa situation : Thésée ne lui répond rien. Hippolyte présume alors qu'on a cherché à le perdre dans l'esprit de son père..... Thésée, qui ne peut contenir sa fureur, lui reproche le crime dont il est accusé; il lui montre la lettre de Phèdre, qu'il regarde comme une preuve

de sa conviction. Hippolyte, par ménagement pour son père, ne veut pas révéler tout le mystère de cette intrigue : il lui rappelle sa conduite passée, ses liaisons, son attachement au culte des dieux, son éloignement de l'amour qu'il ne connaît que de nom ; il lui fait observer qu'ayant toujours été sans ambition, il n'a point eu de raisons de commettre un aussi grand crime ; il prend enfin les dieux à témoin de son innocence ; il proteste que Phèdre, qui la connaît aussi bien qu'eux, lui rendrait justice si elle pouvait parler. Thésée n'ajoute pas plus de foi à ses sermens qu'à ses raisons ; il prononce une seconde fois l'arrêt de son exil. En vain Hippolyte le supplie de ne le point condamner sans examen ; Thésée persiste dans ses préventions. Hippolyte, au désespoir, est presque tenté de violer son serment ; mais quel fruit retirerait-il de cette infidélité ? Il appelle en témoignage les lieux où il devint coupable du crime prétendu qu'on lui impute. Thésée rentre dans son palais, et commande à ses officiers d'arracher son fils de sa présence. Hippolyte, resté sur la scène, se soumet alors à la rigueur de son destin ; il assure

ses amis que, quelque part qu'ils le suivent, ils ne trouveront jamais un cœur plus vertueux que le sien.

ACTE V.

Tandis que le chœur termine le quatrième acte, et s'occupe à réfléchir sur l'incertitude des choses humaines, Hippolyte sort de Trézène. Un officier de sa suite arrive aussitôt pour apprendre à Thésée l'accident affreux qui lui est arrivé ; il détaille, à peu près comme dans Racine, toutes les circonstances de cet horrible événement ; il termine ce douloureux récit par assurer Thésée qu'il serait bien éloigné de croire Hippolyte coupable, quand même les forêts du mont Ida seraient remplies de lettres pareilles à celle qui le lui a fait condamner. Thésée tient toujours à l'erreur dans laquelle on l'a jeté : il convient qu'il n'a pu s'empêcher d'être sensible au sort de son fils, malgré la satisfaction avec laquelle il a appris la nouvelle de sa vengeance ; il ordonne cependant qu'on le transporte dans son palais.

Diane paraît alors pour tirer Thésée de son

illusion : elle lui reproche sa coupable tranquillité au milieu des troubles de sa maison, et la facilité avec laquelle il s'est laissé prévenir contre son fils; elle lui découvre l'intrigue qu'on avait tramée contre lui. Thésée, accablé de tant de reproches, prie Diane de lui donner la mort.

Dans ce moment on apporte Hippolyte : son désespoir, ses cris, ses convulsions, la prière qu'il fait à ses officiers de ne point augmenter ses douleurs par les soins qu'ils prendraient de les prévenir, ses retours sur son innocence, l'invocation qu'il adresse à la Mort pour la prier d'abréger ses maux, les regrets qu'il a d'être la victime du crime de ses pères, qui ont réuni sur sa tête tout le courroux des dieux, l'inquiétude où il paraît être de ne pouvoir trancher lui-même le peu de vie qui lui reste, le calme que ramène dans son ame la présence de Diane, le chagrin qu'il ressent ensuite de ne pouvoir plus s'occuper de son culte, les pleurs qu'il verse sur le malheur de Thésée, les remords enfin de ce père crédule, fournissent à ce tableau une foule de traits attendrissans. Diane assure ensuite Hippolyte qu'il ne mourra point sans vengeance : elle lui promet de faire périr un

des favoris de Vénus; elle l'instruit aussi des moyens qu'elle a pris d'éterniser à Trézène le souvenir de ses vertus; elle s'éloigne enfin pour n'être pas présente à ses derniers soupirs; et tandis qu'Hippolyte expirant pardonne sa mort à son père, Thésée, accablé de regrets, termine cette scène douloureuse en rendant toute sa tendresse à son fils.

COMPARAISON

DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE,

AVEC

LA PHÈDRE DE RACINE;

PAR LOUIS RACINE.

L'EFFET le plus surprenant de la poësie comme de la peinture est de pouvoir, par le chamre de l'imitation, attacher nos regards sur des objets, dont nous les détournerions avec horreur s'ils nous étaient réellement présentés. Nous frémirions à la rencontre d'un parricide, et nous ne pourrions supporter la vue d'un fils dans les bras de sa mère, caressé par elle sous le titre d'époux. Nous regardons cependant avec plaisir sur le théâtre, Oreste et Œdipe qui nous offrent ces deux spectacles, quand l'art du poëte en a su écarter ce qu'ils ont d'odieux.

Il était aussi difficile d'accoutumer nos yeux à la vue de Phèdre, qu'à celle d'Œdipe et d'Oreste. Quel spectacle plus affreux que celui d'une femme en proie à toutes les fureurs d'un amour incestueux, tandis que son époux est encore vivant ? Cette même femme cependant est un des personnages tragiques qui nous charment le plus, parce que

> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.
>
> BOILEAU, *Art. poët.*

Un de nos poëtes, pour nous représenter cet objet, a emprunté le pinceau d'Euripide; mais comme il l'a manié différemment, nous allons examiner lequel des deux peintres l'a conduit avec plus de délicatesse.

Aux tableaux de ces deux grands maîtres, je ne comparerai pas l'ouvrage d'un poëte latin, qui se trouve dans le recueil de tragédies attribuées à Sénèque. Cet auteur, s'écartant entièrement d'Euripide, n'observe ni conduite ni caractère : sa pièce, qu'on ne doit pas nommer tragédie, n'est qu'un tissu de sentences brillantes et de descriptions poëtiques, mises hors de leur place, parmi les-

quelles cependant on trouve quelques beaux traits. Je ne parlerai pas non plus de cette tragédie française qui, sous le même titre, eut autrefois un succès étonnant, mais fort court. La *Phèdre* de Pradon est maintenant ensevelie dans un profond oubli.

Si Phèdre se livrait sans remords à sa passion honteuse, le spectateur indigné contre elle ne pourrait jamais l'écouter : il faut du moins qu'elle ne paraisse pas tout-à-fait coupable, et qu'elle soit plus malheureuse que criminelle. Telle est la Phèdre d'Euripide. La nôtre a une si grande horreur de la moindre apparence du crime, qu'elle paraît toujours aimer la vertu. On se contente de plaindre celle d'Euripide ; on va jusqu'à admirer dans son imitateur

La douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse.

BOILEAU.

C'est ce qu'un examen suivi de ces deux tragédies fera mieux connaître.

Dans Euripide, Vénus, qui paraît d'abord sur le théâtre, vient annoncer par avance au spectateur tout ce qui doit arriver. Cette déesse, outrée de

jalousie de ce qu'Hippolyte, uniquement attaché au culte de Diane, déteste les plaisirs de l'amour, a résolu d'en tirer une vengeance éclatante. Tout est préparé depuis long-tems : elle a inspiré à Phèdre un amour violent pour Hippolyte : cet amour coûtera la vie à la malheureuse Phèdre : *Mais n'importe*, dit Vénus, *sa mort ne me touche pas assez pour m'empêcher de punir un ennemi qui me méprise.* Quel affreux caractère pour une déesse !

Le poëte français donne une cause plus ancienne et plus excusable à la colère de Vénus. Toute la famille du soleil lui était odieuse depuis long-tems.

Stirpem perosa Solis invisi Venus
Per nos catenas vindicat Martis sui.

Sénèque.

Pasiphaé et Ariane avaient été les premières victimes de cette colère : Phèdre est du même sang ; ce qui lui fait dire :

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

C'est comme une victime de cette colère qu'elle paraît d'abord sur le théâtre. Dans Euripide, elle

est portée sur un lit; elle n'a pris aucune nourriture depuis trois jours, et elle a résolu de mourir sans déclarer son mal. Tout l'afflige, tout l'ennuie. Ses désirs se contredisent : elle ne sait ce qu'elle veut; elle demande à sortir de sa maison; sitôt qu'elle en est sortie, elle y veut rentrer. *Soulevez mon corps,* dit-elle aux femmes qui l'environnent; *soutenez mes bras, élevez ma tête, débarrassez mon front de ces ornemens importuns.* Un moment après elle ne s'occupe que de sa passion : sa raison se trouble; elle soupire après les fontaines et les prairies; elle voudrait être dans les forêts au milieu des cris des chiens de chasse, à poursuivre les bêtes sauvages. Tantôt elle voudrait être en pleine campagne à domter des coursiers; puis revenant à elle : *Qu'ai-je dit, malheureuse? Où ma raison s'égare-t-elle? Je l'ai perdue, les dieux me l'ont ravie. O chère nourrice! cache-moi, je rougis de ce que je viens de proférer; couvre-moi, mes yeux fondent en larmes.*

La nourrice la conjure de lui découvrir la cause de sa maladie, et lui représente qu'en se laissant mourir, elle trahit ses enfans qui auront pour maître Hippolyte. A ce nom, Phèdre se réveille,

et conjure par les dieux sa nourrice de ne jamais le prononcer devant elle. Touchée des sollicitations pressantes de cette nourrice, elle s'apprête enfin à faire l'horrible aveu de sa maladie ; mais tout à coup elle apostrophe sa mère et sa sœur, dont l'amour a causé la perte. La nourrice, qui n'entend point la raison de ces exclamations, redouble ses instances : Phèdre n'y pouvant plus résister : *Qu'est-ce,* lui dit-elle, *que ce que les hommes appellent aimer? Une chose,* répond la nourrice, *pleine en même tems de douceur et d'amertume : la ressentez-vous pour quelqu'un? Quel est,* reprend Phèdre, *ce fils d'une Amazone? Hippolyte,* s'écrie la nourrice. *C'est de toi-même que tu l'entends,* dit Phèdre, *et non pas de moi.* Il semble que par ce détour elle ait voulu s'excuser d'avoir nommé celui qu'elle aime.

Ce seul morceau d'Euripide devrait rendre moins précipités dans leurs jugemens, ceux qui font gloire de mépriser cet auteur ; ils y retrouvent mot pour mot les mêmes beautés qu'ils admirent sur notre théâtre. Son imitateur, dans un grand nombre d'autres endroits, sait ajouter ou retrancher à l'original qu'il imite ; mais il le traduit ici

presque littéralement, parce qu'il ne peut rien retrancher d'inutile, et qu'il n'y peut rien ajouter de plus beau. En effet, quelle peinture plus belle et plus tragique que celle d'une femme mourante, résolue à mourir, languissante, sans nourriture depuis trois jours, portée sur les bras de ses domestiques, qui forme tour à tour des vœux contraires ; tantôt se livre à sa passion, tantôt rappelle sa raison égarée, et veut qu'on lui couvre le visage, comme indigne de voir la lumière ? Forcée de faire l'aveu de son mal, elle n'y vient que par mille détours, et fait prononcer à un autre le nom de celui qu'elle aime, pour s'épargner la honte de le prononcer elle-même. Que ceux qui n'estiment pas assez les anciens, reconnaissent du moins qu'un génie capable de pareilles inventions n'était pas un médiocre génie.

Mais comme il ne se soutient pas toujours également, je ne l'admire pas non plus toujours, et je ne puis goûter le discours qu'il met ensuite dans la bouche de Phèdre sur les passions et les plaisirs ; sur ces deux pudeurs qui ont un même nom, quoiqu'elles soient d'une nature différente. Phèdre, après ces réflexions trop philosophiques, revient

8 *

à sa passion, et avoue qu'elle a résolu de mourir plutôt que de ternir sa gloire. *Périsse la première,* dit-elle, *qui osa souiller le lit nuptial ! Ce malheur prit sa source dans d'illustres maisons, et de là s'est répandu dans toutes les conditions. Comment ces femmes infidèles osent-elles soutenir les regards de leurs époux ? Ne craignent-elles pas les ténèbres complices de leurs crimes ? Ne craignent-elles pas que les murs de leur maison ne les accusent ? Pour moi, qu'il ne m'arrive jamais de déshonorer mon époux ni mes enfans ! Les crimes des pères et des mères sont de pesans fardeaux qui accablent les enfans.*

Le poëte français a mis en usage dans la suite ces beaux sentimens ; mais après que Phèdre a fait l'aveu de sa passion, il lui met dans la bouche toutes les raisons qui peuvent la rendre excusable. Cette passion est allumée en elle depuis long-tems par la fureur de Vénus : en vain elle a bâti un temple pour apaiser cette déesse : en vain elle a évité partout Hippolyte, et l'a fait exiler ; son malheur l'a ramené près d'elle. Ce n'est plus un amour ordinaire,

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Dans ce moment on vient lui annoncer la mort de Thésée. Œnone profite de cette nouvelle pour lui faire entendre par des raisons fausses, mais spécieuses, qu'elle peut légitimement aimer Hippolyte.

La nourrice, dans Euripide, représente à sa maîtresse l'empire de Vénus sur tous les dieux, et l'exhorte à se livrer à un amour que le ciel a ordonné. Phèdre lui impose silence : la nourrice lui promet des remèdes qui guériront son mal sans honte, et la quitte pour aller trouver Hippolyte.

Il était en effet difficile de faire déclarer cet amour à Hippolyte par Phèdre elle-même. Un pareil aveu aurait révolté le spectateur autant qu'Hippolyte même. C'est pourtant ce que l'auteur de la tragédie latine a osé faire. Il va jusqu'à dépeindre cette horrible femme aux genoux de son vainqueur, lui tendant les bras pour l'embrasser, et lui adressant cette horrible prière : *Miserere amantis*. Ce n'est point respecter un spectateur, que de lui présenter un pareil objet. Le poëte français, plus hardi qu'Euripide, fait parler Phèdre de son amour à Hippolyte; mais plus sage que Sénèque, avec quelle adresse sauve-t-il l'ap-

parence odieuse d'une telle déclaration ? Tandis qu'elle ne vient que pour lui parler de son fils, l'aveu de sa passion lui échappe malgré elle, encore ne lui échappe-t-il qu'en termes équivoques; et c'est là que le poëte, en traduisant ces vers,

> *Hippolyte*, *sic est Thesei vultus*, *amo*
> *Illos priores*, etc.

met à profit tout ce que Sénèque a heureusement imaginé.

Euripide suppose que la nourrice, avant que d'apprendre à Hippolyte l'amour de Phèdre, l'a engagé au secret par un serment qu'elle a exigé de lui. Hippolyte, outré de ce qu'il vient d'apprendre, veut d'abord rompre son serment; mais enfin la religion le retient; il exhale son chagrin dans une longue déclamation contre les femmes et les malheurs du mariage. *O Jupiter*, s'écrie-t-il, *pourquoi avez-vous placé sous le soleil, un mal aussi funeste à l'homme, que la femme? Si vous vouliez que les hommes se répandissent sur la terre pour en perpétuer la race, la femme était-elle nécessaire? En portant nos offrandes sur vos autels, chacun suivant le prix de son offrande eût acheté des enfans.* Ces ré-

flexions et celles qui les suivent, paraissent peu convenir à la situation présente d'Hippolyte, et même à la dignité de la tragédie. Euripide, qu'on a appelé l'ennemi des femmes, a peut-être pris trop de plaisir dans cet endroit à se déchaîner contre elles; il se peint lui-même quand il fait dire à Hippolyte : *Ma haine contre les femmes ne sera jamais assouvie ; et si j'en parle toujours mal, c'est parce qu'elles sont toujours mauvaises : ou qu'on les rende meilleures, ou qu'il me soit permis de déclamer toujours contre elles.*

La religion du serment qui fait garder le silence à l'Hippolyte d'Euripide, ne peut que le rendre estimable. L'Hippolyte français plaît davantage quand il garde le même silence, non par la contrainte d'un serment, mais par l'horreur de découvrir un crime pareil, et par respect pour l'honneur de son père. A peine Phèdre l'a-t-elle quitté, qu'il s'écrie :

Grands dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli !

Quand il est devant son père, il aime mieux en essuyer les sanglantes accusations, et se soumettre

à une condamnation injuste, que de dévoiler un mystère si odieux. Aricie lui reproche ce silence. *Comment pouvais-je le rompre?* lui dit-il.

Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?

Il n'a confié sa peine qu'à sa maîtresse, mais sous le sceau d'un secret inviolable.

Il est vrai que l'auteur, pour rendre Hippolyte plus aimable à nos yeux, a beaucoup adouci le caractère rude et sauvage que lui donne Euripide : mais on lui reproche de l'avoir adouci jusqu'à le rendre amoureux. Il a prévenu cette objection dans sa préface, en disant qu'il *a cru devoir donner à Hippolyte quelque faiblesse pour le faire paraître un peu coupable envers son père.* Mais Hippolyte amoureux n'est plus, dit-on, le véritable Hippolyte. Quand il est aux pieds d'Aricie, quoiqu'il dise que l'amour est une langue étrangère pour lui, il parle cette langue avec une délicatesse que ne doit point connaître un jeune homme uniquement occupé de chiens et de chevaux. C'est comme un chasseur qu'il est amené sur le théâtre par Euripide. Il chante un cantique à Diane, et lui offre une cou-

ronne de fleurs nouvelles, symbole de la chasteté. On l'exhorte en vain à rendre à Vénus les honneurs qui lui sont dus : il répond qu'il méprise une déesse dont la puissance a besoin des ténèbres, et il recommande qu'on ait soin de ses chevaux, afin qu'après son repas il puisse retourner à la chasse. Tel est Hippolyte, et tel il doit toujours être.

Les défenseurs de notre poëte répondent à cette critique, que l'Hippolyte d'Euripide ne résiste à Phèdre que par férocité. Toute femme lui est également odieuse, et le mot d'amour, dans quelque bouche qu'il soit, le révolte également; il est toujours sauvage. Notre Hippolyte au contraire, est sensible comme un autre, et se livre à une passion innocente : ce n'est point par férocité, mais par vertu, qu'il résiste à l'amour incestueux de sa belle-mère.

Je ne veux épouser ni l'un ni l'autre de ces deux jugemens : le premier me paraît trop sévère; je crains que le second ne soit trop indulgent. Il est vrai que l'Hippolyte d'Euripide me semble trop sauvage : je ne lui sais point de gré de sa haine pour Phèdre; et les éloges fréquens qu'il fait de

son austère vertu, ne me persuadent point assez. La vertu de l'Hippolyte français est plus modeste et plus aimable : j'avoue cependant que j'ai peine à voir aux genoux d'une maîtresse, cet homme si fameux par sa haine contre le sexe, et par les sévères maximes que Pitthée lui avait apprises [1].

Dans Euripide, Phèdre instruite du refus d'Hippolyte, déteste la folle entreprise de sa nourrice, qui l'a exposée à cet affront, et, pour sauver son honneur, se détermine à mourir : *Mais en mourant*, dit-elle, *je serai funeste à un autre, qui n'aura pas lieu de triompher de mon malheur*. Cette femme, jusque-là vertueuse, devient un monstre horrible, qui écrit la plus noire des impostures contre l'innocence, et meurt en tenant dans ses mains cette lettre fatale. Au moment que toute la maison est dans le trouble, Thésée arrive, apprend la mort de sa femme, ouvre sa chambre, et voit son cadavre suspendu. Il aperçoit une lettre dans ses mains ; il l'arrache avec impatience. Quel nouveau

---

[1] *Voyez* comment cet amour d'Hippolyte peut être justifié : *Cours de littérature*, tome V, page 114 et suivantes.

coup de foudre pour lui ! Quand il lit l'accusation d'Hippolyte : *Elle crie*, dit-il, *elle crie cette lettre, des attentats horribles !* Il appelle dans sa fureur toute la ville à son secours ; il implore Neptune. A peine a-t-il prononcé son vœu cruel, qu'Hippolyte, qui ne sait point encore le malheur de Phèdre et le sien, paraît sur le théâtre. Thésée, après des réflexions un peu trop longues dans une pareille circonstance, sur la malignité de l'homme et son déguisement, s'adresse enfin à Hippolyte : *Va*, lui dit-il, *va te vanter maintenant de ta vie austère et de ta philosophie : fais gloire de ta chasteté.* Hippolyte, lié par le serment qu'il a fait, ne peut découvrir la vérité à son père ; il se contente de lui représenter la pureté de ses mœurs. *Sur la terre*, lui dit-il, *il n'est point de mortel plus chaste que moi ; mon premier soin est celui d'honorer les dieux ; je ne fais liaison qu'avec de sages amis ; mes discours ni mes actions n'offensent personne, et je respecte autant les absens que les présens. Je suis surtout exempt du crime dont vous m'accusez ; j'ai conservé jusqu'à ce jour une entière pureté ; je ne connais les plaisirs de l'amour que par des récits ou des tableaux, encore suis-je trop pur pour arrêter mes yeux sur de telles*

peintures. Qui aurait pu me changer? Serait-ce ou la beauté de cette femme, ou l'espérance que son amour me rendrait le maître de votre maison?

Il est facile de juger par cet extrait, combien l'imitateur a enchéri sur son original. Si tôt que Phèdre s'est déclarée à Hippolyte, elle n'a plus rien à ménager;

De l'austère pudeur les bornes sont passées.

Mais tout à coup on lui annonce que Thésée qu'elle avait cru mort, va paraître devant elle. Toute l'horreur de son crime se présente à ses yeux. Thésée paraît; elle repousse des embrassemens qu'elle ne mérite plus, et va se cacher. Thésée, surpris de cet accueil, veut en savoir la cause; il la demande à son fils, qui, loin de la lui découvrir, lui demande la permission de s'éloigner. Thésée, qui ne voit que trouble dans sa maison, cherche à s'éclaircir. Œnone profite de l'agitation où il est pour accuser Hippolyte devant lui. Une femme d'une basse naissance peut aussi avoir l'ame assez basse pour hasarder une si affreuse calomnie; mais un père, dira-t-on, peut-il y ajouter foi légèrement? Dans Euripide, il voit le corps de sa

femme suspendu ; il trouve sur elle la lettre qui découvre la cause d'une mort si violente. Ce spectacle le met hors d'état de rien examiner. Il demande vengeance aux dieux. Dans la tragédie française, au contraire, Phèdre n'a point parlé. Quelle preuve a-t-il contre son fils ?

Je réponds à cette critique, que la trop grande crédulité de Thésée, qui le rend coupable, contribue à la perfection de la pièce. Ce père, plongé dans les plus grands malheurs, paraît les mériter. Les dieux l'ont exaucé dans leur courroux, et il reconnaît lui-même *qu'il a trop tôt vers eux levé ses mains cruelles.*

Hippolyte, chargé des malédictions de son père, ne se défend qu'en représentant l'innocence de sa vie passée. Il lui est permis de se louer, parce que se défendre d'un crime dont on mérite si peu d'être soupçonné, est moins se louer, que se rendre justice ; la force de la vérité y engage : il ne relève pas cependant son innocence avec des paroles aussi fastueuses que dans Euripide ; il parle en tremblant, et rougit de se louer :

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage ,

Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

Un ton si timide et si modeste n'en est que plus éloquent.

Au bruit des menaces de Thésée, Phèdre, que les remords poursuivent, accourt pour secourir Hippolyte : peut-être l'affreuse vérité allait-elle lui échapper lorsqu'elle apprend que cet homme qu'elle croyait insensible, est amoureux d'Aricie. Sa surprise fournit à l'auteur cette belle scène où éclate toute la fureur de la jalousie dans le cœur d'une femme méprisée. La rage et le désespoir l'emportent d'abord, mais les remords reviennent, et la vertu reprend ses droits.

Me voici maintenant arrivé au récit de la mort d'Hippolyte, que pour rendre plus touchant les trois poëtes ont embelli de toute la pompe poëtique. Dans Euripide et dans Sénèque, Thésée, qui ne doute point du crime de son fils, prête avec joie l'oreille à ce récit, parce qu'il est encore dans les transports de la colère. Dans la tragédie française, il est dans une situation bien différente. A peine a-t-il chassé son malheureux fils, que la nature s'est fait entendre, ses entrailles se sont

troublées, quelques mots échappés à Aricie ont augmenté ce trouble : il a appris qu'Œnone s'est jetée dans la mer, que Phèdre mourante a trois fois voulu écrire, et a trois fois rompu sa lettre; il s'est écrié :

> Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre ;
> Qu'il vienne me parler, je suis prèt de l'entendre.

Est-il donc naturel que ce père prête une oreille tranquille au récit de la mort de son fils ? Est-il en état d'entendre Théramène, et Theramène lui-même est-il en état de parler ? *Un homme*, dit M. de Cambrai[1], *saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse et la plus fleurie de la figure du dragon ?*

Cette critique a trouvé bien des partisans, et la beauté de cette narration a servi souvent à sa condamnation. Heureux le poëte dont on peut dire : *Si non errasset, fecerat ille minus.* Je crois pourtant qu'on peut répondre à cette critique, que Thésée, instruit de la mort de son fils par ces premiers mots, *Hippolyte n'est plus*, et qui

---

[1] *Réflexions sur la grammaire, etc.*

s'est écrié : *Mon fils n'est plus !........ Quel coup me l'a ravi?* peut ensuite demander les circonstances d'une mort si étonnante. Il ne pourrait à la vérité en écouter le récit s'il était certain de l'innocence d'Hippolyte ; mais dans l'état d'incertitude où il se trouve, agité de la crainte de s'être trompé, il est naturel qu'il écoute le détail de cette mort : plus elle est affreuse, plus elle lui paraît l'effet d'une juste punition du ciel. Ce monstre terrible, l'effroi subit des chevaux, dont un dieu pressait les flancs, toutes ces circonstances sont les preuves d'une vengeance divine, et c'est ce qui le flatte qu'Hippolyte était en effet coupable. Ce récit sert à soulager sa douleur.

Quant à Théramène, je ne crois pas non plus qu'il soit impossible de le défendre. En entrant sur le théâtre, il s'est écrié d'abord : *Hippolyte n'est plus !* Par ces mots rapides il a annoncé toute la nouvelle, et satisfait aux premiers mouvemens de sa douleur. Il a maintenant repris ses esprits, il est en état de raconter le détail de cette mort ; et comme il est frappé de toutes les circonstances d'une aventure si cruelle, il les raconte avec la même passion que s'il les voyait encore :

l'effroi dont il est pénétré lui fait employer les images les plus vives ; il croit voir encore le monstre sortir des flots. Un orateur qui raconterait un événement pareil, ne pourrait-il pas dire en parlant du monstre : *Il infecte l'air. la terre en paraît effrayée, la mer qui le vomit semble en avoir horreur?* Ce récit ne paraîtrait pas ampoulé. La vivacité de la poësie n'admet point ces adoucissemens de la prose, *il semble, il paraît;* tout y est personnifié, *la terre s'émeut, le flot recule d'épouvante.* Enfin, il faut faire réflexion que Théramène parle à un père qu'il croit encore irrité et plongé dans l'erreur ; il doit tâcher de l'attendrir par un récit touchant, pour le rendre plus capable de reconnaître la vérité. De telles raisons balanceraient peut-être les critiques qu'on a faites de ce fameux récit. D'autres personnes pourraient faire valoir l'effet qu'il produit sur le théâtre, et le plaisir avec lequel il est toujours écouté ; mais ce n'est point à moi de faire valoir en faveur de l'auteur, les applaudissemens du public [1].

---

[1] *Voyez* sur ce récit de *Théramène*, le *Cours de littérature*, tom. V, p. 123.

Euripide finit cette pièce, comme il l'a commencée, par le secours d'une divinité. Diane paraît, et achève d'accabler le malheureux Thésée, en dévoilant le mystère odieux de cette aventure : la faute en est à Vénus, qui a voulu assouvir sa vengeance sur Hippolyte. *Je ne m'y suis point opposée,* dit-elle, *parce que c'est une loi parmi les dieux, de ne point se traverser les uns les autres : sans la crainte de Jupiter, je n'aurais pas essuyé l'affront de laisser périr le mortel que j'aimais le mieux.* Hippolyte, tout sanglant et couvert de blessures, est apporté sur le théâtre; il lui reste encore assez de vie pour se plaindre de son père, et même des dieux. *O Jupiter!* s'écrie-t-il, *vois le triste état où je suis; moi ce chaste mortel, moi si religieux envers les dieux, moi qui surpasse tous les autres hommes par la pureté de mes mœurs, je vois la mort prête à m'engloutir. C'est donc en vain que j'ai rempli tous les devoirs de la piété : victime de tourmens affreux, je ne trouve plus d'asile que le tombeau : que la nuit de Pluton m'ensevelisse, et que la mort vienne endormir mes douleurs.* Il entend la voix de Diane : il est frappé de l'odeur de la divinité; il respire un peu; mais toute la consola-

tion que la déesse lui donne, est la promesse que son nom sera à jamais célèbre, et que par droit de représailles elle immolera de ses mains un favori de Vénus : elle ordonne à ce malheureux de pardonner sa mort à son père, et au père d'embrasser son fils; et quand elle voit Hippolyte près de la mort, elle le quitte, parce qu'il n'est pas permis à une divinité de regarder un mort. Hippolyte expire en pardonnant sa mort à son père.

Dans le système absurde de la religion païenne, il faut admettre ce dénoûment, et approuver les faibles consolations que donne une déesse à un innocent toujours dévoué à son culte, qui cependant périt pour l'amour d'elle; mais je trouve que Thésée est assez malheureux pour ne pas le rendre encore témoin des derniers soupirs de son fils, et que ce corps sanglant ne devait pas être présenté aux spectateurs, déjà assez attendris par le récit du malheur d'Hippolyte.

Le dénoûment de la tragédie française est bien différent. Phèdre, qui s'est empoisonnée, vient, avant que de mourir, rendre à l'innocence la justice qu'elle lui doit; en se condamnant elle-même,

elle intéresse le spectateur pour elle : il n'est point fâché de lui voir subir une mort qu'elle mérite ; cependant il la plaint, parce qu'elle parle toujours d'elle-même avec horreur.

Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage,
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

C'est ainsi qu'une femme si criminelle excite jusqu'à la fin la compassion et la terreur, et que notre poëte qui doit à Euripide l'idée de ce caractère si admirable et si tragique, a la gloire de l'avoir toujours également soutenu, ce qu'Euripide n'a point fait. Il n'a peut-être pas été si heureux dans le caractère d'Hippolyte. Il aurait dû peut-être avoir moins de complaisance pour son siècle, et ne point introduire l'amour galant dans un sujet où l'amour tragique doit régner seul. C'était le seul défaut qu'y trouvait M. Arnaud, qui avouait que, sans cet amour, la tragédie de *Phèdre* n'avait rien que d'utile pour les mœurs.

Ceux qui critiquent ainsi les ouvrages, ne sont

pas ceux qui les admirent le moins : je rends justice aussi à toutes les beautés de la tragédie d'Euripide, quoique j'aie osé en faire remarquer quelques défauts. L'attention avec laquelle on examine les bons ouvrages, les expose à de sévères critiques; de même que la plus petite tache frappe la vue quand elle est sur un tableau parfait, tandis qu'on ne fait pas attention à celles qui sont répandues sur une médiocre peinture.

La *Phèdre* d'Euripide a fait les délices d'Athènes, et fait encore les délices de ceux qui la lisent aujourd'hui. La *Phèdre* française, après avoir eu d'abord quelques obstacles à combattre, a eu depuis un succès si constant, et soutient encore de si fréquentes représentations, qu'elle doit être mise au nombre de ces tragédies qui, indépendamment du tems et des circonstances, contribueront toujours à l'ornement de notre théâtre.

Je ne dois point finir l'examen de cette pièce sans détruire l'injuste soupçon de quelques personnes qui prétendent qu'elle inspire un principe de morale très-dangereux, parce que ces personnes s'imaginent y voir le ciel, auteur du crime, et une

femme contrainte par les dieux, et nécessitée à se livrer à une passion qu'elle condamne.

Le langage que Phèdre tient dans cette pièce, est le langage ordinaire des païens. Quoique convaincus qu'ils étaient libres (vérité que nous sentons toujours en nous-mêmes) dans la violence de leurs passions, ils les imputaient à quelque dieu, et opposaient cette prompte excuse à leurs remords. Lorsque Médée dans Ovide voit sa passion plus forte que sa raison, *postquam ratione furorem vincere non poterat,* elle s'écrie qu'un dieu s'oppose à ce qu'elle veut, *nescio quis deus obstat.* Phèdre, dans le même état, cherche la même excuse; et la trouve d'autant plus aisément, qu'elle doit se croire d'un sang odieux à Vénus. Ce sont les dieux qui ont allumé en elle cette passion.

Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.

Elle attribue aux dieux la séduction, mais non pas la contrainte : quand elle se laisse entraîner, elle se condamne toujours.

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,

Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier moment de remords poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

Et lorsque sa nourrice, lui représentant la force du destin, veut la rassurer par cette détestable maxime :

Vous aimez; on ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée,

avec quelle horreur elle lui répond !

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse : voilà comme tu m'as perdue.

Ce ne sont point les dieux qui l'ont perdue, c'est Œnone; et lorsque, prête à mourir, elle s'avoue criminelle à son époux en disant qu'elle a jeté un profane regard sur Hippolyte, elle reconnaît qu'en se livrant à la passion que le ciel avait allumée en elle, elle a suivi les pernicieux conseils d'Œnone.

C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste;
La détestable OEnone a conduit tout le reste.

Il est donc certain, par les vers que je viens de citer, et par tant d'autres répandus dans cette pièce, que Phèdre, toujours pleine d'horreur pour elle-même, nous fait connaître ces affreux remords qui suivent non-seulement le crime, mais le seul désir du crime, et qu'il serait à souhaiter que toutes les tragédies fussent aussi utiles pour les mœurs, que l'est celle-ci.

ESTHER,

TRAGÉDIE,

Composée en 1689, et représentée sur le Théâtre-Français en 1721.

PRÉFACE DE LA HARPE.

Tout ce qui regarde *Esther* est si connu, tous les détails de ses représentations à Saint-Cyr et du succès extraordinaire qu'elle y obtint sont racontés dans tant de livres, et particulièrement si bien détaillés dans un des livres les plus relus, les *Lettres* de madame de Sévigné, que, pour éviter des redites inutiles, nous nous bornerons à insister sur l'espèce d'injustice qu'on a eue trop souvent de juger cet ouvrage comme s'il eût été fait pour le théâtre. Il n'est pas probable que l'auteur eût jamais consenti à ce qu'il y fût représenté. Il ne le fut que vingt ans après sa mort, et ce fut le grand succès d'*Athalie* qui induisit en erreur ceux qui s'imaginèrent que ces deux pièces auraient la même fortune, parce qu'elles étaient de la même main et tirées de la même source. La différence est sensible même à la lecture. Il n'y a rien de théâtral dans *Esther*, absolument rien. Il y a même des choses si évidem-

ment opposées à tout effet dramatique et aux convenances les plus communes de la scène, qu'il est impossible que l'auteur, qui les connaissait mieux que personne, ait cru les observer en faisant *Esther*. *Esther* a été faite uniquement pour Saint-Cyr, pour madame de Maintenon et pour Louis XIV, et dans cette vue il n'était pas possible de faire un meilleur choix. L'effet qu'elle produisit n'a rien d'étonnant : dans les mêmes circonstances il serait encore le même. Le jour du théâtre est tout différent : les intérêts particuliers n'y font rien : il faut un intérêt d'une nature générale. Il n'y en a point dans *Esther*. Assurément personne ne craint qu'Assuérus, qui aime sa femme au point de lui offrir *la moitié de son empire*, la fasse mourir parce qu'elle est Juive, ni même qu'il fasse périr Mardochée qu'il honore du triomphe le plus éclatant. Le danger des Juifs eux-mêmes, fût-il plus pressant et plus réel, ne suffirait pas pour faire le sujet d'une tragédie. La tragédie exige indispensablement que le péril d'un peuple entraîne celui des personnages qu'il a sous les yeux, et qui seuls peuvent être l'objet d'un grand intérêt pour les spectateurs. Mais d'ailleurs,

si l'on a un moment de crainte pour les Juifs, quand Mardochée annonce l'édit cruel que le roi a signé contre eux, on est bientôt rassuré quand on voit qu'Esther se charge de leur cause, et quel est son pouvoir sur Assuérus au premier moment où elle paraît devant lui. Il n'y a donc dans tout cela rien de tragique. On a pu s'y tromper avant que l'art fût bien connu, et un Du Ryer a pu croire qu'il y avait là une tragédie; mais Racine n'a pu s'y méprendre après les chefs-d'œuvre de Corneille et les siens.

L'histoire d'Esther est admirable dans l'Écriture, et un poëte aussi religieux que Racine a dû naturellement s'attacher à suivre avec la fidélité la plus scrupuleuse le récit de l'historien sacré, dans un ouvrage qu'il ne considérait que comme un objet d'instruction et d'édification pour les jeunes personnes qui le représenteraient, et pour celles qui le liraient. Ce qui achève de prouver qu'il n'a pas eu d'autre but, c'est que dans *Athalie* il a procédé tout autrement. Il a construit une machine dramatique sur le fait que la Bible lui fournissait, et tous les moyens principaux, tels que le songe et la demande d'*un trésor caché,*

dont l'un forme le nœud de l'intrigue, et l'autre amène la catastrophe, sont entièrement de son invention.

La punition de l'orgueil et le triomphe de l'humilité sont la moralité de l'histoire d'Esther dans les livres saints, et il n'y a point de fait historique dont le but moral soit mieux rempli dans toutes ses circonstances. L'inspiration divine y est empreinte à chaque page, et il semble que le poëte lui-même en ait été pénétré quand il a versifié et dialogué ce sujet. Mais pour ce qui est de l'action et des personnages, le théâtre n'en saurait offrir qu'une imitation embellie, qui n'est pas la nature même, telle qu'elle est peinte dans l'Écriture, qui n'est faite essentiellement que pour nous instruire. Le commentateur nous redit, après Louis Racine, Lefranc et bien d'autres, que le caractère d'Aman est le plus fidèle portrait de l'ambition et de l'orgueil. Oui, sans doute; mais il ne s'ensuit pas, comme il paraît le croire, que ce portrait soit celui d'un caractère dramatique bien entendu. Non-seulement l'orgueil d'Aman est féroce (ce qui peut passer au théâtre), mais il est petit, insensé et ridicule; ce qu'on n'y sau-

rait admettre. Il en résulte une vérité qui peut être bonne à observer : c'est que dans toutes nos passions, sans en excepter l'orgueil, la plus fière de toutes, il y a toujours aux yeux de la raison tranquille un fonds de petitesse et d'abjection, qu'un art imitateur, tel que celui de la tragédie, se garde bien de montrer, et doit même dissimuler avec le plus grand soin. Les passions du spectateur, qui sont le mobile de l'effet théâtral, veulent bien être condamnées ou plaintes, mais ne veulent pas être méprisées. Elles ne supporteraient pas leur ressemblance sous ce point de vue; elles s'en indigneraient, elles la rejeteraient, parce que l'amour-propre ne veut jamais se sacrifier jusqu'à ce point, si ce n'est par un sentiment religieux et surnaturel, qui seul est au-dessus de l'orgueil, mais qui n'est pas celui qu'on porte au théâtre, puisqu'au contraire un des effets les plus ordinaires de nos tragédies est de le flatter; et c'est pour cela que la religion les condamne pour la plupart. On voit qu'elle est très-conséquente dans cette réprobation : ce sont en effet deux esprits tout différens. Le théâtre consacre la vengeance, et la religion la laisse à Dieu seul. Le théâtre pré-

sente les passions et les faiblesses sous les couleurs les plus séduisantes, même quand il en offre à la fin les conséquences funestes, et la religion veut qu'on n'envisage qu'avec effroi ce que les passions ont de séduisant, afin d'éviter tout ce qu'elles ont de dangereux.

Lorsqu'Aman, après avoir étalé tout l'éclat de sa fortune et de sa puissance, ajoute :

Cependant des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits,
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

le poëte n'a fait que traduire en beaux vers les paroles que l'Écriture met dans la bouche d'Aman, et ces paroles sont de la plus effrayante vérité. Mais cette vérité, admirable pour la morale, est trop forte pour la scène; elle rend le personnage trop vil, et ne montre aucune proportion entre les moyens et les effets, et l'art en demande toujours une. On ne peut supporter qu'Aman veuille faire périr tout un peuple, parce qu'un homme

ne lui a pas fait la révérence, ni qu'il en développe l'aveu en termes formels. Racine a eu beau relever cet aveu par des vers sublimes :

Je veux qu'on dise un jour, etc.

le spectateur rejette cet excès de démence atroce.

On conçoit que l'Esprit-Saint ait voulu alors montrer aux rois à quel point ils peuvent être trompés par ceux qui obtiennent d'eux le plus de confiance et de pouvoir, et que pour cela il ait permis qu'Assuérus signât, sans le plus léger examen, la proscription de tout un peuple que Dieu était toujours sûr de sauver quand il le voudrait. Mais une si coupable et si aveugle crédulité ne serait pas non plus tolérée sur la scène : elle rendrait trop méprisable un personnage principal.

Nous ne nous étendrons point sur les autres vices dramatiques de cet ouvrage, sur l'inutilité du rôle de Zarès, sur la sortie d'Assuérus, qui quitte la scène au moment d'une situation décisive. Mardochée et Esther sont les seuls rôles qui n'aient rien de défectueux. Le dernier serait même beau partout. Son principal mérite est d'avoir donné au poëte l'occasion de peindre le charme

d'une union légitime, et le bonheur d'aimer une épouse aimable et vertueuse.

La supériorité des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* est reconnue, et a placé Racine au premier rang des poëtes lyriques. Il en sera encore parlé dans les notes, soit de l'ancien commentaire, qui sur ce point est judicieux, soit dans le nouveau, dont l'auteur avait manifesté, il y a long-tems, son admiration pour Racine, dans cette partie comme dans toutes les autres.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différens états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met pour ainsi dire à profit leurs heures de récréation; on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on

leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur, et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poëtes; et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellens vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison, ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale, une es-

pèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit; le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu et de détachement du monde au milieu du monde même; et je crus, de mon côté, que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet, d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilége, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même pour ainsi dire a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu, cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour ; le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus ; car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savans interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est

le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité du lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfans, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur

sexe : la chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette Préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis long-tems on n'a point entendu d'airs plus touchans ni plus convenables aux paroles.

Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle; mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques; témoins ceux de Marie, sœur de Moïse; de Débora et de Judith, et tant

d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent, par de grandes actions de grâces, le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité.
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asyle plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protége, un roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides.
Pour elles [1], à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

---

[1] *Pour elles, à sa porte, élevant ce palais, etc.*

Ceci se rapporte à la maison de Saint-Cyr. L'intérêt que Louis XIV prenait à ce nouvel établissement se répandait sur tout ce qui pouvait y avoir rapport. L. B.

Grand Dieu ! que cet ouvrage ait place en ta mémoire !
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire,
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !
Tu m'écoutes : ma voix ne t'est point étrangère.
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore,
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie ;
La discorde en fureur frémit de toutes parts ;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi ;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la Religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu ! juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,

Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil;
Ils viennent se briser contre le même écueil.
Déjà rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis :
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit, pars, il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embrâser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures, [1]
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce héros;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

---

[1] *Vous qui goûtez ici des délices si pures.*

Délices est féminin au pluriel, et masculin au singulier. On dit très-bien, par exemple, *c'est un délice* de lire des vers faits comme ceux de ce Prologue. On dit également *faire toutes ses délices de l'étude*. L. B.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité.
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

ACTEURS.

ASSUÉRUS, roi de Perse.

ESTHER, reine de Perse.

MARDOCHÉE, oncle d'Esther.

AMAN, favori d'Assuérus.

ZARÈS, femme d'Aman.

HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre officier d'Assuérus.

ÉLISE, confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES du roi Assuérus.

CHŒUR de jeunes filles Israélites.

La scène est à Suze, dans le palais d'Assuérus.

ESTHER.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement d'Esther.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux!
Toi, qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion!
Combien ce tems encore est cher à ma mémoire!
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivais séparée,

Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
« C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse; [1]
» Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suze.
» Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
» Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
» Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
» Sion : le jour approche, où le Dieu des armées
» Va de son bras puissant faire éclater l'appui;
» Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. » [2]

---

[1] *C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse.*

Tous ces vers sont supérieurement écrits : il y règne une onction, un enthousiasme, qui sont le propre du langage des prophètes. L. B. *

* Tous ceux de cette pièce sont du même style. On peut cependant observer ici que *le sujet de tes pleurs assis sur le trône* n'est pas le terme propre. *Le sujet* se dit des choses : *l'objet* se dit des choses et des personnes. J'ose croire que ces deux vers eussent été plus corrects, tournés ainsi :

Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis l'objet de tant de peurs.

[2] *Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.*

Traduction littérale du passage suivant de l'Exode : *Le cri* des Israélites) *causé par l'excès de leurs maux monta jusqu'à Dieu*, chap. II, v. 23. Cette façon sublime de peindre la manière dont les hommes font connaître au souverain Être leurs besoins et leurs maux, se rencontre très-souvent dans les livres sacrés. L. B.

Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée, *
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive !
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée.
Vasthi régna long-tems dans son ame offensée.

---

* *Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée......*

Horreur est trop fort pour n'exprimer que cette espèce d'effroi religieux qu'inspire un oracle, une prophétie, tout ce qui tient à la Divinité. Ce mot doit alors être modifié par une épithète, comme dans ce beau vers d'*Iphigénie :*

Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Observez qu'*horreur* en français dit beaucoup plus qu'*horror* des Latins, qui ne signifie que le frémissement de l'effroi, comme *horrere* signifie purement *frissonner*.

Dans ses nombreux états il fallut donc chercher [1]
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent; [2]
Celles même du Parthe et du Scythe indomté

---

[1] *Dans ses nombreux états il fallut donc chercher*, etc.

Assuérus ne pouvant effacer de son souvenir la mémoire de Vasthi, ses favoris lui conseillèrent de faire « chercher dans » ses états les vierges les plus belles. Envoyez, lui dirent-ils, » dans les différentes provinces de votre empire des officiers » qui tâchent de découvrir celles qui seront les plus dignes » de vous être présentées; vous leur donnerez commission de » les conduire dans votre capitale. » *Esther*, chap. II, v. 2 et 3. Cet usage est aujourd'hui celui de Turcs; c'était alors celui des Perses. David reçut Abisag la Sunamite après une semblable recherche. *Livre III des Rois*, chap. I, v. 2. L. B.

[2] *Les filles de l'Égypte à Suze comparurent*, etc.

Cette circonstance n'est point dans l'Écriture; il est dit seulement qu'on *conduisit à Suze un grand nombre de jeunes filles, qui furent remises à la garde d'Égée.* Esther, *chap. II*, *v.* 8.

Quelques critiques ont reproché à Racine d'avoir parlé des Parthes au tems d'Esther. Ces peuples, à la vérité, n'ont fait aucune action d'éclat sous le règne des Assyriens et des Mèdes (*Justin*, liv. XLI, chap. 1), mais ils existaient long-tems avant la fondation de ces deux empires; c'était une colonie qui se sépara du corps de la nation scythe : on les appela pour cela *Parthes*, nom qui signifie *bannis*. L. B.

Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée, [1]
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours :
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis ;
Je vins : mais je cachai ma race et mon pays. [2]

---

[1] *On m'élevait alors, solitaire et cachée,*
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.

On lit en effet au chapitre II d'Esther, « qu'il y avait à » Suze un homme appelé Mardochée ;.... qu'il s'était chargé » de veiller à l'éducation d'une fille de son frère, qui s'appe- » lait Édesse. Dès sa plus tendre enfance elle avait perdu son » père et sa mère ; c'était une vierge d'une grande beauté et » d'une rare modestie. Mardochée l'élevait en qualité de tuteur » ou de père adoptif. » *Vers.* 5, 7, 8. L. B.

[2] *Je vins : mais je cachai ma race et mon pays.*

L'Écriture sainte dit : « Esther fut mise aussi au nombre » des filles parmi lesquelles le roi avait résolu de choisir une » épouse ; ... mais elle ne voulut faire connaître ni sa patrie, ni » le peuple chez lequel elle était née. » *Esther*, chap. II, v. 8, 10. L. B.

Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissans suffrages. [1]
L'une d'un sang fameux vantait les avantages :
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours.
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice, [2]
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus. [3]

---

[1] *Chacune avait sa brigue et de puissans suffrages*, etc.

Idée empruntée de Tacite : Racine en a déjà fait usage dans *Britannicus*, acte IV, scène 2. *Nec minore ambitu fœminæ exarserant suam quæque nobilitatem, formam, opes contendere, ac digna tanto matrimonio ostentare.* Annales, *liv. XII.* L. B.

[2] *Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice*; etc.

Esther, au rapport de l'Écriture sainte, « vit sans empres- » sement le jour de son triomphe ; elle se contenta, pour sa » parure, de tout ce que l'eunuque Égée voulut lui donner. » *Esther*, chap. II, v. 15. L. B.

[3] *Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.*
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.

« Le jour approchait, dit l'écrivain sacré, où Esther devait » être présentée au roi : elle fut conduite dans l'appartement » d'Assuérus. » *Esther*, chap. II, v. 15, 16.

C'était l'usage parmi les femmes destinées au roi de Perse,

Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes; [1]
Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé. [2]
Il m'observa long-tems dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce tems-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur
Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même, [3]
De sa main sur mon front posa son diadême.

---

de ne paraître devant lui qu'à leur tour. (*Hérodote*, liv. III.) Cet ordre s'observait aussi pour les femmes des particuliers. (*Genes. XXX*, 16.) Cette coutume est encore en pratique dans l'Asie. L. B.

[1] *Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.*

Le cœur des rois, dit Salomon, *est dans la main du Seigneur.* Proverbes, *chap. XXI*, *v.* 1. L. B.

[2] *De mes faibles attraits le roi parut frappé*, etc.

» Dès que le roi vit Esther, elle lui plut, elle trouva grâce » devant lui, et il l'aima bientôt plus que toutes ses femmes. » *Esther*, chap. II, v. 17. L. B.

[3] *Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même,*
De sa main sur mon front posa son diadême.

Il faudrait, pour l'exactitude, *il posa.*

Ces vers et les quatre suivans sont une traduction littérale de

Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes. [1]
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins! *
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise;
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées;

---

l'Écriture sainte. « Assuérus posa le diadème sur le front » d'Esther; il la fit souveraine de ses états à la place de Vasthi. » *Esther*, chap. II, v. 17 et 18. L. B.

[1] *Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.*

« Assuérus, dit l'auteur d'Esther, fit inviter à un repas » magnifique tous les seigneurs de sa cour et tous les officiers » de son armée; il y distribua de riches présens avec une ma- » gnificence digne de l'étendue de son pouvoir; il dispensa » toutes ses provinces des tributs qu'elles étaient obligées de » payer. » *Chap. II, v.* 18 L. B.

* *Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!*

Tout le monde supplée l'éllipse, *et quels étaient mes chagrins!* et ce tour plus vif vaut mieux en poësie, que l'affectation d'une régularité très-inutile si le poëte eût mis, comme le veut l'abbé d'Olivet:

Quels étaient en effet ma honte et mes chagrins!

Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

ELISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis. [1]
Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent, je le consulte; et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis, [2]

---

[1] *Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.*

« Esther, dit l'Histoire sacrée, n'avait point fait connaître » au roi sa patrie et le peuple dont elle était sortie, conformément à la défense que lui en avait faite Mardochée. » *Esther*, chap. II, v. 20. Cette attention à cacher le nom de sa famille et de la nation dont elle était sortie, fit donner à cette princesse le nom d'*Esther*, qui signifie en hébreu *cachée*, *inconnue*. L. B.

[2] *Déjà même, déjà, par ses secrets avis*, etc.

Ce fait est tiré de l'Écriture sainte. « Dans ce tems Bagathan et Tharès, tous deux eunuques du roi, etc., formèrent

J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques [1]
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées, [2]
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins, *
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadême,

» le dessein de l'assassiner. Mardochée fut instruit de ce com-
» plot ; il en donna avis à la reine, qui en instruisit Assuérus. »
Esther, chap. II, v. 21, 22; chap. XII, v. 1. L. B.

[1] *J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques*
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.

Ces deux vers paraissent jetés ici sans dessein, et cependant ils donnent à cette pièce le mouvement qui la met en jeu ; de là le songe effrayant du roi, la révision des Annales de son règne, l'impression nouvelle que fait sur lui le danger qu'il a couru, le regret qu'il témoigne de n'avoir pas récompensé celui qui l'en a tiré, le triomphe de Mardochée, enfin le salut de tous les Juifs. L. B.

[2] *Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées.*

Ces vers et les suivans sont une allusion très-directe à la maison de Saint-Cyr. L. B.

* *Dans un lieu séparé de profanes témoins.*

On ne dit ordinairement *séparé de.....* que des personnes : c'est une élégance poëtique de le dire d'un *lieu*.

Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité. [1]

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE DES ISRAÉLITES, *chantant derrière le théâtre.*

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons.
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.

---

[1] *De l'antique Jacob jeune postérité.*

Au nom près de *Jacob* substitué à celui de Cadmus, ce vers est une traduction littérale du premier vers de l'*Œdipe* de Sophocle.

Cette scène est inutile; elle ne sert en effet de rien à l'action, puisque le sujet de la pièce n'y est pas même exposé. L. B. ★

★ Elle n'est pas absolument *inutile*, puisqu'elle nous apprend

La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différens.*

La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens! [1]
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques

---

une foule de faits que nous devons savoir ; mais elle ne remplit pas le but principal de toute exposition, qui est d'annoncer ce qui fera le sujet et le nœud de la pièce : en cela le commentateur a raison.

[1] *Monter comme l'odeur d'un agréable encens!*

C'est la figure ordinaire sous laquelle l'Écriture sainte représente la manière dont nos prières parviennent aux oreilles de Dieu. Dans l'Apocalypse il est dit que *la fumée de l'encens formé des prières des saints monta en présence du Seigneur.* Chapitre VIII, v. 4. L. B.

Où vos voix, si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ? [1]
Tout l'univers admirait ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix, *
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

---

[1] *Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?*

Ce n'est point ici une vaine déclamation sur le crime et la vertu ; c'est l'épanchement des cœurs sensibles, ce sont des sentimens qui naissent naturellement du fond du sujet. Non-seulement ces chœurs sont très-beaux, mais ils sont encore ce que nous avons de mieux dans le genre lyrique. Rousseau, dans ses Odes sacrées, *a peut-être plus de force et d'images* que Racine ; mais si l'on en excepte le cantique d'Ézéchias, il n'a point ce sentiment délicieux, cette grâce touchante, qui sont l'ame de tous ces morceaux de poësie. L. B.

* *Puissé-je demeurer sans voix*, etc.

Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui ; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. Ps. CXXXVI, v. 7, 8.

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ! Mardochée ! O mon père, est-ce vous ?
Un ange du Seigneur sous son aile sacrée[1]

---

[1] *Un ange du Seigneur sous son aile sacrée.* etc.

Racine feint ici qu'un ange a introduit Mardochée dans le

À donc conduit vos pas, et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel....
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.

---

palais d'Assuérus, parce qu'il n'était pas permis d'y paraître couvert d'un sac ou de cendre. *Non enim erat licitum indutum sacco aulam regis intrare.* Esther, *chap. IV, v.* 2. L. B.

Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage!
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge; *
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères;
Il faut les secourir: mais les heures sont chères;
Le tems vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;

---

* *Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge.*

Comme toute cette poësie est hardiment et naturellement figurée! On avait exprimé mille fois cette idée, mais qui avait dit que *le fer ne connaîtrait ni sexe ni âge?*

Et la mort est le prix de tout audacieux [1]
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme un autre soumise;
Et sans le prévenir, il faut pour lui parler
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie, [2]
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!

---

[1] *Et la mort est le prix de tout audacieux*, etc.

« Allez, dit Esther à Atach, allez dire à Mardochée que » tout homme qui ose se présenter dans l'appartement du roi » sans y être appelé, ... est sur-le-champ mis à mort, à » moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or en signe » de clémence. » *Esther*, chap. IV, v. 10 et 11. Justin dit que le mage Smerdis usurpa d'autant plus facilement le trône des Perses, que *les rois de ce pays ne se montrent point à leurs sujets, sous prétexte de se rendre plus respectables.* Liv. IX. L. B.

[2] *Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie*, etc.

Ce morceau est de la plus sublime éloquence : il n'y a point là de faux brillans ; on y trouve cette chaleur qui échauffe, qui embrase, qui entraîne ; enfin cette éloquence du cœur si nécessaire au théâtre, et maintenant si rare. L. B.

Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? Votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas, [1]
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble : [2]

---

[1] *Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,*
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardait pas?

C'est mot à mot la traduction du passage suivant : *Et quis novit utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* Esther, *chap. IV*, *v.* 14. L. B.

[2] *Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.*

L'image de la mer qui fuit à la vue du Seigneur, est empruntée du Pseaume CXIII, v. 3. *Mare vidit et fugit.* L. B.

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas, [1]
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles, [2]
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers :
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce, [3]
Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suze répandus,

---

[1] *Et les faibles mortels, vains jouets du trépas*, etc.

L'idée de ces vers sublimes est empruntée d'Isaïe, chap. XL, v. 17. *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.* L. B.

[2] *Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles*, etc.

Si vous gardez aujourd'hui, dit Mardochée, *le silence*, *Dieu prendra d'autres moyens de tirer les Juifs de l'oppression.* Esther, *chap. IV*, *v.* 4. L. B.

[3] *Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce*, etc.

Et tu et domus patris tui peribitis, etc. Esther, *chap. IV*, *v.* 14.
L. B.

A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère. [1]
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice. [2]
Qu'on s'éloigne un moment.

(*Le chœur se retire vers le fond du théâtre.*)

---

[1] *Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.*

Ce vers et les trois précédens sont une traduction d'*Esther*. *Vade et congrega omnes Judæos quos in Suzam repereris, et orate pro me. Non comedatis et non bibatis tribus diebus et tribus noctibus.* Esther, *chap. IV*, *v.* 16. Ce jeûne consistait à ne manger qu'une fois le jour, et à s'interdire toute nourriture préparée au feu. *Antiq. Judaïq.* liv. IX, chap. 6. L. B.

[2] *J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.*

Ce sentiment est pris de l'Écriture sainte. *Et moi*, dit Esther, *j'irai me présenter au roi*, etc. *je m'exposerai volontairement à ce danger*, *à la mort même.* Esther, *chap. IV*, *vers* 16.

L. B.

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi ! [1]
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,

---

[1] *O mon souverain roi !* etc.

« Seigneur, mon Dieu, dit de même Esther dans l'Écri-
» ture sainte, vous qui méritez seul de porter le nom de notre
» roi, etc. j'ai appris de mon père que c'est vous, etc. qui avez
» séparé Israël du milieu des nations ; que vous avez aussi
» choisi nos pères pour régner parmi eux, et pour faire de
» leurs descendans votre peuple et votre partage. » *Esther*,
chap. XIV, v. 3-5. Et plus bas : « Pour nous, Seigneur, nous
» avons eu le malheur de vous offenser ; vous nous avez punis
» en nous livrant aux nations ennemies dont nous adorions les
» dieux. » *Ibid.* v. 6 et 7. L. B.

Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.[1]
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.[2]
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel

---

[1] *Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.*

Un honneur adultere, expression heureuse et nouvelle, qui répond à celle de l'Écriture sainte, qui désigne toujours par le mot *fornicari* ou *fornicatio*, le culte idolâtre que les Israélites rendaient à des dieux étrangers. L. B. d'après *Louis Racine*.

[2] *Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.*

« Ce n'est point assez, dit Esther, pour cette nation barbare, » de nous tenir dans l'esclavage et l'oppression; ils attribuent » la force de leur bras que vous avez armé contre nous, à la » puissance de leurs idoles; ils veulent changer le cours de vos » promesses, détruire les restes d'un peuple qui peut devenir » encore votre héritage, fermer la bouche à tous ceux qui » louent votre saint nom, éteindre enfin le feu sacré de votre » autel. C'est aux nations infideles qu'ils prétendent ouvrir la » bouche pour célébrer le pouvoir des idoles, et exalter à ja- » mais les faibles grandeurs d'un roi mortel. N'abandonnez pas » votre sceptre à ceux qui ne sont rien devant vous, afin qu'ils » n'outragent point votre nom en insultant à notre ruine; » faites retomber sur eux l'iniquité de leurs projets; perdez » surtout ce méchant homme qui a commencé de nous per- » dre. » *Esther*, chap. XIV, v. 8-11; chap. XIII, v. 17.

L. B.

Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons!
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,[1]
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,

---

[1] *Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles*, etc.

« Vous savez, Seigneur, que je hais la gloire des infidèles, » que j'abhorre toute alliance avec les incirconcis, etc.; vous » savez aussi que, dans le tems où je dois porter la couronne, » je déteste le signe forcé de mon élévation, que je la mets au-» dessous des choses les plus viles, qu'on ne la voit point sur » ma tête dans les jours que je puis consacrer à la retraite. » Vous ne m'avez point vue, ô mon Dieu! assise à la table » d'Aman; je n'ai jamais pris plaisir aux festins du roi; je n'ai » point bu dans la coupe sacrilége qu'on avait offerte aux idoles; » enfin, depuis que vous m'avez conduite dans ce palais jusqu'à » présent, vous savez, ô Seigneur Dieu d'Abraham! que je » ne me suis jamais réjouie qu'en vous. » *Esther*, chap. XIV, v. 16, 17 et 18. L. B.

Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas[1]
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

Toute cette scène est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes,
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes

---

1 *Accompagne mes pas*, etc.
« O mon Dieu !..... donnez-moi cette noble assurance,

D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

» cette fermeté généreuse, ces paroles touchantes qui peuvent » calmer à mon approche ce lion furieux. » *Esther*, chap. XIV, v. 12 et 13. L. B.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!
Que de corps entassés, que de membres épars,[1]
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

Que de corps entassés! etc.

Nous n'avons point en France de morceau plus précis, plus pittoresque et plus passionné : le génie de Racine était si souple, qu'il y avait peu de genre où il n'eût excellé. Ce chœur et tous les autres sont une preuve que, s'il eût composé des odes, il eût été un très-grand poëte lyrique. Remarquez encore que la variété de la mesure et des vers donne à ce morceau une harmonie admirable. L. B.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore, [1]
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Hé quoi ! dirait l'impiété,

---

[1] *Hélas ! si jeune encore*, etc.

La répétition de ces deux vers est touchante. Racine ne se contente pas de varier la mesure de ses vers, il varie aussi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui se plaint. Ces différens contrastes servent beaucoup à animer le style. L. B.

Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne, [1]

---

[1] *Dieu, que la lumière environne,*
Qui voles sur l'aile des vents.

Ces images sont tirées des Pseaumes.

Amictus lumine sicut vestimento .... qui ambulas super pennas ventorum .... Pseaume CIII, v. 2 et 3. L. B.

Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges;

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers;
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Arme-toi; viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre. [1]
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère [2]
Que le vent chasse devant lui.

---

[1] *Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.*

Dieu dit dans l'Exode, chap. III, v. 8, *qu'il est descendu pour sauver son peuple.* L. B.

[2] *Qu'il soit comme la poudre et la paille légère*, etc.

C'est le *tanquàm pulvis quem projicit ventus* de l'Écriture. L. B.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers ;
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi. *
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

---

* *Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.*

Ce vers admirable est parfaitement dans le style oriental. *Les portes* jouent un grand rôle dans l'Orient, où il est si difficile d'approcher de celles qui renferment les rois et les grands. De plus, chez les Juifs les juges rendaient la justice aux *portes* des villes: c'est ce qui fait que cette phrase *les portes de la fille de Sion, de Jérusalem*, revient si souvent dans l'Écriture. Mais celle des *portes* qui n'*obéissent qu'à* un seul homme, n'est qu'au poëte qui l'a trouvée.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé;
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardait un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le dé ordre était dans ses discours;
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours;
Il parlait d ennemi, de ravisseur farouche;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit, [1]
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres
Où les faits de son règne, avec soin amassés,
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés.

---

[1] *Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit*, etc.

Il faudrait pour l'exactitude, *un sommeil qui le fuyait.* L. B. *

* *Qui le fuit* rend la chose bien plus présente, et la vivacité vaut bien mieux que cet excès d'exactitude : c'est un des priviléges de la narration.

On y conserve écrits le service et l'offense, [1]
Monumens éternels d'amour et de vengeance.
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel tems de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tout ces tems si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre ame en m'écoutant paraît tout interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

---

[1] *On y conserve écrits le service et l'offense.*

Les Perses conservaient des journaux de tout ce qui se passait. Phylacus, fils d'Hystiée, combattit vaillamment contre les Grecs ; il fut écrit au nombre des bienfaiteurs des rois de Perse. *Hérodote*, liv. VIII. Xerxès promit à Pausanias que ses services seraient à jamais écrits dans sa maison. *Thucydide*, liv. I. L. B.

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable.

HYDASPE.

Hé! qui jamais du ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers! Tous les jours un homme... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'état et du roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? Ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé! seigneur, d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés

N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte :
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil *
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui? **

---

* *Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil.....*

Comme ce vers est coupé par ces mots *tout pâle*, dont l'effet est si pittoresque à l'imagination et à l'oreille!

** *Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?*

On n'a pas cru devoir marquer dans ce commentaire tout ce que Voltaire a emprunté de vers et d'expressions à Racine, surtout dans cette pièce. Mais la manière dont il s'est emparé de celui-ci, est remarquable. Il l'a coupé en deux dans l'opéra de *Samson* :

Sur quel roseau fragile
A-t-il-mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser :
Le roi, depuis ce tems, paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice. *
J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence;
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance, [1]

---

* *Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.*

Ce n'est pas ici le cas, ce me semble, où le dialogue peut manquer de liaison par la préoccupation et le trouble d'un personnage. Ce qu'Hydaspe vient de dire est assez important pour qu'Aman y réponde et dise quelque chose sur ce service de Mardochée. C'est, je crois, le seul endroit où le dialogue de Racine manque de justesse.

[1] *Environné d'enfans, soutiens de ma puissance*, etc.

« Aman réunit sa femme et ses amis ; il leur fit remarquer » la grandeur de ses richesses, le nombre de ses enfans, la » gloire dont le roi l'avait comblé, etc. Malgré l'assemblage de » tous ces biens, je compterai, dit-il, pour rien tous les hon- » neurs dont je jouis, tant que je verrai Mardochée ne pas » daigner se lever de sa place lorsque je passe. » *Esther*, chap. V, v. 10, 11, 12 et 13. L. B.

Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère :
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide. *

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours.

---

* *Tandis que le soleil éclaire ce perfide.*

Il faut bien permettre aux poëtes de mettre *tandis que* au lieu de *tant que*, quand cela leur est commode. C'est ainsi que Voltaire a dit :

Celui que, par deux fois, mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné *tandis qu*'il a vécu.

Mais il ne faut pas oublier que ces deux mots ne sont pas synonymes, et ne disent point du tout la même chose. *Tandis que* exprime un tems indéterminé : *tant que* signifie tout le tems déterminé par la phrase, et c'est toujours bien fait de ne pas les confondre.

Au reste, Mardochée n'est nullement *perfide* même envers Aman ; mais la puissance orgueilleuse et blessée ne mesure pas les qualifications ; les plus odieuses sont pour elle les meilleures. Le mensonge des paroles est un caractère propre aux méchans.

AMAN.

Ah! que ce tems est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime: [1]
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés:
Il fut des Juifs; il fut une insolente race;
Répandus sur la terre ils en couvraient la face:
Un seul osa d'Aman attirer le courroux;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

---

[1] *C'était trop peu pour moi d'une telle victime*, etc.

Pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas. Esther, *chap. III*, v. 6. On voit que le germe du morceau dont ce vers fait partie, est dans l'Écriture sainte. Racine ne fait pour ainsi dire que le développer; mais c'est de ce poëte sublime qu'il faut apprendre à parler le langage des livres sacrés. L. B.

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable; et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs; j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux;
Leur dieu même, ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire, *
» Et d'un culte profane infecte votre empire?
» Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
» Du reste des humains ils semblent divisés, **

---

* *Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire?*

Il parle brusquement en style direct sans la transition ordinaire *ai-je dit*, et cette rapidité anime la narration.

** *Du reste des humains ils semblent divisés.*

Imitation en sens moral, de ce que dit Virgile dans un sens géographique:

Et penitùs toto divisos orbe Britannos.

» N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
» Et détestés partout détestent tous les hommes.
» Prévenez, punissez leurs insolens efforts;
» De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même, [1]
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assure, me dit-il, le repos de ton roi;
Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi.
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie!

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais comme moi ce prince inexorable;
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,

---

1 *Le roi, dès l'heure même*, etc.

Ceci est traduit mot à mot de l'Écriture sainte. *Tulit ergò rex annulum quo utebatur de manu suâ, et dedit eum Aman.... Dixitque ad eum : Argentum quod tu polliceris, tuum sit; de populo age quod tibi placet.* Esther, *chap. III*, *v.* 10 *et* 12. L. B.

De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument.[1]

AMAN.

J'entends du bruit; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

---

[1] *Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement*
Élever de sa mort le honteux instrument.

Traduction du verset suivant : *Responderuntque ei....amici : Jube parari excelsam trabem..... et dic mane regi ut appendatur super eam Mardochæus.* Esther, *chap. V*, *v.* 14. Josephe, *Antiq. Judaïq.* liv. XI, chap. 6. Les plus hautes potences étaient les plus ignominieuses. Galba ayant condamné à mort un citoyen romain, fit dresser un croix fort élevée pour faire honneur, disait-il, à sa qualité ; mais, dans le fond, pour le couvrir d'une plus grande confusion. Suétone, *Vie de Galba*, chap. IX. L. B.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, ASAPH, HYDASPE,
SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS *assis sur son trône*, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur, pour sa foi, quel prix a-t-il reçu? [1]

---

[1] *Quel honneur, pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?*

Dans l'Écriture, Assuérus fait la même question à ses officiers. *Esther*, chap. V, v. 3; chap. XII, v. 5.

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe :
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe ;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance !
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi ?
Ce mortel, qui montra tant de zèle pour moi,
Vit-il encore ?

Josephe dit qu'Assuérus trouva dans les mémoires qu'on lui lisait : Un tel a reçu un certain terrain pour une belle action qu'il a faite ; un autre a reçu des présens pour prix de sa fidélité : mais qu'étant venu à la conspiration découverte par Mardochée, le roi remarqua qu'il avait été sans récompense ; qu'il fit dès-lors cesser la lecture pour s'occuper des moyens de réparer l'oubli d'un si grand bienfait. *Antiq. Judaïq.* liv. XI, chap. 6. L. B.

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire. [1]

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,

---

1 *Il voit l'astre qui vous éclaire.*

Cette périphrase ne nous paraît pas trop naturelle ; Asaph devait répondre simplement : *il vit.* L. B. *

* Le commentateur oublie le rapport du style aux mœurs et au pays, que Racine n'oublie jamais. *Il voit l'astre qui vous éclaire* est très-bien placé, parce que cet *astre* est le dieu de la Perse, et qu'on l'y nomme aussi souvent que nous nommons *Dieu.*

C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel! sur le point que la vie *
Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà! quelqu'un.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte; [1]

---

* *O ciel! sur le point que la vie.....*

Sur le point que se disait encore du tems de Racine. Cette phrase n'est plus en usage; on ne dit plus que *sur le point de....*

Sur le point d'attaquer un reine homicide.

Athalie.

[1] *Regarde à cette porte;*

Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

Statimque rex: Quis est, inquit, in atrio?..... Responderunt pueri: Aman stat in atrio. Esther, *chap. VI, v. 4 et* 5. Josephe, *Antiq. Judaïq.* liv. XI, chap. 6. L. B.

Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. [1] Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme ;
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime [2]
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?
Par quel gage éclatant et digne d'un grand roi,

---

[1] *Qu'il entre.*

Dixitque rex : Ingrediatur. Esther, *chap. VI, v.* 5. Josephe, *Antiq. Judaïq.* liv. XI. chap. 6. L. B.

[2] *Dis-moi donc : Que doit faire un prince magnanime*, etc.

C'est la même question que fait Assuérus à Aman. *Quid debet fieri viro quem rex honorare desiderat?* Esther, *chap. VI.* L. B.

Puis-je récompenser le mérite et la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnaissance;
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *bas, à part.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer :
Et quel autre que toi peut-on récompenser? *

ASSUÉRUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage :
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous :
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle :
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux, [1]

---

* *Et quel autre que toi peut-on récompenser?*

Ce vers est la naïveté de l'orgueil, comme ces deux-ci,

Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide,

en sont la ridicule frénésie.

[1] *Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux*, etc.

Le reste de ce couplet est une traduction littérale du livre d'*Esther*.

« L'homme, dit Aman, que le roi veut combler de ses fa-
» veurs, doit être revêtu de ses habits royaux: il faut qu'il monte

De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadême,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené :
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance, *
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier ; **

» le cheval qui sert au roi dans les jours de cérémonie, qu'il » ait la couronne sur la tête, et que le premier des princes et » des seigneurs, tenant la bride du cheval, marche à côté de » votre favori, le conduise par toute la ville, et crie à haute voix: » Ainsi sera traité celui que le roi veut honorer. » *Chap. VI, v.* 8 *et* 9. Josephe, *Antiq. Judaïq.* liv. XI, chap. 6. L. B.

* *Un seigneur éminent en richesse, en puissance.*

Seigneur est dans nos tragédies, comme *Madame*, une dénomination générique convenue dans le dialogue, et que pourtant il est bon quelquefois d'éviter quand on le peut. Mais cet usage n'autorise pas à dire, dans un sujet persan, *un seigneur*, parce que cette qualité est essentiellement moderne. C'est la seule fois que Racine a manqué à la vérité des mœurs et du langage. Il fallait dire, comme Assuérus, *un des grands.*

** *Par la bride guidât son superbe coursier.*

Plus tous ces vers ont la pompe qu'ils doivent avoir, moins, je crois, que l'on puisse y passer cette phrase familière *par la bride*, qui ne passerait pas même dans le style oratoire. Je pense que le ton même de ce morceau exigeait une tournure plus poëtique.

Et lui-même marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques :
« Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le roi
» Honore le mérite, et couronne la foi. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire :
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté : [1]
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée ; *

---

[1] *Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,*
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.

« Allez, dit de même Assuérus à Aman, prenez mes vête- » mens royaux et le cheval que je monte, faites rendre à Mar- » dochée les honneurs que vous avez prescrits.... Prenez garde » d'omettre aucune des circonstances dont vous avez prétendu » accompagner ce triomphe. » *Esther*, chap. VI, v. 10. *Josephe*, Antiq. Judaïq. *liv. XI*, *chap.* 6. L. B.

* *Aux portes du palais prends le Juif Mardochée.*

Il n'y a point d'exemple dans aucune histoire, d'un orgueil plus profondément humilié, ni d'une punition appliquée plus juste à la faute. Mais aussi le fait et la narration sont originairement du même auteur, de celui qui ne hait rien tant que l'orgueil.

Odit Dominus oculos sublimes.

Salomon.

C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;
Que Suze par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN, *à part.*

Dieux !

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, *seul.*

Le prix est sans doute inouí ;
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui : [1]

---

[1] *Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.*

Il n'y a guère que l'histoire des Juifs qui présente des exemples de cette distinction accordée à un sujet. Dès que Joseph eut expliqué le songe de Pharaon, « le roi lui donna son an- » neau en signe de l'autorité qu'il lui confiait, et tous les sujets » de cet état eurent ordre de lui obéir comme au souverain lui- » même. » (*Cours d'Histoire universelle, petits élémens*, t. II, pag. 179.) Le roi lui fit aussi donner une robe de byssus ou de fin lin ; il lui mit au cou un collier d'or ; il le fit monter sur un char qui suivait immédiatement celui des rois d'Égypte ; un héraut marcha devant lui, et criait à haute voix : *Qu'on fléchisse le genou devant Joseph.* Genes. *chap. XLI*, *v.* 42, 43, Josephe, *Antiq. Judaïq.* liv. II, chap. 3. L. B. *

* Les Histoires orientales sont pleines de traits pareils. L'usage de donner son anneau comme signe de la puissance trans-

Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes...

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

Esther entre, s'appuyant sur Élise; quatre Israélites soutiennent sa robe.

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes... C'est vous, Esther? Quoi! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

---

mise était ordinaire aux rois dans ces contrées, parce que cet anneau servait de sceau aux édits souverains; et quant au triomphe ordonné pour Mardochée, Chardin atteste qu'il est encore d'usage en Perse quand le roi veut honorer son favori.

ASSUÉRUS.

Dieux puissans! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère? [1]
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez: le sceptre d'or que vous tend cette main
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte. [2]

---

[1] *Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère?*

Paroles d'Assuérus dans Esther. « Qu'avez-vous Esther? Je » suis votre frère, ne craignez rien; non, vous ne mourrez » point : la loi portée pour tous mes peuples ne vous regarde » pas; approchez, et touchez mon sceptre. » *Ch. XV*, *v.* 12, 13 *et* 14. Le commencement de cette scène est emprunté des huit premiers versets de ce chapitre. L. B.

[2] *Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte*
L'auguste majesté sur votre front empreinte, etc.

Grand roi! vous m'avez paru comme l'ange de Dieu; j'ai

Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle...

ASSUÉRUS.

O soleil! ô flambeaux de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Eprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes états vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,

» été saisie du trouble le plus vif à la vue de la gloire qui vous » environne. Vous êtes, seigneur, un prince redoutable; j'ai » vu partir de vos yeux des rayons de gloire si lumineux, que » les miens en ont été éblouis. » *Esther.* chap. XV, v. 16.

Cette comparaison de l'air imposant d'un homme avec celui d'un ange, est très-fréquente dans l'Écriture sainte. Voyez la *Genèse*, chap. XXII, v. 10. Liv. I *des rois*, chap. XXIX, v. 9. *Ibid.* liv. II, chap. XIV, v. 17. L. B.

Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther; ce sceptre, cet empire, *
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez: de vos désirs le succès est certain,

---

* *Croyez-moi, chère Esther; ce sceptre, cet empire*, etc.

Tout ce morceau est d'un charme de diction pour l'oreille, et encore plus pour l'ame, au-dessus duquel on n'imagine rien.

Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore :
J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah! que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur. [1]
J'oserai devant lui rompre ce grand silence;
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

---

[1] *Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,*
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.

C'est ici l'Écriture sainte suivie exactement.

« Seigneur, dit Esther, si j'ai trouvé grâce devant vous, si » vous vous faites un plaisir de m'accorder ce que je souhaite, » amenez demain avec vous Aman au festin que j'ai préparé » chez moi, et je vous découvrirai ce que je veux obtenir. » *Esther*, chap. V, v. 8. L. B.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(*à ceux de sa suite.*)
Vous, que l'on cherche Aman,[1] et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

---

[1] *Vous, que l'on cherche Aman*, etc.

Traduction libre de ce verset : *Statimque rex, vocate, inquit, citò Aman, ut Esther obediat voluntati.* Esther, *chap. V, v.* 5. C'était la plus grande faveur à laquelle un sujet pouvait prétendre dans la Perse. Les rois de ce pays mangeaient toujours seuls ; ils admettaient cependant quelquefois à leur table leur mère, mais jamais leur épouse. Lorsqu'ils accordaient cette grâce à leurs concubines, ils les faisaient accompagner d'un eunuque armé d'un arc et d'une flèche, qui se tenait derrière elles, et qui était toujours prêt à punir ceux qui auraient osé les regarder. (Alexander Sardus, *Mœurs et usages des anciens peuples*, liv. I, chap. 21.) Artaxercès fit venir à sa table ses frères ; ce fut une nouveauté. Dans une autre occasion, les grands de sa cour furent jaloux de l'honneur qu'il fit à Timagore le Crétois, ou, selon d'autres, à Eutyme de Gortine, en l'invitant à manger avec lui. Plutarque, *Vie d'Artaxercès ; Athen. deipnosoph. liv. I.*

L. B.

SCÈNE VIII.

ESTHER, ASSUÉRUS, HYDASPE, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

Les savans Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX.

Cette scène est partie déclamée et partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?

Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur. [1]

LE CHŒUR *chante.*

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

---

[1] *Dieu, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur*
Cet esprit de douceur.

C'est la traduction du passage suivant : *Convertitque Deus spiritum regis in mansuetudinem.* Esther, *chap. XV*, v. 2. L. B.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile [1]
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE DES ISRAÉLITES.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux, vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains!

---

2 *Tel qu'un ruisseau docile*, etc.

Cette comparaison est prise du verset suivant du livre des Proverbes : *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini.* Chap. XXI, v. 1. L. B.

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Écoutant nos discours, nous allait déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler!
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-puissant
Voulait forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,

Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus! *

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmans;

---

* *Que les démons, et ceux qui les adorent,*
Soient à jamais détruits et confondus.

Confundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui gloriantur in simulacris suis. Ps. XCVI, v. 8.

L'or éclate en ses vêtemens;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.
(*Tout le reste est chanté.*)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant *
Sur qui ces biens coulent en abondance.
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs
L'homme insensé vainement se consume:
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

---

* *Heureux, dit-on, le peuple florissant*, etc.

Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt. Beatus populus cujus Dominus Deus ejus. Ps. CXLIII, v. 18.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité :
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, *avec une autre.*

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, *seule.*

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit ;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place. [1]

---

[1] *Et le calme en son cœur ne trouve point de place.*

Impii autem quasi mare fervens quod quiescere non potest, a dit Isaïe ; et plus bas : *non est pax impiis.* Chap. LVII, v. 20, 21 ; XLVIII, v. 22. L. B.

Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace. *

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE, *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle; allons rejoindre notre reine. [1]

---

* *Le glaive au dehors le poursuit;*
Le remords au dedans le glace.

Foris gladius et intùs pavor. Canticum Moysi, Deut. XXXII, v. 39.

[1] *On nous appelle; allons rejoindre notre reine.*

C'est ici principalement que nous devons admirer l'adresse avec laquelle Racine a su lier ses chœurs avec l'action. Les tragiques anciens, à l'exception de Sophocle, n'ont point atteint à ce genre de perfection. Le chœur, selon la remarque de M. de Voltaire, remplissait chez eux « l'intervalle des actes, et parais» sait toujours sur la scène. Il y avait en cela plus d'un incon» vénient; car, ou il parlait dans les entre-actes de ce qui s'était » passé dans les actes précédens, et c'était une répétition fati-

» gante, ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes » suivans, et cette annonce dérobait le plaisir de la surprise; » ou enfin il était étranger au sujet, et par conséquent il devait » ennuyer. » Ces inconvéniens, ou plutôt les difficultés de les éviter, déterminèrent nos poëtes à ne plus faire usage des chœurs. Ce fut Hardy qui donna le premier exemple de cette réforme en 1617. Ce que dit Alaigre aux violons dans la comédie des *Proverbes* d'Adrien de Montluc, représentée en 1616,

Soufflez, ménétriers, l'épousée vient,

est la preuve la plus ancienne de l'usage où l'on est aujourd'hui de faire remplir nos entre-actes par l'orchestre. *Histoire du Théâtre-Français*, tome IV, page 223. L. B.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente les jardins d'Esther [1], et un des côtés du sallon où se fait le festin.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin?

---

[1] *Le théâtre représente les jardins d'Esther*, etc.

Ici la scène change. Racine n'a jamais violé la règle de l'unité du lieu que dans cet endroit; mais il n'a point prétendu faire une tragédie dans les règles : il a voulu mettre en dialogue l'histoire d'Esther, qu'il a choisie comme la plus propre à la maison de Saint-Cyr et à sa fondatrice; il a cru que, pour jeter plus de vivacité, il devait ajouter aux charmes des vers ceux de la musique et le spectacle des décorations. L. B. *

* Le scrupule sur l'unité de lieu jusqu'au point de la renfermer dans un même appartement, comme Racine l'a pratiqué d'ordinaire, est une perfection, mais non pas une règle. Il est d'autant plus raisonnable de ne pas s'y astreindre rigoureusement, qu'on se priverait par là de bien des sujets et de nombre de beautés tout autrement essentielles. L'esprit du précepte est rempli quand la vraisemblance n'est pas violée.

Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Ecoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux;
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contre-tems qu'il faut qu'un sage essuie :
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur! O supplice affreux à la pensée!
O honte, qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire!
Le traître! il insultait à ma confusion;
Et tout le peuple même, avec dérision
Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais!

Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action. *
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si long-tems différé le salaire?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :
Vous êtes après lui le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur, [1]
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence;

---

* *Pourquoi juger si mal de son intention?*
Il croit récompenser une bonne action.

Ces deux vers me paraissent un peu prosaïques. Je ne sais si on en trouverait dans la pièce deux autres de ce style.

[1] *Il sait qu'il me doit tout*, etc.

Louis Racine dit « qu'un ministre qui était encore en place, » mais qui n'était plus en faveur, avait dans un moment de co- » lère tenu des propos semblables. » *Remarques*, tom. II, p. 242.

L. B.

Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction;
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée!

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls: que sert de se flatter?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste....
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre;
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès son inconstance passe;
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés
Où vos aïeux errans jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée

Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous; *
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite;
Surtout de vos enfans j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher;
C'est Hydaspe.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courais vous chercher. [1]
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

---

* *Aux malices du sort enfin dérobez-vous.*

Les malices du sort me paraissent ici une expression faible et prosaïque. Il me semble qu'*aux outrages du sort* vaudrait mieux.

[1] *Seigneur, je courais vous chercher.*

« Les eunuques du roi vinrent au-devant d'Aman, et l'avertirent de se rendre au plus tôt au festin que la reine avait fait » préparer. » *Esther*, chap. VI, v. 14. L. B.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin?
Quoi! toujours de ce Juif l'image vous désole?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?
On a payé le zèle, on punira le crime;
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés,
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savans devins entendu la réponse:
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger;
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux.
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-tems les endure,
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu :
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connaître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE DES ISRAÉLITES.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le vois, mes sœurs, je le voi :
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables :

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos chants

Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchans,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE DES ISRAÉLITES.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! Heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le chœur.

UNE DES ISRAÉLITES.

Rois, chassez la calomnie:
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages :
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux :
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère ;

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père ;

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est tems que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais, contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.

Que de ton bras la force les renverse;
Que de ton nom la terreur les disperse;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes états,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS *à Esther.*

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor ?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés ; [1]
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

---

[1] *Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés.*

Ce sont les paroles d'Assuérus dans *Esther*, chap. V, v. 3. On *remplit des désirs*, on *les fait naître*, mais peut-on dire *accorder des désirs ?* L. B. *

* Non pas sans doute en prose, mais dans ce vers :

Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés.

Tous vos désirs n'est-il pas clairement l'équivalent de *tout ce que vous désirez ?* Et quand on dit *c'est mon désir*, n'est-ce pas le même équivalent pour *c est ce que je désire ?*

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(*elle se jette aux pieds du roi.*)
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie, [1]
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! vous! Quel peuple? et quel est ce mystère? [2]

AMAN, *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père.

---

[1] *J'ose vous implorer, et pour ma propre vie*, etc.

« Seigneur, dit Esther à Assuérus, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, etc., je ne vous demande que la vie et celle d'un peuple malheureux pour lequel je viens ici vous implorer. Moi, dit-elle, votre épouse, et la nation dont je tire mon origine, nous sommes proscrits et condamnés à la mort. » *Esther*, chap. VII, v. 3 et 4. L. B.

[2] *A périr! vous! Quel peuple? et quel est ce mystère?*

« Quel est l'audacieux, s'écrie Assuérus, quel est l'homme assez puissant pour former un pareil projet dans mes états? » *Esther*, chap. VII, v. 5. L. B.

De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah ! dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif! Hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours !
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature, [1]

---

[1] *Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature*, etc.

Comparez ici l'idée qu'Esther donne des Juifs, avec ce qu'en a dit Aman, *acte II, scene* 2. Ce sont deux tableaux d'une égale beauté. Admirez surtout la manière adroite dont Esther passe de l'exposition superbe des événemens qui se sont passés chez les Hébreux, aux projets cruels d'Aman. L. B

Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères. [1]
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom; le monde est son ouvrage; *
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens, leur triste servitude,
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,

---

[1] *Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.*

M. l'abbé d'Olivet remarque ici fort judicieusement, au sujet du mot *prospères*, *qu'il ne se dit presque plus en prose, mais qu'il est toujours beau en vers*. Remarques sur Racine, *nouv. édition, pag.* 26. L. B.

* *L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage;* etc.

C'est de ces quatre vers que Voltaire a écrit quelque part, qu'*on a honte d'en faire quand on en lit de pareils.*

Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom *, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain, **
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions nous point d'un roi si généreux! [1]

---

* *L'appela par son nom.*

Vocavi Cyrum nomine. Isaïe.

** *Brisa les fiers remparts et les portes d'airain.*

Contrivit portas æreas, et vectes ferreos confregit. Ps. CVI, v. 16.

[1] *Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!*

Ce morceau est d'autant plus adroit, qu'Esther met dans la bouche des Juifs les louanges d'Assuérus. L. B.

Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous ; un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée !
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté :
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ! moi ! Ciel ! le pourriez-vous croire ?
Moi qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare. [1]
C'est lui ; c'est ce ministre infidèle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.

---

[1] *Notre ennemi cruel devant vous se déclare.*

Hostis et inimicus noster pessimus iste est Aman. Esther, *chapitre VII*, v. 6. L. B.

Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Partout l'affreux signal en même tems donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien;
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère : il descend, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi. [1]
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a, devant Aman, pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée,
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame !
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet.... Ciel ! daigne m'éclairer.

---

[1] *Il descend, comme moi,*
Du sang infortuné de notre premier roi.

Cis, de la tribu de Benjamin, était père de Saül, et l'un des aïeux de Mardochée. L. B.

Un moment sans témoins cherchons à respirer. [1]
Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.
(*Assuérus s'éloigne.*)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre!

---

[1] *Un moment sans témoins cherchons à respirer.*

Assuérus ..... fut obligé de quitter la table pour respirer dans une allée du jardin. Esther, *chap. VII, v.* 7. On ne sait pas trop pourquoi Assuérus veut *respirer sans témoins*; c'est sans doute pour donner le tems à Aman de se jeter aux pieds d'Esther, et pour l'y surprendre quand il reviendra. L. B. *

* L'ironie est déplacée, mais la critique est évidente, et la faute saute aux yeux. La sortie d'Assuérus dans un pareil moment serait intolérable dans tout autre pièce, et d'un effet ridicule. Il est clair qu'en cela, comme en tout le reste, l'auteur s'est fait un devoir de mettre fidèlement en scène le récit des livres saints, qui n'a rien de commun avec les règles du théâtre. C'est parce que ce dessein de l'auteur ne peut pas être révoqué en doute, et qu'il est même confirmé par la nature des fautes dont Racine partout ailleurs aurait été incapable, qu'on ne s'est permis ici aucune critique de ce genre apres ce qui a été dit dans la préface.

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, *à Esther.*

D'un juste étonnement je demeure frappé.[1]
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.[2]
Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,

---

[1] *D'un juste étonnement je demeure frappé.*

A ce récit, Aman fut interdit; il ne put soutenir ni les regards du roi ni ceux de la reine. Esther, *chap. VII, v.* 6. L. B.

[2] *Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.*

Aman, prêt à être immolé aux Juifs, Aman, témoin de l'empire qu'Esther a pris sur Assuérus, doit-il lui offrir son crédit, et se vanter de disposer à son gré des volontés du roi ? L. B.

: ma fatale erreur répareront l'injure.
ıel sang demandez-vous ? *

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
es Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
isérable ! le Dieu vengeur de l'innocence,
out prêt à te juger, tient déjà sa balance.
ientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
remble : son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

ui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
lais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
'en est fait ; mon orgueil est forcé de plier ;
'inexorable Aman est réduit à prier. [1]

(*Il se jette à ses pieds.*)

ar le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
ar ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
aignez d'un roi terrible apaiser le courroux ;
auvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux.

---

* *Quel sang demandez-vous ?*

Il faut toujours que ce monstre offre *du sang :* si ce n'est pas à Assuérus, c'est à Esther.

[1] *L'inexorable Aman est réduit à prier.*

Aman profita de l'absence du roi; il quitta la table pour implorer la miséricorde d'Esther. Esther, *chap. VII, v.* 7. L. B.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi[1] le traître sur vous porte ses mains hardies ![1]
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée ;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant, par sa mort, et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(*Aman est emmené par les gardes.*)

---

[1] *Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!*

« Assuérus....... entra dans l'appartement de la reine ; il » aperçut Aman penché sur le lit où Esther était assise. Quoi ! » dit-il, tu es assez audacieux pour oser attenter sur l'épouse » de ton roi! Un eunuque apprit alors à Assuérus qu'Aman » avait fait préparer une potence, où il prétendait faire pendre » Mardochée. Le roi dit : Qu'Aman y soit attaché. » *Esther*, chap. VII, v. 8, 9. L.B.

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, MARDOCHÉE, ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *s'adressant à Mardochée.*

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû. [1]
Je te donne d'Aman les biens et la puissance ;
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis ;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités.
Que vos heureux enfans, dans leurs solennités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

---

[1] *Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû*, etc.

Ce même jour *le roi fit présent à Esther de la maison qu'Aman possédait à Suze. Mardochée fut ensuite présenté au roi.* Esther, *chap. VIII*, *v.* 1. L. B.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHOEUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré, *
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste, [1]

---

* *Le traître est expiré.*

Voilà une nouvelle preuve que l'auteur croyait cette phrase permise en poësie pour les personnes comme pour les tems. D'Olivet répéterait encore qu'il faut dire un jour, un terme *est expiré*, et qu'un héros *a expiré*. Il a raison dans la règle, et le poëte n'a pas tort dans son vers.

[1] *On traîne, on va donner en spectacle funeste*, etc.

M. l'abbé d'Olivet remarque ici avec raison qu'on dit très-bien *donner en spectacle*, mais que le substantif étant joint au verbe par la préposition *en*, il ne peut être accompagné d'un adjectif. *Remarques sur Racine*, nouv. édit. pag. 46; qu'ainsi on ne peut pas dire *donner en spectacle funeste*, parce que ces locutions, *donner en spectacle*, *regarder avec pitié*, n'admettent point d'épithète, et ne forment pour ainsi dire qu'un seul verbe composé. L. B.

De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours!
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels,
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler;
Comme l'eau sur la terre, ils allaient le répandre: [1]

---

[1] *Comme l'eau sur la terre, ils allaient le répandre.*

On trouve dans le Pseaume LXXVIII, v. 3. une image sem-

Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé ;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux :
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. [1]

---

blable. *Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam.* Et dans le Pseaume XXI, v. 15 : *Sicut aqua effusus sum.* L. B.

[1] *Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.*

M. Despréaux disait « que la sublimité divine des Pseaumes » était l'écueil de tous les traducteurs ; que leur simplicité ma- » jestueuse ne pouvait être rendue que bien difficilement par » la plume des plus grands maîtres ; qu'elle avait souvent dé- » sespéré M. Racine ; qu'il était venu pourtant à bout de tra- » duire admirablement cet endroit du psalmiste : » *Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani. Et transivi, et ecce non erat.* Ps. XXXVI, v. 35, 36. L. B. *

* Ces vers sont admirables, comme dit Boileau ; cependant ils sont loin de la précision de l'original. « J'ai vu l'impie élevé » au-dessus des hommes, haut comme les cèdres du Liban. J'ai » passé, et il n'était plus. » Les vers de Racine sont beaux comme paraphrase poëtique, plutôt que comme traduction.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice :
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé ;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé ; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans ;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.

Jamais tant de beauté fut-elle couronnée? *

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière: [1]
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.

---

* *Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?*

Et non pas *couronné*, parce que *tant de beauté* équivaut ici à *une si grande beauté*, et que c'est la *beauté* qui est *couronnée.* Voltaire a dit de même:

Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.
Rome sauvée.

[1] *Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.*

Cette idée est prise d'Isaïe. *Consurge, consurge..... induere vestimentis gloriæ tuæ Jerusalem..... excutere de pulvere...... solve vincula colli tui captiva filia Sion.* Chap. LII, v. 1, 2. L.B.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts:
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Relevez, relevez les superbes portiques [1]

---

[1] *Relevez, relevez les superbes portiques*
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.

D'être pour *à être*. M. l'abbé d'Olivet relève cette faute, mais

Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques. [1]
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends, et reviens habiter parmi nous :
Terre, frémis d'alégresse et de crainte ;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable ! [2]
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

---

son observation n'est applicable qu'à la prose. Il n'y a personne en effet, comme le remarque l'abbé Desfontaines, qui ne sache que le choix de ces prépositions *de* ou *à* est souvent indifférent en poësie. *Racine vengé*, tome III, pag. 246. L. B.

[1] *Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.*

Ce dernier chœur est encore plus beau que les précédens. « Que d'images! s'écrie Louis Racine : le marbre est tiré du sein » des montagnes, le Liban se dépouille de ses cèdres, Dieu » descend, les cieux s'abaissent, la terre frémit d'alégresse, » etc. » *Remarques* tome II, page 246. L. B.

[2] *Que le seigneur est bon!* etc.

Quàm bonus Israel Deus! Pseaume LXXII, v. 1. L. B.

Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
Que l'on célèbre ses ouvrages

Au-delà des tems et des ages,
Au-delà de l'éternité ! *

---

* *Au-delà de l'éternité!*

On ne passerait pas une pareille idée si elle n'était pas de l'Écriture, et inspirée par l'enthousiasme prophétique. *Regnabit Dominus in æternum et ultrà.*

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DU TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE.



